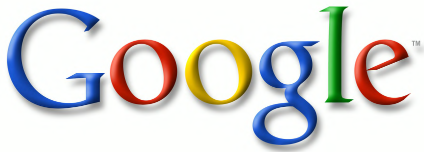
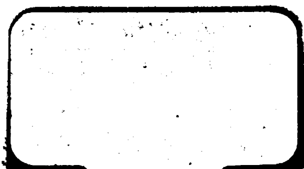




1. Spain – Hist. – Bourbons – Charles IV, 1788–1808
2. France – Hist. – Revolution, 1793–1795



HISTOIRE
DE LA GUERRE
ENTRE
LA FRANCE ET L'ESPAGNE.

HISTOIRE DE LA GUERRE

ENTRE

LA FRANCE ET L'ESPAGNE,

PENDANT LES ANNÉES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE 1793, 1794 ET PARTIE DE 1795,

Pierre Auguste Crusy

PAR LOUIS DE MARCILLAC.

A PARIS,

CHEZ MAGIMEL, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE, RUE DE THIONVILLE, N.° 9.

1808.

AVANT-PROPOS.

L'HISTOIRE de la dernière guerre entre l'Espagne et la France manquaient à l'histoire des événemens militaires qui ont eu lieu dans le cours de la révolution française. Trois ouvrages, dont deux incomplets, et le troisième incomplet et non exact, ont paru sur ce sujet; l'un a pour titre : *Mémoires historiques sur la dernière guerre entre la France et l'Espagne dans les Pyrénées occidentales*, par le citoyen B. (Beaulac), et fut imprimé à Hambourg en 1801; le second est le *Précis de la défense des frontières de Guipuscoa et de Navarre par don Ventura Caro, et de la campagne de don Antonio Ricardos en Roussillon*, que je fis imprimer en 1807 à la suite des *Aperçus sur la Biscaye, les Asturies et la Galice;* et le troisième ouvrage a pour titre : *Tableau historique de la guerre de la révolution française*. Il fut imprimé en 1808, et l'auteur anonyme m'a fait l'honneur de copier mot à mot ce que j'avais fait imprimer l'année précédente sur la campagne de 1793 en

Roussillon. L'auteur n'en a supprimé que les affaires trop glorieuses pour les armes espagnoles. Dans l'avertissement qui précède cet ouvrage, il prétend qu'il a écrit cette campagne des Pyrénées orientales d'après des manuscrits de M. Delbrel, employé en 1794 dans cette armée. Je ne connais point M. Delbrel, par conséquent il n'a pu me communiquer ses manuscrits : mon ouvrage est de 1807, celui dont je parle de 1808; ce ne peut donc être l'ouvrage ancien qui ait copié le nouveau. Je suis flatté de l'assentiment que l'auteur donne à mon précis en le copiant si littéralement; mais il me semble qu'il était inutile de citer M. Delbrel, lorsque c'est moi qu'on a copié dans le récit de la campagne de 1793 en Roussillon. Je pourrais de plus reprocher à l'auteur d'avoir supprimé les faits glorieux pour les Espagnols; c'est plus qu'une injustice : car le mérite principal d'un auteur est l'impartialité. Il doit relater les faits sans s'embarrasser des motifs politiques qui les déterminent, et dans un pays solidement établi, sous un gouvernement sans inquiétude et sans prévention, l'homme de lettres écrit avec calme et impartialité. Les Français sont au sur-

plus trop habitués aux victoires pour avouer sans honte qu'ils ont eu quelques revers. Si la campagne de 1793 fut glorieuse pour les armes espagnoles, celles qui la suivirent sont trop avantageuses aux Français pour que quelques faits favorables à leur ennemi puissent porter atteinte à leur gloire : ils ne font au contraire que rehausser leurs succès; et les opérations militaires de cette guerre méritent d'être conservées dans tous leurs détails.

L'accueil favorable que le public a accordé au précis que j'ai donné l'année dernière, m'a encouragé à donner l'histoire complète de la dernière guerre entre la France et l'Espagne. Une rigide impartialité et une scrupuleuse exactitude en feront le mérite principal : j'en appelle à ce sujet au jugement des généraux et des personnes qui ont fait ces campagnes, et dont la majeure partie existe encore. Je n'ai pas augmenté mon ouvrage de cartes militaires; cela m'a paru inutile, car il est facile d'avoir une carte d'Espagne; et les positions, les marches que je décris sont tellement détaillées, qu'avec la première carte qui tombera sous la main du lecteur, il pourra suivre les opérations dont je donne l'historique.

Je termine la fin de chaque campagne par un résumé et un jugement que je me suis permis de porter sur les belles manœuvres qu'ont fait les généraux des deux partis indistinctement, comme sur les fautes qu'ils ont commises. Je me livre par-là peut-être à une critique sévère ; mais avant que de la porter, j'engage celui qui croit que je hasarde un jugement, a acquérir la connaissance des localités d'une manière aussi exacte que je puis l'avoir. Quant à la théorie militaire, ceux qui professent le métier des armes la jugeront.

Il existait des vices d'administration dans les armées d'Epagne, qui ont nui souvent aux succès des opérations combinées par les généraux. L'administration des vivres était détestable, la direction des convois était mauvaise, l'artillerie manquait souvent de munitions dans les affaires, les soldats recevaient rarement des cartouches pendant l'action, et ce manque de munitions, a souvent forcé à la retraite des corps qui avaient des succès. Le détail de l'espionnage a plus souvent encore été confié à des étrangers, intriguans subalternes qui sont de tous les partis, pourvu qu'ils y trouvent leur

intérêt; et qui, sous le prétexte spécieux d'intelligences particulières avec les pays ennemis, attiraient la confiance du général et détournaient, pour l'accroissement de leur fortune, des fonds destinés à cet objet si essentiel pour un général. Les hôpitaux seuls ont toujours été bien servis; on pourrait dire même avec trop de profusion et de luxe. La dépense en était excessive; mais les rois d'Espagne n'épargnent aucun argent pour la conservation de leurs sujets.

La campagne de Ricardos en Roussillon, a coûté 225 millions tournois, somme considérable pour une armée nombreuse, et exhorbitante pour une armée qui n'a pas eu plus de trente mille hommes dans le moment de sa plus grande force.

Avant de tracer les événemens de la dernière guerre entre la France et l'Espagne, j'espère que le lecteur ne trouvera pas hors de propos que je lui mette sous les yeux le tableau de toutes les guerres que l'Espagne a eu à soutenir, depuis les temps les plus reculés, faisant remarquer celles où elle a obtenu des succès. Pour rappeler une nation au sentiment qu'elle doit avoir d'elle-même,

on doit lui mettre souvent sous les yeux ce qu'elle a été; et ce qu'elle a fait la ramène souvent à ce qu'elle doit être. L'on verra qu'en tout temps, la nation espagnole bien dirigée a mérité un rang honorable parmi les nations célèbres par l'empire de leurs armes.

Si nous remontons à cette époque de la rivalité de Rome et de Carthage, nous verrons l'Espagne, le théâtre de la gloire des Scipions, l'être aussi du courage des Espagnols. — Les femmes de Sagonte qui défendent leurs remparts; les habitans de Numance qui incendient leurs maisons plutôt que de se rendre à Scipion l'Africain. — Cette armée de Sertorius, formée par les proscriptions de Sylla, et qui couvrit de gloire les habitans de l'Espagne. — Deux ambitieux paraissent ensuite; César et Pompée se disputant, dans les plaines de la Segre le gouvernement de Rome au prix du sang de beaucoup de Romains et d'Espagnols. — En 711, lors de l'invasion des Arabes, à cette sanglante et désastreuse bataille près Xerès de la Frontera, sur les rives de la Gouadalette, les Espagnols, commandés par Rodrigue, soutiennent leur honneur, quoique forcés

d'abandonner l'Andalousie. — Les victoires de Pelage, parent du dernier Rodrigue, roi des Goths, héritier de toute leur gloire, et qui oppose dans les Asturies une barrière insurmontable aux conquêtes des Maures. — En 761, les succès de Froila, roi des Asturies, fils d'Alphonse I.er, sur Abderame, roi de Cordoue, et dernier rejeton de la famille des Omniades, couronnés par cette bataille près Pontuvio en Asturie, dans laquelle cinquante-quatre mille Arabes restent sur le champ de bataille. — En 824, une armée française pénètre dans les Pyrénées; elle est surprise et détruite : le comte Ébles qui la commande est fait prisonnier. — En 841, cette journée de Roncevaux, qui fut le tombeau de la noblesse française, et où Charlemagne fut vaincu. — En 913, cette bataille de Talavera-la-Reyna, où les Musulmans sont battus par Ordogne II, roi de Léon; le même qui, près Saint-Étienne-de-Gormaz, défit, avec des forces bien inférieures, l'armée d'Abderame, forte de quatre-vingt mille hommes. — En 939, la bataille de Simancas, où Ramire I.er, avec soixante mille Léonois, Castillans et Navarrois, bat Abde-

rame, lui tue quatre-vingt mille hommes, d'après le rapport de tous les historiens; le bat une seconde fois près Salamanque, et le force de se retirer à Cordoue. — Le siége de Tolède sous Alphonse XI; les victoires de Diaz-de-Bivar, surnommé le Cid, sur les Mahométans; victoires qui illustrent le 11.e siècle. — En 1121 et 1123, cet Alphonse-le-Batailleur, roi d'Arragon, qui défait près de Daroca, à Cotanda et à Alcaraz, Mahomet-Texufin, fils et successeur d'Ali, après avoir enlevé Sarragosse aux Mahométans en 1118. — En 1173, ce Ferdinand, roi de Léon, qui, avec la seule garnison de Zamora, taille en pièces une armée d'Almohades, commandés par le célèbre Ruix-de-Castro. — L'année 1200 est illustrée par l'alliance d'Alphonse III, roi de Castille, avec Philippe-Auguste. Après avoir enlevé la Biscaye et la Navarre, il ravage la Guienne dans la guerre contre Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre. — En 1204, cette bataille à jamais célèbre de Las-Navaz-de-Tolosa ou de Murandal, qui décida du salut de l'Espagne, et dans laquelle les rois de Castille, de Navarre et d'Arragon, défont le Miromolin Mahomet; deux cent mille Ma-

hométans y périssent. — En 1225 et 1227, les triomphes des Chrétiens sur les Mahométans. — La conquête du royaume de Valence par Jacques I.er, roi d'Arragon, puis celle des îles Maïorque et Minorque, enlevées aux Sarrasins en 1229. — En 1230, la bataille et prise de Mérida. Alphonse, roi de Léon, avec quinze mille hommes taille en pièces quatre-vingt mille Maures. — En 1234, six mille Castillans, sous l'Infant Alphonse, battent quarante mille Maures à Xerès de la Guadiana. — En 1263, la bataille d'Alcala-la-Réal, dans laquelle Alphonse X remporte une victoire complète sur les Africains. — En 1277, Philippe-le-Hardi, forcé par les Arragonais à repasser les Pyrénées. — En 1340, la victoire d'Alphonse XI, remportée près la rivière Salado, non loin de Tarrifa, avec soixante mille hommes, sur Alboacen, venu d'Afrique avec quatre cent mille hommes de pied, soixante-dix mille chevaux et trois cents vaisseaux. Alboacen vaincu repasse seul le détroit sur une petite barque. En 1343, il revient avec de nouvelles forces, et est de nouveau défait, entre Algésire et Sainte-Lucie, par le même Alphonse, qui

n'avait que vingt mille hommes avec lui. Quarante mille Africains restent sur le champ de bataille. — En 1373, la guerre civile qui mit Henri II de Transtamare sur le trône, fournit de beaux exemples de courage dans la campagne glorieuse que cet usurpateur fit contre les Portugais. — En 1410, le régent de Castille, sous le roi Jean II, encore enfant, bat les Maures près d'Antequera. — En 1423, cette guerre d'Italie, qui mit la couronne de Naples sur la tête du roi d'Arragon, malgré les efforts de Louis d'Anjou et de Sforce. — En 1473, l'expulsion de Louis XI du Roussillon, par Jean II, roi d'Arragon. — En 1476, Ferdinand et Isabelle remportent une victoire sur Alphonse X, roi de Portugal, près Toro : ils forcent ensuite les Français, venus pour secourir les Portugais, de lever le siége de Fontarabie. — En 1483, les Castillans, au nombre de trois mille, conduit par Gonsalve de Cordoue, défont les Maures près Lucena ; cinq mille Maures, l'étendard royal, et leur jeune roi Boabdil fait prisonnier, sont les trophées de cette victoire. Peu de temps après, ils sont de nouveau battus à Utrera. — En 1485, dix places

conquises en une campagne par Ferdinand et Isabelle, parmi lesquelles est Malaga, qui avait été sept cent soixante ans sous la puissance des Maures. — En 1491, conquête du royaume de Grenade et de sa capitale. Ce royaume contenait alors trente-deux grandes villes, quatre-vingt-dix-sept moins considérables, deux mille bourgs ou villages, et trois millions d'habitans. — En 1492, Colomb découvre l'Amérique. — En 1503 et 1504, succès de Gonzalve de Cordoue, en Italie; batailles de Seminare et de Cerignole, si funeste au duc de Nemours, si désastreuse pour les Français, et qui assurèrent le royaume de Naples à Ferdinand et Isabelle. Prise de Gaëte; déroute de Gariglian, où Bayard déploya un si grand courage et sauva les restes de l'armée française, en défendant seul un pont contre un grand nombre d'Espagnols. — En 1512, bataille de Ravenne, qui fit perdre le Milanais à la France, et dans laquelle mourut Gaston de Foix. Non rebuté par les succès des Espagnols, Louis XII veut envahir le Roussillon; mais Ferdinand et Isabelle repoussent l'ennemi et s'emparent de Leucate, Palme et Sigean, alors frontières

de France. — En 1519, conquête du Mexique par Fernand-Cortez. — En 1521, Henri d'Albret conquiert la Navarre en quinze jours: les Espagnols arrivent, défont les Français dans les plaines d'Esquiros près Logrogno; six mille Français sont tués; l'Esparre, leur général, est fait prisonnier, et la Navarre est reprise. — En 1521, Bataille de Landriano, gagnée par les Espagnols, et qui détermina la paix de Cambrai. — En 1522, Charles-Quint et François I.er entrent en lice; Bertrand de la Cueva bat les Français sur les bords de la Bidassoa; combat de la Bicoque dans le Milanais; les Français y perdent onze mille hommes et cette province en entier. — En 1524, Bayard revient dans le Milanais, y est battu et meurt à Rebec. — En 1525, bataille de Pavie; François I.er est fait prisonnier; les succès des Espagnols s'étendent jusque dans le Nouveau-Monde; Pizarre conquiert le Pérou. — En 1536, incursion de Charles-Quint en Provence. — En 1547, bataille de Mulberg; le duc d'Albe y commandait sous Charles-Quint; l'électeur de Saxe, Jean Frédéric, est fait prisonnier. — En 1554, Pierre Strozzi chassé de Florence par les Médicis,

et réfugié en France, est battu à Marciano, à la tête d'une armée française; Charles-Quint abdique; Philippe II doit soutenir la gloire de son prédécesseur; le duc d'Albe, avec vingt-deux mille hommes, passe en Italie, prend Terracine, Tivoli, Palestrine, Frascati, Ostie, Aguanie, fait lever le siége de Civitella, et force Henri II, roi de France, qui protège les Carraffes, de signer une trêve de cinq ans. La trêve est rompue; et la désastreuse bataille de Saint-Quentin, dans laquelle les Français étaient commandés par le connétable Anne de Montmorency, donne, en 1557, un nouveau lustre à la gloire des Espagnols : dix mille hommes tués, vingt-huit drapeaux, tous les canons et bagages de l'armée française pris; tels furent les trophées des Espagnols. Après cette bataille, Saint-Quentin est pris d'assaut, l'amiral Coligny y est fait prisonnier; le Catelet, Ham, Chauni, Noyon tombent au pouvoir des vainqueurs, et Paris menacé se couvre de retranchemens. En Italie, le duc de Guise est forcé de reculer devant le duc d'Albe, qui passe en Flandres, en 1558, pour battre à Gemmingen, le prince d'Orange et le comte de Nassau, pendant que les

Français, commandés par le maréchal de Thermes, étaient battus à l'embouchure de l'Aa, près Gravelines. Tous ces succès amènent cette paix de Cambresis de 1559, si honteuse pour la France et si désaventageuse pour ses alliés. — En 1571, bataille navale de Lépante, gagnée par Jean d'Autriche, qui commandait la flotte espagnole ; trente mille Turcs sont tués, dix mille faits prisonniers. — En 1582, victoire décisive remportée à la hauteur des Açores, par l'amiral espagnol, marquis de Santa-Crux, sur la flotte française, commandée par Philippe Strozzi, amiral. — 1596 et 1597 : ces deux années nous offrent deux rivaux de gloire, Philippe II et Henri IV, ayant chacun des succès. Henri prend Caudebec ; mais la retraite des Espagnols, sous le duc de Parme, égale une victoire. Les Français ont des succès non contestés en Bourgogne ; mais le comte de Fuentes est vainqueur en Picardie. Les Espagnols prennent Calais, puis Amiens ; menacent Paris pour la seconde fois. Henri fait des efforts pour sauver la capitale de ses états, et finit par conclure la paix de Vervins, en 1598. — En 1617, combat naval près les Philippines,

gagné par les Espagnols sur les Hollandais. — En 1620, guerre de Bohême; les Espagnols décidèrent la victoire près Prague, dans laquelle l'électeur Palatin fut vaincu. Cette victoire donna la Silésie, la Moravie et la Bohême à l'Empereur. Spinola enleva ensuite le Palatinat à l'Electeur, avec trente mille Espagnols ou Wallons. — En 1621, guerre contre les Hollandais, soutenue par Louis XIII. Spinola, général de Philippe II, est l'émule de Maurice, prince d'Orange : il prend Juliers, Aix-la-Chapelle et Breda.

La guerre de la Valteline, en 1624, ne peut être comptée au nombre des guerres glorieuses pour les Espagnols. Le duc de Feria, gouverneur du Milanais, envahit cette province par ruse et par surprise. Dans la guerre de Mantoue, en 1629, Spinola prend Casal malgré la victoire des Français à Carignan. Dans cette guerre Philippe IV avait jeté la terreur dans l'Italie. Les rives du Danube, du Rhin, de l'Elbe et du Veser, sont témoins de ses triomphes éclatans. La guerre se termine par la paix de 1631; mais c'est pour éclater avec plus de force encore, en 1635, sur la Méditerrannée, en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Les

Espagnols alliés aux Allemands triomphent partout, excepté dans la Valteline, qui leur est enlevée par le duc de Rohan. Les Espagnols ouvrent la campagne en surprenant la ville de Trèves. Les alliés ont ensuite des succès, mais le Cardinal Infant et Piccolomini, font lever le siége de Louvain, jetant les confédérés sur la Meuse. Le Cardinal Infant se détache de Piccolomini, arrive aux portes d'Abbeville, et la campagne se termine par la prise du fort de Skenk sur les Hollandais. Dans le midi même succès: les Espagnols font lever le siége de Valence, en Italie, et prennent les îles Sainte-Marguerite, Saint-Honorat. La campagne suivante, ils prennent la Capelle, le Catelet, passent la Somme, s'emparent de Corbie, et pour la troisième fois jettent l'épouvante jusqu'aux portes de Paris. Dans le midi, ils se rendent maîtres du Labour et menacent la Guyenne. — En 1638, les Espagnols ravitaillent de vive force la ville de Saint-Omer et en font lever le siége, ainsi que celui de Gueldres, que le prince d'Orange est forcé d'abandonner. En Italie, le marquis de Leganès prend Verceil à la vue de l'armée française; et dans le midi, l'amirante de Castille avec

des forces bien inférieures à celles du prince de Condé le force de se retirer de devant Fontarabie. — En 1639, ils prennent les places environnant Turin et surprennent cette capitale pendant que Piccolomini remporte une victoire éclatante devant Thionville. Feuquières, le général français, est fait prisonnier. Condé était passé en Roussillon, mais il est de nouveau forcé de céder aux Espagnols au siége de Salces. — La campagne de 1640 fut favorable aux armes françaises et l'une des plus fatales à la monarchie espagnole, qui fut livrée à tous les revers imaginables. Révoltes, guerre civile, révolution; conspirations, tels furent les désastres auxquels purent à peine résister tous les efforts du génie d'Olivarès. Turenne bat les Espagnols en Italie. — En 1641, les Espagnols, sous les ordres du comte Fuentes, reprennent Lens dans les Pays-Bas et battent le Maréchal de Guiche près du Catelet. — En 1643, le grand Condé défait les vieilles bandes espagnoles à la bataille de Rocroy. — 1644 fut favorable aux Espagnols; mais les Français pénètrent en Catalogne en 1645, et arrivent sous Lérida. — En 1646, le maréchal de

Leganès le bat sous les murs de cette ville, et George Brice qui en est le gouverneur, résiste en 1647 à l'armée française et à Condé qui l'assiégeait. — En 1684, Philippe IV fait la paix avec les Hollandais et n'a plus que Louis XIV à combattre. — En 1649 et 1650, les Espagnols pénètrent de nouveau en Picardie, reprennent la Catalogne, et en Italie enlèvent Piombino et Porto-Longone. Cette année Turenne abandonne les drapeaux français se range sous ceux de Philippe et à la tête des Espagnols prend Sainte-Menehoult, Retel et s'avance sur Paris. Dans les années suivantes, Turenne redevient Français, et ce même Condé qui avait détruit les vieilles bandes à Rocroy, passe aux Espagnols, et les sauve près les lignes d'Arras. — En 1654, les Espagnols prennent la ville de Condé et forcent Turenne à la retraite. Ils arrivent jusqu'à Estampes; où ils sont battus par Turenne. Enfin en 1659, après la désastreuse bataille des Dunes, Philippe IV fait la paix avec Louis XIV, dont le résultat fut le partage des Pays-Bas entre la France et la Hollande, maxime fausse en politique qui cependant honora le nom du cardinal de Richelieu.

Mais bientôt la guerre se ralume entre Louis XIV et Charles II. Deux campagnes funestes à l'Espagne la terminent : elle reprend en 1671; la Flandres et le Roussillon, L'Alsace, ensuite la Suisse, devinrent le théâtre de cette guerre, une des plus désastreuses que l'Espagne ait essuyé. Don François d'Alveyda défendit cependant la Franche-Comté avec quinze mille hommes qui furent obligés de céder devant cinquante mille commandés par Condé, Luxembourg, sous les ordres du roi. Les Espagnols se distinguèrent à la bataille de Senef que gagna le grand Condé sur eux et sur leurs alliés.

La guerre qui mena le duc de Vendôme dans la Catalogne, pendant que le maréchal de Luxembourg avait des succès en Flandres, fut désastreuse pour l'Espagne; la paix de Riswick la termina.

Dans la guerre de la succession, qui dura 14 ans et plaça Philippe V sur le trône d'Espagne, le courage des Espagnols se déploya dans toute son énergie. Les batailles d'Almanza, de Villa-Viciosa, seront à jamais célèbres, ainsi que celle de la Gudina contre les Portugais. La paix de Rastadt en 1714, la termina.

La guerre dont nous allons donner le détail offre plus de revers que de succès du côté des Espagnols : l'on remarquera cependant que le courage n'a jamais manqué aux troupes de cette nation ; et que les défaites qu'elles ont essuyées doivent s'attribuer aux mauvaises combinaisons de quelques généraux et au peu de connaissances de l'art militaire de la plupart des officiers.

Nous n'avons pas parlé de l'armée défensive placée sur les frontières d'Arragon ; elle était peu nombreuse, et ses opérations se sont réduites à la défense de quelques défilés.

HISTOIRE

DE LA DERNIÈRE GUERRE

ENTRE

LA FRANCE ET L'ESPAGNE.

CAMPAGNES

EN GUIPUSCOA, EN NAVARRE ET EN BISCAYE.

CAMPAGNE DE 1793.

La guerre qui divisa un moment les intérêts de l'Espagne et de la France, tient à une époque que je suis, malgré moi, forcé de rappeler; époque qui laisse des souvenirs si cruels pour l'humanité; époque qui se lie à l'histoire de toutes les nations, soit par l'influence plus ou moins grande qu'elle a exercée sur elles, soit par les résultats qu'elle a amenés. Un aveuglement extraordinaire, et on pourrait dire coupable, s'il était l'effet du calcul, s'empara de quelques souverains, et les porta à s'armer contre la France, non pour

détruire, dès sa naissance, l'hydre qui les menaçait tous d'une destruction prochaine, mais pour partager les dépouilles d'un royaume dont ils enviaient la splendeur et les richesses. Au lieu de faire la guerre à l'anarchie, des monarques insensés combattirent les Français; et ils trouvèrent des ennemis dans ces mêmes hommes qui leur eussent tendu les bras, si, au lieu de conquérans avides, ils avaient vu arriver des libérateurs nobles, généreux et désintéressés.

L'Espagne seule, persuadée que le bonheur de l'Europe tenait au rétablissement de la royauté en France, convaincue que les souverains devaient être solidaires les uns pour les autres de la soumission de leurs sujets, fidèle à son pacte d'union, s'efforça d'abord de sauver les jours d'un monarque de son sang; mais malgré tout ce qu'elle fit à ce sujet, n'ayant pu empêcher l'horrible attentat du 21 janvier, cette puissance s'unit aux souverains dont elle croyait les intentions aussi pures que les siennes: elle prit les armes, et la guerre qu'elle fit à la révolution fut une guerre franche, motivée sur des bases d'équité et de justice.

Tandis que le drapeau impérial d'Autriche flottait sur les bastions de Condé et de Valenciennes, Charles IV prenait possession du Roussillon, au nom d'un roi enfant et malheureux: il y rétablissait les autorités anciennes, et usait

de toute son influence pour faire reconnaître le roi très-chrétien dans une de nos villes, dont les habitans avaient appelé les alliés, non pour se rendre leurs sujets, mais pour en obtenir les secours que réclamait leur loyauté. En vain cependant le roi d'Espagne voulut-il rappeler le roi de la Grande-Bretagne au grand principe d'équité, et même d'intérêt : la jalousie, le machiavélisme armait l'Angleterre; et si l'oriflamme de Henri IV fut un moment arboré à Toulon, ce ne fut que pour couvrir les projets destructifs que l'amiral Hood, par ordre de son gouvernement, combinait depuis son entrée dans ce port.

La mésintelligence se manifesta bientôt parmi les généraux des troupes combinées, et la mauvaise foi des Anglais contrecarrait toutes leurs opérations. Charles IV, instruit de la conduite de ses alliés, ordonna le prompt départ de forces assez considérables pour acquérir une prépondérance qui le mît à même de remplir les vœux des Toulonais; vœux qui coïncidaient si bien avec les siens. Déjà l'embarquement des troupes qu'on tirait de l'armée de Rousillon s'effectuait, lorsque les Anglais, craignant la prépondérance qu'allait acquérir le monarque espagnol, décidèrent l'évacuation de la ville qu'ils avaient prise sous leur protection, et proposèrent à leurs alliés l'incendie des arsenaux et la des-

truction de la flotte française. Les Espagnols rejetèrent avec indignation une proposition aussi déloyale; mais ne pouvant, avec ce qu'il y avait de troupes napolitaines et sardes, résister aux forces que la république employait à la reprise de cette place, ils furent obligés de consentir à une retraite qu'ils regardèrent comme honteuse et déshonorante. Se refusant aux projets incendiaires proposés, ils offrirent d'emmener les vaisseaux français, et de les mettre en dépôt, jusqu'à la paix, dans un des ports de l'allié naturel de la France. Cette proposition était trop conforme aux principes d'honneur pour être acceptée. Les Anglais brûlèrent les vaisseaux désarmés qui étaient dans le grand rang; et emmenèrent ceux qui étaient armés. Les Espagnols préservèrent les vaisseaux qui étaient dans le petit rang, et reçurent à leur bord les infortunés que les Anglais refusaient de sauver, après les avoir mis cependant dans la position de n'avoir que la mort à attendre de la part d'un gouvernement qui ne savait pas pardonner.

Ces traits de déloyauté et d'inhumanité augmentèrent la haine que les Espagnols avaient conçue pour les Anglais. Les deux escadres sortirent divisées d'opinion; et Charles IV, voyant chaque jour s'accumuler les preuves que ses alliés n'avaient d'autre but que l'anéantissement

de la France, et non le rétablissement de la royauté dans ce malheureux pays, ne voulut pas avoir à se reprocher d'avoir participé à un désastre si contraire à ses vues et à ses intérêts. La paix fut conclue avec la France; et autant l'Espagne mit d'énergie à défendre en 1792, 93, 94 et partie de 95, la cause des rois, autant depuis elle a mis de fidélité à remplir les engagemens qu'elle a contractés par le traité de Bâle.

Avant de commencer l'historique de la guerre entre la France et l'Espagne, je crois qu'on lira avec plaisir deux pièces précieuses pour l'histoire : l'une, est la proclamation de S. M. C. à l'époque de la déclaration de guerre; l'autre, le décret qui annonce au Conseil d'État l'alliance de l'Espagne avec l'Angleterre. Dans la première, au lieu de ces déclamations virulentes qui étaient toute l'éloquence du moment, de ces déclamations dictées par l'esprit d'animosité que l'on n'eût pu trouver extraordinaire dans une proclamation de S. M. C., nous trouverons l'expression d'une douleur profonde; nous verrons le roi d'Espagne forcé à prendre les armes par des motifs louables et dictés par l'honneur de sa couronne, la conservation de ses États, l'intérêt de ses peuples et les droits de son sang. Dans la seconde, nous verrons une alliance déterminée par la nécessité dans laquelle se trouvait S. M. C. d'acquérir des moyens puis-

sans pour terrasser l'ennemi commun ; et ramener un peuple plus égaré que coupable, aux principes qu'on lui avait fait méconnaître, mais auxquels il est revenu de lui-même dès qu'il n'a plus été influencé par les scélérats qui l'avaient plongé dans l'abîme du malheur.

Proclamation.

« Depuis que je suis monté sur le trône, mon but le plus constant et mon désir le plus sincère a été de maintenir, autant qu'il dépendait de moi, la paix de l'Europe : en contribuant ainsi au bien général, j'ai donné à mes fidèles sujets une preuve authentique de ma vigilance paternelle, pour leur procurer cette félicité qu'ils méritent, autant par leur loyale fidélité que par la noblesse de leur caractère. Ma conduite vis-à-vis de la France, depuis que les principes de révolte, d'impiété et d'anarchie s'y sont manifestés, et ont agité ces peuples, a été si modérée, qu'il me paraît inutile d'en parler. Il me suffira de rappeler ce qui s'est passé ces mois derniers ; et sans relater les horreurs multipliées que je voudrois pouvoir sortir de ma mémoire et de celle de mes sujets bien aimés, je suis forcé de revenir sur le plus atroce des crimes.

» Mon principal objet fut de chercher les moyens d'amener les Français à un parti raison-

nable qui, arrêtant leur ambition démésurée, évitât une guerre générale en Europe. Je désirais obtenir la liberté de S. M. T. C. Louis XVI, et celle de son auguste famille, tous prisonniers dans une tour, et exposés journellement aux insultes et aux plus imminens dangers. Pour arriver à ces résultats si utiles à la tranquillité générale, si conformes aux lois de l'humanité, et faisant partie des obligations qu'imposent les droits du sang; résultats si désirables pour la conservation de l'honneur de la couronne, je cédai aux instances du ministère français, en donnant une grande extension aux traités qui stipulaient la neutralité et le rappel réciproque des troupes envoyées aux frontières. Mais à peine ces traités étaient signés, que sous le prétexte astucieux de crainte d'une invasion des Anglais, les Français gardèrent leurs troupes dans les environs de Baïonne. Leur but réel était d'être toujours en mesure d'agir, et de pouvoir disposer de ces troupes suivant leurs intérêts, se maintenant dans un état respectable, et dispendieux pour nous, par la nécessité dans laquelle nous nous trouvions de conserver de pareilles forces sur nos frontières, si nous ne voulions nous exposer à une surprise de la part de gens indisciplinés et désobéissans. Par une subtilité aussi incidieuse, ils affectèrent d'omettre, dans cette note, de parler au nom de la république

française, afin que l'admission de cette même note fût une reconnaissance du principe.

» J'avais ordonné qu'en présentant les notes dont il est question, on fît les efforts les plus efficaces en faveur du roi Louis XVI et de sa malheureuse famille; et si je n'exigeai pas que l'amélioration de leur sort fût la condition précise de la neutralité et du désarmement, ce fut dans la crainte d'empirer une cause en laquelle je prenais un intérêt si vif, intérêt que je devais à tant d'égards; mais j'étais convaincu que sans une mauvaise foi de la part du ministère français, il ne pouvait manquer de s'apercevoir qu'une recommandation et une interposition aussi forte faite de ma part, et accompagnant lesdites notes, avait avec elles une connexion tacite, mais si intime, qu'il devait comprendre qu'il ne pouvait accéder à l'une sans accorder l'autre, et que ma réserve à ce sujet était une preuve de ma délicatesse dans ce procédé, voulant laisser au ministère français tout le mérite de faire un bien auquel nous étions autorisés à le croire propice, sans se compromettre vis-à-vis des divers partis qui divisent la France. Mais sa mauvaise foi se manifesta dès ce moment; et en éludant la recommandation d'un souverain qui est à la tête d'une nation aussi grande que généreuse, il insistait pour l'admission du traité dont il avait altéré déjà le principe, accompa-

gnant ses pressantes sollicitations de la menace de rappeler le chargé d'affaires, dans le cas où l'on retarderait la signature; mais pendant qu'il continuait ses instances entremêlées de menaces, il concertait le cruel et incalculable assassinat de son souverain : mon cœur, ainsi que celui des Espagnols de toutes les classes, saigne encore d'un crime aussi atroce! Le ministère français cherchait encore à continuer ses négociations, ne pouvant sans doute s'imaginer qu'elles fussent admises, mais dans l'intention d'outrager mon honneur et celui de mes sujets, sachant parfaitement que chaque instance, après un tel événement, était une nouvelle ironie, et que je ne pouvais, sans manquer à ma dignité, prêter l'oreille à ses propositions. Le chargé d'affaires demanda ses passeports : ils lui furent accordés; mais déjà un bâtiment français s'était emparé d'un navire espagnol sur les côtes de Catalogne. Cet acte hostile porta le capitaine-général de cette province à ordonner la représaille. Dans le même temps j'appris que l'on avait fait d'autres prises sur mes sujets, et qu'à Marseille et dans les autres ports de France, on avait mis embargo sur les navires espagnols.

» Enfin, le 7 du courant, ils nous ont déclaré formellement la guerre, qu'ils avaient déjà commencée sans l'avoir publiée; car c'est du 26 février que datent les lettres de course contre

nos bâtimens de guerre et de commerce, ainsi qu'il est prouvé par les papiers et lettres de course trouvés à bord du corsaire français le Renard, capitaine Jean-Baptiste Lalanne, pris par le brick le Léger, sous les ordres de don Juan de Dios Copète, qui reprit aussi un navire espagnol chargé de poudre, qu'avait capturé le corsaire français.

» En raison de cette conduite, et des hostilités commencées par la France avant la déclaration de guerre, j'ai expédié les ordres nécessaires afin d'avoir à rechasser l'ennemi et l'attaquer par mer et par terre dans toutes les occasions qui se présenteront, et j'ai résolu et ordonné que la guerre contre la France se publie dans ma capitale, et que pareille publication soit faite dans toute l'étendue de mes Etats, afin que l'on prenne les moyens de défense et d'attaque qui conviendront. Le conseil de guerre aura à seconder mes volontés pour la partie qui le concerne. »

Donné à Aranjuez, 23 de mars 1793.

Signé de la main du roi. — A don P. PIERRE VARELA et ULLOA.

Le mercredi, 27 du présent mois, la publication de guerre se fit dans la capitale, suivant les usages établis.

Décret que S. M. C. envoya à son Conseil-d'État le 6 septembre 1793.

« Depuis le régicide atroce commis sur la personne de mon auguste cousin Louis XVI, (qui repose en paix) j'avisai à tous les moyens que dictaient la prudence, d'éloigner de cette monarchie les principes irréligieux et désorganisateurs des Français ; je recherchai en même temps les secours dont l'Espagne pouvoit avoir besoin, non-seulement pour résister à ces insurgés, mais aussi pour les châtier et les forcer à se désister de leurs détestables projets : un de ces moyens et secours a été de former aussitôt une alliance offensive et défensive avec la Grande-Bretagne ; ce qui s'est effectué par une convention provisionnelle dont le Conseil-d'Etat prendra connaissance par les exemplaires que j'ai ordonné qu'on lui remît, lui ordonnant de se conformer à madite volonté. »

Saint-Ildephonse, 6 septembre 1793.

A don Eugénio DE LLAGUNO AMIROLA.

La guerre déclarée et proclamée, tout prit une attitude guerrière en Espagne ; tous les corps, tous les ordres de l'Etat s'empressèrent de donner au souverain des preuves de zèle et de dévouement ; et par l'enthousiasme que mani-

festèrent les Espagnols, ils prouvèrent que les fureurs de l'anarchie et de la révolution, trouveroient des limites au sommet des Pyrénées. Les Grands d'Espagne briguèrent la faveur de lever des corps à leurs frais. Les ducs de l'Infantado et de Médina Celi, seuls l'obtinrent. Le duc de l'Infantado forma trois bataillons sous le nom des volontaires de Castille ; il n'admit que les fils de propriétaires pris dans ses états (Estados). Il les équipa, les arma, leur donna les canons de campagne et les paya jusqu'à la première revue qui fut passée par le Roi. Quoique ce régiment, à la tête duquel il fut blessé, ne soit pas resté dans sa famille, il paie des pensions aux blessés et aux veuves et parens de ceux qui sont morts au champ d'honneur. L'évêque de Sarragose offrit au roi de former une armée de quarante mille hommes, pris parmi les moines et prêtres les plus capables d'endurer les fatigues de la guerre. Cet offre ne fut pas acceptée; mais on ne pût refuser aux corps religieux de marcher pour le service des hôpitaux. Les contrebandiers de la Sierra-Morena, ces gens dévoués au crime, à l'assassinat, abandonnèrent leurs brigandages et dévouèrent leur courage à la défense de la patrie. Ils en sollicitèrent la permission : elle leur fut accordée, et l'on vit arriver en Guipuscoa trois cents de ces hommes sous la conduite d'Ubeda, leur chef. Ainsi le patriotisme réunit

à la société des gens sans éducation, couverts, pour la plupart, des crimes les plus infâmes, repoussés par l'ordre social, condamnés à la mort, et qui versèrent ensuite leur sang pour la société et pour leur patrie.

Qu'un Grand d'Espagne, qu'un homme jouissant des prérogatives accordées à sa naissance et à sa fortune, cherche dans un temps où l'on fait la guerre à la noblesse et à la richesse à conserver, par quelques sacrifices pécuniaires, le rang qu'il doit à la forme de son gouvernement; cette conduite ne présente rien d'étonnant: mais que des contrebandiers, des voleurs de grand chemin, dont le désordre est la seule ambition, qui ont tout à gagner et rien à perdre, abandonnent volontairement leur brigandage, qui devient assuré en temps de guerre, puisqu'on a moins de troupes à leur opposer, pour aller combattre l'ennemi commun sans nul espoir de récompenses, pas même de celles que constitue le but primitif de leur organisation, le pillage; il y a dans cette démarche un élan d'esprit national qui ne peut échapper au lecteur judicieux, et dont l'Anglais même n'est pas susceptible. Nous n'avons pas su que les highwaymen (voleurs de grands chemins), aient abandonné leurs postes pour courir à la défense des côtes, lorsqu'elles furent menacées.

Les Espagnols, qui ne purent offrir leur sang

pour la défense de leur pays, y contribuèrent par des offres pécuniaires. De toutes les possessions espagnoles d'outre-mer, arrivèrent aussi des contributions que s'imposèrent volontairement les sujets de S. M. C. pour tout le temps que durerait la guerre contre la France; et l'on peut assurer que toutes les classes, tous les états, tous les Epagnols enfin, contribuèrent les uns par leur sang, les autres par leur fortune, à empêcher la propagation des principes anti-sociaux dans leur heureuse patrie.

Prenant les armes pour le rétablissement de la royauté en France, S. M. C. crut devoir accéder à la demande que lui faisaient ces Français fidèles qui accouraient de toute part pour trouver dans ses États protection contre l'anarchie, et qui offraient leur sang pour la cause sacrée de leur Dieu et de leur roi. Ils ne se doutaient, pas ces royalistes, qu'on a nommé émigrés, que la France elle-même sanctionnerait un jour leur loyauté; et qu'il était réservé aux Français, presque exclusivement, de savoir apprécier leur conduite, de leur rendre justice, et de confirmer leur opinion ainsi que leur dévouement par un sénatus-consulte : celui qui a reconnu la validité du système monarchique en France en avouant le ridicule d'un gouvernement populaire.

Le roi permit la formation d'un corps de

royalistes, sous la dénomination de légion royale des Pyrénées : il en donna le commandement au marquis de Saint-Simon, Grand d'Espagne de la première classe, couvert des blessures qu'il avait reçues au siége de Yorktown, en Virginie, et entouré de la réputation militaire qu'il avait acquise dans cette guerre d'Amérique.

D'après le premier plan, tous les Français que la fidélité amenerait en Espagne, devaient être incorporés dans la légion royale des Pyrénées; mais le général de l'armée de Catalogne voulut utiliser, à son avantage, ceux qui passeraient de son côté; en conséquence, trois corps se formèrent, deux dans l'armée de Catalogne, et un dans celle de Guipuscoa. Les corps qui servirent dans l'armée de Catalogne furent appelés, l'un bataillon de Wallespir, et l'autre légion de la Reine. Le marquis de Saint-Simon n'eut que les Français, qui passèrent en Navarre; mais le noyau de ce corps formé des royalistes qui étaient déjà en Espagne, le mit à même de pouvoir prendre une part active aux premières opérations de l'armée de don Ventura Caro; et c'est sous le feu de l'ennemi que ces corps différens s'organisèrent. Il eût, sans doute, été plus avantageux de former une seule division de ces trois corps trop peu considérables séparément pour être d'une utilité majeure. Les services qu'ils ont rendu partiellement ont

prouvé qu'on aurait pu tirer un grand parti d'un corps de près de 4,000 hommes composé de gens d'élite, unis par l'honneur, le devoir et l'enthousiasme.

Mais arrivons enfin aux détails de cette guerre qui mérite une place honorable parmi les faits qui ont illustré la guerre de la révolution. Habitué à des opérations d'armées nombreuses, accoutumé à voir sur le même terrain des lignes de cent mille hommes se disputer la victoire, on trouvera minutieux, peut-être même ridicule, de parler des actions de petits corps de quatre à six mille hommes. Mais qu'on se transporte en Guipuscoa, dont les localités ne permettent point le développement de forces trop considérables; qu'on se rappelle que Turenne, trop modeste sans doute, eût cru être embarrassé d'une armée de plus de trente mille hommes; et surtout qu'on se persuade qu'il y a autant, et peut-être plus de courage encore, à braver la mort dans un combat singulier qu'en ligne avec cent mille témoins.

Il paraît que le plan de la cour d'Espagne fut de former deux armées qui devaient être sur la défensive, tandis qu'une troisième agirait offensivement. Le Roussillon présentait une frontière garnie de places et de forts qui pouvaient retarder la marche de l'armée, et donner le temps aux ennemis de rassembler des

forces suffisantes pour s'opposer à une invasion si on tentait l'offensive de ce côté. Si on y restait sur la défensive, ces places et ces forts servaient de seconde ligne à l'ennemi, qui aurait pris l'offensive avec un espoir fondé de succès, puisqu'il aurait eu ses derrières bien assurés. S'emparant de la ligne des Pyrénées et des places maritimes de Coliouvre et Port-Vendre, les Espagnols forçaient Perpignan à se rendre dès qu'ils auraient balayé la plaine et occupé les passages de Salces et d'Estagèles, seuls débouchés du Roussillon sur le Languedoc. Maîtres de tout le Roussillon, il eut été en leur pouvoir de pousser leurs conquêtes dans le Languedoc, étant appuyés aux montagnes des Corbières, qui se lient aux Pyrénées et à la mer. En cas de défaite, la ligne des Pyrénées devenait, non-seulement leur point de retraite, mais une barrière contre l'armée conquérante.

Le Labour offrait une frontière entièrement dégarnie ; car Château-Pignon, Saint-Jean-Pied-de-Port ne peuvent arrêter une armée, et la citadelle de Baïonne n'est pas tenable contre une simple division qui a passé l'Adour. Par un mouvement précipité, les Espagnols pouvaient donc arriver jusqu'à la Garonne sans trouver de grands empêchemens, et ils eussent occupé une étendue considérable d'un pays fertile et abondant. En calculant les chances

malheureuses de la guerre, une retraite eût été, il est vrai, dangereuse et difficile pour l'armée envahissante, si le Béarn n'eût pas été occupé par une de leurs armées.

Ne pouvant prendre l'offensive sur tous les points, la cour la décida sur le Roussillon, comme présentant plus d'avantages à tout événement. Le commandement de l'armée qui devait agir dans cette partie fut confié au lieutenant-général don Antonio Ricardos. L'armée défensive du Guipuscoa et de la Navarre fut donnée au lieutenant-général don Ventura Caro; et la défense des passages des Pyrénées, qui couvrent l'Arragon, fut confiée au lieutenant-général prince de Castel-Franco, colonel des gardes wallonnes.

Nous commencerons par la guerre défensive en Guipuscoa, en Navarre et en Biscaye, et nous ferons suivre les trois campagnes jusqu'à la paix, afin de ne pas interrompre le lecteur par des opérations étrangères à cette partie de l'Espagne. Ce plan nous a paru préférable à celui généralement adopté, de donner, année par année, la relation des événemens qui l'ont rendu mémorable.

Don Ventura Caro n'avait que vingt-deux mille hommes, dont huit mille seulement de troupes de ligne pour couvrir trente-deux lieues de frontières, depuis Fontarabie jusqu'aux

confins de la Navarre et de l'Arragon. Contraint par les localités de disséminer ses troupes pour garder les défilés et les passages accessibles des montagnes, il voulut raccourcir sa ligne de défense en établissant sa gauche sur la corde de l'arc que forme la frontière du Guipuscoa. Pour l'exécution de ce projet, il voulait occuper et retrancher les hauteurs qui dominent Saint-Jean-de-Luz, entre Orogne et Sibourre, et qui aboutissent à la montagne appelée la Rhune. Cette montagne fait partie des Pyrénées, qui, de ce point, vont en ligne droite sur l'Arragon, en couvrant la vallée de Bastan et la Navarre. Par ce moyen, don Ventura eût présenté à l'ennemi une ligne qui, partant des hauteurs d'Orogne, et appuyée par sa gauche à la mer, eût abouti à Château-Pignon, fort qui défend les défilés qui communiquent de la Navarre avec la France, en passant par Roncevaux, et qui eût appuyé la droite de sa ligne, dont le centre eût été à Zugarramurdi et Urdach, postes qui couvrent la vallée de Bastan. La gauche de l'armée eût alors vécu sur le territoire ennemi, et les hauteurs qui couvrent la Bidassoa fussent devenues une seconde ligne et un point d'appui en cas de retraite. Il paraît que ce plan ne fut pas adopté par la cour, et que don Ventura eut ordre de se tenir sur le territoire espagnol.

Don Ventura Garo dut donc abandonner

son plan de défense, et exécuter à la lettre les intentions de son souverain: il fallait empêcher l'approche de la Bidassoa; et la première opération dut être de détruire le fort d'Andaye, sur la rive droite de la rivière, en face de Fontarabie, et sous le feu de cette place. Les dispositions furent prises en conséquence : des batteries furent établies sur la rive gauche de la rivière, de manière à battre un des côtés du fort opposé à celui qui était sous le canon de Fontarabie; et le 31 mai 1793, le chemin couvert, la contrescarpe, la galerie intérieure et les parapets de la batterie haute étant démolis par le feu des Espagnols, le fort se rendit, et fut immédiatement rasé. L'artillerie d'Andaye consistait en un canon de fer, du calibre de 30, cinq de 24, six de 18, et plusieurs mortiers de 12 pouces. On trouva dans ce fort une grande quantité de boulets, bombes, balles, grenades, poudres, et autres munitions ou effets de guerre.

Pendant que les batteries espagnoles forçaient le fort d'Andaye à capituler, le mouvement pour dégager la frontière se faisait sur toute la ligne. Les troupes espagnoles étaient arrivées à Lesaca et à Vera, et leur général fit ses dispositions d'attaque sur les Français, campés au nombre de trois mille hommes, sur les hauteurs de Sare, village qui est en face de Zugarramurdi

village espagnol. Dans cette position, les Français commandaient le débouché qui conduit aux gorges qui aboutissent à Vera, et ils pouvaient observer tous les mouvemens qu'on pouvait faire des camps d'Orogne et d'Andaye, pour venir à leur secours s'ils étaient attaqués.

Les Espagnols se mirent en marche à deux heures du matin, le 30 avril 1793. La colonne de droite partant de Lesaca, fut retardée dans sa marche par des obstacles imprévus : cet accident était d'autant plus malheureux, qu'elle était destinée à tourner l'ennemi. La colonne de gauche, partie de Vera, prit poste dans un bois qui est sur le chemin de Sare, à une demi-lieue en avant de Vera. Il était trois heures et le feu ne commençait pas encore. Caro, nonobstant le retard de la colonne de Lesaca, qui dérangeait son plan d'attaque, se mit en marche à la tête de six compagnies d'infanterie, dont quatre étaient commandées par le marquis de la Romana, et les deux autres par M. de Cifuentes. Etant parvenu à dépasser les avant-postes de la gauche des ennemis, sans en être aperçu, il se trouva sur le flanc de leur camp. La Romana attaqua les retranchemens et des maisons défendus par trois cents hommes. Après quelque résistance, les Français évacuèrent ce poste, laissant deux pièces de canon. Les Espagnols s'avancèrent; mais l'alarme était donnée, et

les Français furent aperçus au point du jour, formés en bataille, et garnissant toutes les hauteurs qui dominent le chemin d'Echalar à Sare. Le feu s'engagea de part et d'autre; les détachemens de la Romana et de Cifuentes ne pouvaient que tenir l'ennemi en échec. Enfin la colonne de droite arriva, et après différentes manœuvres ordonnées par Caro, pour tourner les deux flancs des ennemis et l'envelopper, ceux-ci abandonnèrent leur position et se retirèrent en désordre sur Ustaritz. Latour-d'Auvergne couvrit cette retraite avec ses grenadiers.

Les Espagnols occupèrent aussitôt les hauteurs les plus rapprochée du camp principal des Français à Sare. Le feu recommença avec vivacité; mais un brouillard épais s'étant élevé, les Français craignirent d'être totalement enveloppés et abandonnèrent leur camp, qui fut pillé par les troupes espagnoles: le feu fut mis à ce qu'on ne pût emporter.

Après l'évacuation du camp de Sare, la prise du fort d'Andaye, les Français ayant leurs flancs dépassés, durent évacuer Biriatou, Jolimont et Orogne : ils se portèrent en arrière et s'établirent sur les hauteurs de Bidart, à deux lieues en avant de Baïonne.

Si le général Caro avait eu des forces plus considérables, il eût pu suivre les Français dans leur retraite précipitée. Profitant de ses succès, il les

ent forcés dans leur nouvelle position de Bidart. De ce point, s'étendant ensuite jusques sur la Nive, il aurait pu attaquer Baïonne, qui n'offrait que peu de moyens de résistance; mais il ne se crut sans doute pas assez fort pour entreprendre cette opération, et, après avoir fait poursuivre l'arrière-garde des Français jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, il replia ses avant-postes sur la rive gauche de la Nivelle. Les Français s'étant remis de leur première terreur, portèrent alors des postes sur la rive droite de la Nivelle, et se bornèrent à en défendre les passages. Ils occupèrent ensuite et retranchèrent les hauteurs de Socoa et de Bourdaigne, en avant de Sibourre, afin de pouvoir démasquer les mouvemens des Espagnols, et de préparer l'exécution du plan conçu par le général français, de les forcer à se replier sur la Bidassoa.

Ayant dégagé son flanc gauche, le général Caro se porta le 13 mai sur sa droite, établie à Burguette, afin d'éloigner les Français des frontières de la Navarre, et de couvrir la vallée de Bastan ainsi que les fonderies d'Euguy et d'Orbaïcete, insultées journellement par des partis français qui venoient de Saint-Jean-pied-de-Port en renfort aux postes de Château-Pignon et d'Undarolla.

Il convenait de déloger les Français de Château-Pignon, afin d'y appuyer la droite de la ligne

de défense, et de couvrir la Navarre; mais cette opération demandait des mouvemens préparatoires, nécessités par l'aspérité des montagnes qui n'offraient aucuns chemins praticables pour l'artillerie. Les neiges et les pluies étaient aussi des obstacles qui nuisaient aux opérations des Espagnols. La constance de Caro, le zèle des habitans du pays, le courage des troupes, surmontèrent toutes les difficultés : les habitans du bourg de Valcarlos s'offrirent pour ouvrir le chemin d'Altoviscar, et en six jours ils le rendirent praticable pour l'artillerie.

Le 1.er juin les ennemis occupaient la hauteur de Urdenharria ; les Espagnols occupèrent celle de Mendibelza, avec deux pièces de douze, et garnirent le col de Bentartea.

S'étant aperçu, le 6 juin, que les neiges laissaient à découvert le sommet des montagnes, époque que don Ventura attendait pour l'exécution de son projet, il résolut d'attaquer les positions retranchées qui couvrent Château-Pignon, et d'enlever ce fort.

Les Français, au nombre de quatre mille cinq cents occupaient trois crêtes de montagnes ; deux desquelles, couvertes de batteries défendues par des retranchemens palissadés, couvraient la troisième, surmontée par le fort de Château-Pignon. Cette position pouvait être regardée comme inexpugnable ; car les revers

de ces trois pics, qui s'élèvent d'une base de montagnes escarpées, sont remplis de coupures; et le seul sentier par lequel on pouvait arriver aux retranchemens est étroit, et sur le bord de ravins très-profonds. Rien ne put arrêter l'ardeur des quatre mille Espagnols employés dans cette affaire du 9 juin : leur courage augmentait en raison des obstacles et des dangers qu'ils rencontraient à chaque pas. Après des efforts de bravoure incroyables pour ceux qui connaissent le terrain sur lequel on combattait, ils enlevèrent le premier retranchement, dont la défense fut aussi héroïque que l'attaque. Les batteries qui couronnaient cette montagne, facilitèrent aux vainqueurs la prise du second pic : mais il restait encore le fort de Château-Pignon, dont la garnison fut renforcée par les troupes chassées des deux premières positions. Encouragés par leurs succès, animés par la vue de leur général en chef, qui commandait en personne, quoique atteint d'une attaque de goutte qui lui ôtoit l'usage de ses jambes (il s'était fait porter sur un brancard jusqu'aux pieds des retranchemens; il se fit mettre alors à cheval, et y resta exposé au feu de l'ennemi tant que dura l'action), les Espagnols escaladèrent la troisième montagne; et après quatre heures du combat le plus opiniâtre, ils prirent d'assaut le fort, et poursuivirent les troupes, qui se sauvèrent

jusque sur les hauteurs d'Orisson, gardées par un corps de réserve considérable, mais qui ne tint pas contre les troupes victorieuses. Le général français La Genetière, qui commandait ce corps, fut fait prisonnier; et les Espagnols campèrent sous les tentes des Français.

Le maréchal-de-camp don Ventura Escalante, major général de l'armée, qui fut ce jour à la tête de l'avant-garde, et le marquis de la Romana se distinguèrent particulièrement dans cette affaire du 9 juin, qui passera à la postérité, comme un des monumens authentiques qui attestent le courage des troupes espagnoles. Dignes descendans des soldats de Ferdinand et d'Isabelle, de ceux de Charles-Quint et de Philippe V, les soldats de Charles IV prouvèrent, au Château-Pignon en Navarre, et à la même époque à Saint-Laurent de Cerda, à Arles, au pont de Ceret, à la bataille de Masdeu, à la prise de Bellegarde, à Thui, à Argelès, à Pontellas, à Canoes, à la bataille de Trullas en Roussillon, que la valeur est héréditaire chez eux, et qu'elle ne demande qu'à être bien dirigée. Les Français, dignes et justes appréciateurs du courage, ne purent se refuser à un mouvement d'admiration pour la conduite des Espagnols à l'affaire du Château-Pignon. Ils la manifestèrent dans les papiers publics de cette époque; et certes, dans ce moment, le gouvernement français ne

cherchait pas à rehausser la gloire de ses ennemis.

Don Ventura Caro, n'ayant pas assez de forces pour conserver Château-Pignon et couvrir l'étendue de la frontière confiée à ses soins, ne crut pas devoir conserver le fort de Château-Pignon. Après en avoir fait enlever l'artillerie et tous les effets qu'il trouva dans les magasins, il se retira le 18 juin sur la vallée de Bastan, afin de s'opposer aux Français qui assemblaient des forces sur ce point et menaçaient la gauche des frontières de la Navarre.

Don Ventura après avoir dégagé toute la frontière, disposa ses postes de défense dans les montagnes, de manière à pouvoir communiquer entre eux, autant que la nature du terrain le permettrait. Les défilés furent retranchés : la surprise d'un seul de ces postes eût été d'une importance majeure pour les ennemis qui, supérieurs en nombre, attaquaient journellement les Espagnols ; mais l'infatigable activité du général en chef était partagée par tous les généraux divisionnaires : ils veilloient avec soin sur les points qui leur étaient confiés, et ils les défendaient avec intrépidité.

Le général français, voyant que des attaques partielles ne suffisaient pas pour reprendre aux Espagnols leurs postes avancés, qui étaient sur le territoire de la république, et qui couvraient

leur ligne de défense, résolut une attaque générale. Dans la nuit de 22 juin, six mille huit cents hommes, sur cinq colonnes, se portèrent sur les postes Espagnols qui étaient en avant de la Bidassoa; une forte division dut pénétrer dans la vallée de Valde-Roncal, qui divise la Navarre et l'Arragon, pendant qu'une autre colonne tenterait de forcer les passages qui conduisent à la vallée de Bastan.

Malgré la supériorité du nombre, les troupes qui attaquaient la gauche des Espagnols furent obligées de se retirer avec perte. La division qui voulait pénétrer sur la droite, trouva les paysans de la vallée de Valde-Roncal, réunis aux troupes de ligne, et garnisant les postes de Navasques, Salazar, Lumbier, Sanguesa, Salvatiera, ainsi que le pont d'Isava. Ils occupaient aussi les hauteurs des Pyrénées. Maîtres du pic de Guinvalète, les Français commencèrent le feu sur les troupes et paysans qui gardaient le poste d'Urdaite ou la Tapeza. Le commandant de ce poste, au lieu de répondre au feu des ennemis, résolut de les chasser du pic qu'ils occupaient; il prit avec lui les paysans de Roncal, qui faisaient partie de son détachement, laissa ses troupes de ligne à la défense du port (on appelle port, *puerto*, les passages des montagnes); et, malgré l'escarpement du Guinvalète et le feu soutenu des troupes qui y étaient pos-

tées, il parvint à les en déloger, et les poursuivit jusqu'au village de Santa-Engracia, qu'il eut beaucoup de peine à préserver de la fureur des Roncaliens, qui voulaient le détruire: il leur permit seulement d'en enlever les troupeaux qu'ils y trouvèrent.

La division qui devoit pénétrer dans la vallée de Bastan ne fut pas plus heureuse que les deux autres. Conduits par les paysans de Saint-Etienne de Baygorri, village français situé en face d'Errazu, village espagnol, les Français prirent les sentiers détournés des montagnes pour arriver au col d'Ispey et aux postes placés en avant de l'hermitage de Saint-Grégoire. Favorisés par une nuit obscure et un temps pluvieux, les Français surprirent le poste du col d'Ispey; mais ils en furent chassés presque aussitôt. Ils trouvèrent de la résistance sur les autres points, et ils se retirèrent. Après avoir été repoussés, ce jour-là, sur toute la ligne, ils se portèrent de nouveau sur la vallée de Bastan, qu'ils attaquèrent le 27, ainsi que les défilés qui conduisent à la vallée de Roncal. Quoique renforcés par des troupes fraîches, il trouvèrent le même courage et la même résistance de la part des paysans. Dès la première alarme, ceux-ci se portèrent en masse au-devant de l'ennemi; et les femmes même s'armèrent pour défendre les passages de leur vallée, qui fut encore préservée

des horreurs de la guerre. Instruit du dévouement de ses braves sujets de la vallée de Valdé-Roncal, le roi leur fit témoigner son parfait contentement, et les remercia de leur fidélité. Cette récompense, la plus flatteuse pour des sujets attachés à leur souverain, ne s'effacera jamais de la mémoire de ces paisibles cultivateurs, qu'une guerre juste métamorphosa en d'intrépides guerriers.

Le 5 juillet, don Ventura Caro fit jeter un pont sur la Bidassoa, en avant d'Irun. Les Français voulurent s'y opposer; mais, repoussés au-delà de la montagne nommée de Louis XIV, les Espagnols occupèrent cette position jusqu'à ce que le pont fût achevé. Les Français s'y reportèrent dès qu'elle fut évacuée; mais le feu des lignes qui couvraient la rivière les força d'en déloger.

Il était d'un intérêt majeur pour les Français d'empêcher la libre communication des lignes de la gauche de la position des Espagnols avec les postes qu'ils avaient poussés en avant de la Bidassoa; communication qui leur donnait la facilité de se porter sur les postes d'Orogne et de Saint-Jean-de-Luz. Il fallait, pour cela détruire le pont de la Bidassoa; mais le jugeant inattaquable de front, étant sous le feu des batteries qui couronnaient les hauteurs de la rive gauche de la rivière, le général républi-

cain se décida à attaquer les postes de flanc, en remontant la rivière. Le 13 juillet, une forte colonne de troupes de ligne, commandée par le brave la Tour-d'Auvergne se porta sur le village de Biriatou.

Biriatou est situé sur une colline qui est sur la rive droite de la Bidassoa, rivière qui sépare cette population française, du territoire espagnol. Maîtres de ce poste, les Français eussent détruit le pont qui présente toute sa longueur à un des revers de cette colline, dont l'accès n'est pas difficile en la prenant de front. Se fortifiant sur cette hauteur, ils eussent occupé le feu des batteries espagnoles de Saint-Charles, d'Arriamendieta et de Bidechabal, placées sur la rive gauche de la Bidassoa, et eussent pu par ce moyen tenter le passage de cette rivière.

Le poste de Biriatou était défendu par un détachement de troupes de ligne, et par la compagnie à pied des contrebandiers de la Sierra-Morena, amenés de leurs montagnes, par Ubeda leur chef, à la défense de la frontière. Les Français attaquèrent Biriatou avec l'acharnement du courage : parvenus deux fois au haut de la colline, deux fois ils en furent repoussés; mais la Tour-d'Auvergne, à la tête de ses grenadiers, se précipita une troisième fois sur les Espagnols avec une telle intrépidité, que ceux-ci furent contraints de se retirer dans

l'église du lieu, qui avait été crénelée d'avance. Cette égl se devint aussitôt une fournaise ardente d'où jaillissait la mort. Envain le premier grenadier français, suivi de ses braves, essaya-t-il, à diverses reprises, de s'emparer de ce retranchement : parvenu plusieurs fois jusqu'au pied de l'église, il trouva toujours le courage aux prises avec le courage; et, trop faible pour pouvoir espérer de forcer à la retraite des gens déterminés, il se retira pour aller chercher des renforts. Le lendemain, à deux heures du matin, le brave la Tour revint à la charge avec des forces plus considérables que celles de la veille; il fut soutenu par toute l'armée, qui, couronnant les hauteurs en face de la position des Espagnols, semblait vouloir en venir à une attaque générale : mais Biriatou avait aussi été renforcé; et la Tour-d'Auvergne fut de nouveau repoussé, sans que l'armée, dont il faisait partie, prît part à l'action.

Don Ventura, voyant l'acharnement des Français à s'emparer de Biriatou, le fit fortifier; on y établit de fortes batteries; et le commandement de ce poste, qu'on appela depuis la Casa-Fuerte, fut confié au marquis de la Romana, neveu du général Caro. Ce militaire, jeune alors, défendit ce poste avec l'intrépidité qui lui est si naturelle. Les talens qu'il déploya dans cette occasion, déterminèrent S. M. C. à

le nommer général d'une division dans l'armée de Catalogne, après que don Ventura Caro fut rappelé de l'armée de Guipuscoa. Le marquis de la Romana s'est distingué pendant la campagne malheureuse de 1794, et celle de 1795, sous les ordres de don Joseph Urrutia. Depuis la paix, il s'est occupé de l'étude théorique de l'art de la guerre; et de nouvelles circonstances lui assigneraient certainement une place distinguée parmi les généraux célèbres de ce siècle.

Après les affaires des 13 et 14 juillet, sur la gauche de la position des Espagnols, les Français ne firent plus que des reconnaissances, et il n'y eut plus que quelques petits combats d'avant-postes. Les Espagnols étaient étonnés de cette tranquillité, lorsque, dans la nuit du 29 août, on aperçut des feux sur le prolongement des hauteurs qui dominent Andaye, la Bidassoa et Biriatou. Au point du jour, l'attaque commença sur tous les points de la gauche de la ligne; et le principal effort des Français parut se diriger contre Biriatou, que don Ventura fit aussitôt renforcer par huit compagnies de grenadiers de ligne, et autant de grenadiers provinciaux: deux bataillons d'infanterie de ligne, et un régiment de cavalerie, furent en même temps postés au pont de Boga, pour empêcher les lignes d'Irun d'être tournées, dans le cas où les Français forceraient le poste

de Vera, centre de la ligne générale de défense, et point principal d'attaque, pour dépasser le flanc de la position d'Irun.

Un feu vif et bien nourri se soutenait depuis deux heures sur tout le prolongement de la ligne, lorsque don Ventura résolut de décider l'affaire en attaquant lui-même les ennemis. Ce mouvement fut exécuté avec cette ardeur que ce général savait communiquer à ses troupes. Les Français furent culbutés et chassés de la hauteur nommée la Croix-des-Bouquets: ralliés, et revenant à la charge, ils forcèrent à leur tour les Espagnols d'abandonner le poste dont ils venaient de s'emparer; mais ceux-ci devaient encore ce jour-là rivaliser de courage avec leurs ennemis. Renforcés par quatre pièces de campagne, ils revinrent encore à la charge; et après la défense la plus opiniâtre, les Français furent forcés d'abandonner, non-seulement la position de la Croix-des-Bouquets, mais toutes les hauteurs qu'ils occupaient avant l'action. Ayant reçu quelques renforts de cavalerie et d'infanterie, ils cherchèrent à reprendre cette position; mais les Espagnols s'y maintinrent.

Profitant de la victoire, don Ventura détacha le général Urrutia par la droite de la Rhune, pour inquiéter la retraite des Français: il lui enjoignit de brûler toutes les habitations qu'il

trouverait dans sa marche, afin de dégager le front de sa ligne de défense, et de priver les ennemis de ces abris pour les attaques qu'ils pourraient tenter dans la suite. Le marquis de la Romaña exécuta la même opération en suivant le grand chemin de Baïonne. Il poursuivit les Français jusqu'au bourg d'Orogne, et incendia toutes les maisons qu'il trouva sur son passage.

Battus le 29 sur la gauche des Espagnols, les Français se portèrent sur la droite de la ligne de leurs ennemis, et cherchèrent à forcer les postes de Zugarramurdi et d'Urdach, sur la vallée de Bastan. Don Ventura, instruit de ce projet, avait reconnu lui-même tous les postes de sa droite, et avait envoyé des troupes dans la vallée d'Anoa, près de Zugarramurdi. Il avait ordonné au lieutenant-général don Francisco Horcasitas, qui commandait dans la vallée de Bastan, d'en renforcer les défilés : ce général fit en conséquence occuper le port de Maya, afin de pouvoir secourir Urdach, et protéger la retraite, dans le cas où elle deviendrait nécessaire. Les postes de Vera furent aussi renforcés par un bataillon de ligne et deux escadrons d'infanterie.

Toutes ces mesures étoient à peine prises, que le 7 septembre, à six heures du matin, les Français parurent au nombre de quatre mille hommes, et attaquèrent en même temps les

postes d'Urdach et de Zugarramurdi. Ne pouvant les forcer, ils se portèrent vers une hauteur défendue par quatre cents hommes, qu'ils obligèrent de se replier sur les postes avancés de Zugarramurdi. Ceux-ci, à l'approche des Français, se retirèrent derrière les retranchemens faits en avant du village. Pendant cinq heures, les Français se battirent en désespérés pour forcer ces retranchemens : leur cavalerie arriva jusqu'aux premières maisons de Zugarramurdi; mais le feu des troupes qui y étaient enfermées, la força à la retraite.

Voyant leur tentative inutile, les Français se retirèrent en bon ordre sur les hauteurs entre Sare et Saint-Pé, à une demi-lieue de Zugarramurdi. Don Joseph Urrutia, ayant été prévenu de l'attaque, s'était avancé de Vera pour tourner le flanc droit des ennemis; mais il arriva trop tard pour couper leur retraite : il ne put que l'inquiéter en les suivant jusqu'au pont sur la Nivelle, en avant de Saint-Pé. Voulant engager un combat, il mit le feu à quelques maisons; mais les Français restèrent dans leur position, et Urrutia regagna Vera en couvrant les chemins de Sare et de Saint-Jean-de-Luz. Il arrivait dans ses lignes lorsqu'il apprit que ses avant-postes étaient attaqués : il fit aussitôt renforcer les retranchemens du roc nommé le Commissaire, poste important qui couvrait Vera, sur

le chemin direct de Saint-Jean-de-Luz; et il marcha sur les Français, qui s'étaient déjà rendus maîtres d'un bois de chêne sur le flanc dudit retranchement. Après une fusillade assez vive, les Français se retirèrent.

Pendant ces attaques sur la droite et sur le centre de la ligne espagnole, les Français tentèrent d'enlever aux Espagnols de la gauche la position qu'ils avaient prise, le 29 août, sur les hauteurs d'Orogne. Ils avaient déjà culbuté plusieurs postes, et attaquaient vivement depuis deux heures les retranchemens des batteries, lorsque don Ventura les ayant fait charger par de la cavalerie, ils furent contraints de battre en retraite. La nuit était déjà fort avancée lorsque les troupes qui avaient harcelé leur arrière-garde, rentrèrent dans leur camp.

Peu de temps après cette affaire, les Français ayant réuni des forces très-supérieures sur leur droite, forcèrent don Ventura Caro de rentrer dans ses lignes de la Bidassoa, qui étaient couvertes par les retranchemens de Biriatou. Il n'y eut plus dès-lors que des tentatives partielles; et les Français adoptèrent le plan extraordinaire d'arriver sur la position des Espagnols comme on arrive devant une place de guerre. Leur droite occupait les coteaux parallèles à la mer, qui règnent depuis Orogne jusqu'à la côte nommée la Croix-des-Bouquets. Ces coteaux étaient retranchés, à

l'exception de la Croix-des-Bouquets, où ils établissaient leur avant-poste principal. Une batterie formée protégeait la formation d'une nouvelle batterie, qui, à son tour, donnait les moyens d'en avancer une autre. Ils seraient arrivés ainsi sur la position des Espagnols, si don Ventura n'avait adopté le parti de sortir de ses retranchemens, et d'aller attaquer les assiégeans dès qu'ils avaient gagné du terrain. Il rentrait dans ses lignes aussitôt qu'il était parvenu à raser les batteries nouvellement construites.

Le 20 novembre, les Français réunirent des forces à Saint-Pé, Anoa et Sare. Caro, craignant une attaque, prévint les ennemis, et, sortant de sa ligne, fut les attaquer. L'avant-garde espagnole fit reculer les partis français jusqu'à Orogne; mais sur la droite, les ennemis s'étaient emparés de la montagne de l'Hermitage, de la pointe du Diamant, du plateau de la Croix-des-Bouquets, et se dirigeaient sur Biriatou. Le marquis de la Romana disputait le terrain pied à pied; mais cédant à des forces supérieures, il battait en retraite lorsque, soutenu par le feu des batteries de Biriatou et ayant reçu quelques renforts, il prit l'offensive, et à quatre heures du soir il avait rechassé les Français des points importans dont ils s'étaient emparé le matin.

Cette attaque du 30 novembre était la suite d'une combinaison générale des Français, car

ils se portèrent en même temps sur la vallée de Bastan et sur les Alduides; mais ils furent repoussés par le maréchal-de-camp don Antoine Filanghieri, qui entra même sur le territoire français, et incendia plusieurs maisons et fermes qui renfermaient des fourrages et des grains pour l'armée ennemie. Dans leur retraite, les Français crurent trouver sans défense le port d'Ispeguy, mais ils y rencontrèrent le courage et la détermination des Espagnols. Le régiment Français de Cambresis souffrit beaucoup à l'attaque de ce port.

Parmi les sorties fréquentes de la gauche de la ligne espagnole pour se maintenir dans sa ligne, on doit remarquer celle du 5 février 1794. Les Français étaient enfin parvenus à avancer leurs batteries jusqu'à la hauteur de la Croix-des-Bouquets. Celle établie sur cette hauteur eût secondé, peut-être même assuré le succès de l'attaque qu'ils méditaient sur Biriatou. Les troupes espagnoles, sur trois colonnes, sortirent, à deux heures du matin, de leur ligne. La colonne du centre enleva, à la baïonnette, la batterie construite à la Croix-des Bouquets, elle fut aussitôt rasée. La colonne de droite attaquait les Français en avant de Biriatou, en s'allongeant sur la Rhune. Celle de gauche avait tourné la montagne de Louis XIV, et, s'étendant jusque sur la plage, attaquait par le flanc la forte bat-

térie de droite de la position des Français, que battait en front une batterie de pièces de 12 qu'on avait établie sur la hauteur de la Croix-des-Bouquets dès qu'on en avait eu chassé les ennemis.

La colonne de droite avait fait plier les ennemis, qui s'étaient ralliés sous le feu des batteries des hauteurs d'Orogne; la colonne de gauche avançait rapidement, et faisait aussi plier les troupes répandues dans la petite plaine dominée par la batterie de droite des ennemis; du centre, de la cavalerie avait filé sur le grand chemin de Saint-Jean-de-Luz pour couper la retraite des Français. On apercevait des mouvemens qui annonçaient qu'ils allaient évacuer leur principale batterie de droite, dont ils retiraient déjà les pièces de gros calibre, lorsque don Ventura, satisfait des succès qu'il avait obtenu, ordonna à ses troupes victorieuses de rentrer dans leurs lignes.

Cette affaire eût eu des résultats plus brillans et plus avantageux sans doute, si la coopération de la division de don Joseph Urrutia se fût faite à temps. Il avait été ordonné à ce général de se porter de Vera directement sur Orogne, en passant par le Calvaire, qui est sur la gauche de la Rhune. Il faut croire que les mauvais chemins retardèrent sa marche; car il n'arriva qu'à midi en vue de l'ennemi. — Dix heures

de retard font une grande différence dans les suites d'une attaque combinée ! — Si la division de Vera eût attaqué en même temps que celle d'Irun, d'après les succès de cette dernière, on peut présumer que la position des Français en avant de Saint-Jean-de-Luz eût été enlevée. Forcés de se retrancher derrière la Nivelle, il leur eût fallu de nouveaux combats et de grands avantages pour rechasser les Espagnols dans leur ligne; et l'époque funeste à ces derniers eût au moins été retardée.

Tout fut assez tranquille sur cette frontière jusqu'aux approches de l'été. Les Français recevaient des renforts considérables, et paraissaient ne vouloir rien entreprendre avant d'avoir réuni des forces suffisantes pour obtenir une victoire décisive. Don Ventura, au contraire, obtenait avec peine quelques recrues, en trop petit nombre encore, pour recompléter ses régimens. Prévoyant les malheurs qui menaçaient ses frontières, il cherchait à les prévenir, demandait des troupes à la cour, et sollicitait la province de Guipuscoa de lui fournir des hommes; mais, au lieu de conjurer l'orage prêt à éclater, l'assemblée générale de cette province semblait vouloir l'attirer en opposant ses priviléges aux vives et pressantes sollicitations du général fidèle. Les besoins augmentaient journellement, et les moyens diminuaient. Don Ventura fut réduit à

faire sortir des places toutes les troupes qui n'y étaient pas d'une nécessité absolue.

Peu de temps après l'affaire du 5 février, don Ventura Caro fut appelé à Madrid pour y concerter sans doute un nouveau plan de campagne ; ainsi nous terminerons celle de 1793 à l'époque du départ de ce général et nous allons en présenter le résumé.

Dans les mois d'avril et de mai de 1793, don Ventura Caro, voulant dégager la frontière qui était confiée à ses soins, délogea les ennemis des camps d'Andaye, d'Orogne, Biriatou et Sare, et détruisit le fort d'Andaye. Les Français furent alors contraints de se retirer et de se retrancher derrière la Nivelle, rivière qui prend sa source dans les Pyrénées et se jette dans la mer à Saint-Jean-de-Luz. Leurs avant-postes étaient à Saint-Pé, Anoa, Ascain et Orogne. Comme la Navarre étaient aussi dans le commandement de don Ventura, après avoir assuré le Guipuscoa, il passa en Navarre. N'ayant pas assez de troupes pour opérer offensivement sur toute la ligne en même temps, il repoussa les Français des frontières de la vallée de Bastan, des Alduides, enleva le fort de Château-Pignon position presque inexpugnable, et les força à se replier sur Saint-Jean-de-Luz. Dans cette nouvelle position, les Français ne songèrent qu'à couvrir Baïonne : ils établirent leurs camps sur

les hauteurs qui dominent Saint-Jean-de-Luz, du côté de l'Espagne; ils les fortifièrent avec des batteries et des retranchemens, et, de ce point central, ils se contentèrent pendant quelques temps de pousser des détachemens jusqu'aux bourgs de Saint-Pé, Anoa, Ascain et Orogne. Ayant reçu des renforts, ils s'avancèrent sur la frontière d'Espagne, et mirent six mois pour gagner les deux lieues qui sont entre Saint-Jean-de-Luz et la Bidassoa. S'établissant et se fortifiant de hauteurs en hauteurs, toutes à demi-portée de canon, et toutes se soutenant mutuellement, ils étendaient ainsi peu à peu leurs positions, et resserraient celles que les Espagnols occupaient sur le territoire français. Enfin, le 11 novembre 1793, ils arrivèrent à seize cents toises de la Bidassoa, et prirent position sur la colline de l'hermitage Sainte-Anne, position avantageuse, en ce qu'étant appuyé sur la droite à la mer, sur la gauche à un ravin profond, qui arrive sur le front de la ligne des Espagnols, toute la position de ces derniers était à découvert. Les derrières de l'armée française étaient assurés, ainsi que leurs communications avec Saint-Jean-de-Luz, par les redoutes et retranchemens qui couvraient les collines qui bordent le grand chemin parallèlement à la mer : c'est dans cette position que fut établi le camp nommé des sans-culottes.

Ayant assuré leur camp, les Français s'avancèrent sur la Bidassoa, toujours de batterie en batterie, et parvinrent jusqu'à la hauteur nommée la Croix-des-Bouquets, la plus élevée de toutes celles qui sont dans la direction de Baïonne. C'est pour les déloger de cette position, et les empêcher de s'y établir, que don Ventura attaqua le 5 de février.

Dans cette position, il ne restait aux Espagnols, au-delà de leurs frontières, que Biriatou et la montagne de Louis XIV, qui appuie sa droite au grand chemin qui la sépare de la colline de Biriatou, et qui joint à sa gauche un mamelon qui reverse sur la mer et domine le bourg d'Andaye. L'occupation de cette montagne de Louis XIV était dangereuse, étant resserrée sur sa droite par les postes fortifiés que les Français avaient établis sur les monts du Calvaire et de Mendale. Ce dernier arrive jusque sur la Bidassoa, et gênait par conséquent la communication directe avec Vera. Telle était la position des Espagnols à la fin de cette campagne.

Nous voyons dans cette campagne tout l'avantage du côté des Espagnols. Caro, suppléant à la force par son génie, entreprendre des coups hardis auxquels les Français opposaient du courage : mais leurs généraux n'avaient pas de plan assuré. Leurs démarches timides dénotè-

rent, ou qu'ils n'avaient pas de grands moyens d'exécution, ou qu'ils n'osaient rien entreprendre devant le général espagnol.

On pourrait reprocher au général Caro de n'avoir pas profité de son succès du premier mai : il eût pu certainement occuper la Nive et même l'Adour ; il eût pu s'emparer de Baïonne et même de la citadelle, après cette affaire si avantageuse aux armes espagnoles ; mais le général Caro n'avait pas assez de forces pour occuper cette position très-étendue ; et puis il paraît que les plans de sa cour étaient de le laisser sur une défensive rapprochée de la Bidassoa.

CAMPAGNE DE 1794.

De retour à l'armée, don Ventura Caro inquiétait les Français, tantôt du côté d'Andaye, tantôt du côté de Sare et d'Ascain : ce n'était, à proprement parler, que des escarmouches, sans d'autres objets essentiels que de tenir les ennemis sur leur garde, et de les empêcher de prendre l'offensive.

Les Français, fatigués de ces attaques partielles, résolurent de déloger les Espagnols du poste de la Rhune, qu'ils occupaient depuis le premier de mai de l'année précédente, et de leur ôter par là les moyens de les inquiéter, soit

sur le centre, soit sur la droite de leur position. Cette montagne de la Rhune est la plus élevée de celles qui forment la frontière du Guipuscoa et de la Navarre jusqu'à la vallée de Bastan. En avant de la Bidassoa, dans la direction de Vera, cette montagne est sur le territoire Français, et la possession en était très-avantageuse aux Espagnols, en ce qu'elle forme une espèce de vigie d'où l'on découvre tout l'espace entre les Pyrénées et Baïonne. Au sommet de cette montagne était un hermitage, dont le desservant était entretenu aux frais des bourgs de Vera en Espagne, Sare, Ascain et Orogne en France : ainsi la religion unissait à la cime d'une montagne deux peuples étrangers l'un à l'autre, et dont les opinions et les intérêts se divisaient au pied du mont.

Le 26 mars, les Français firent paraître des colonnes du côté de Sare, sans doute pour attirer l'attention des Espagnols sur ce point. Pendant ce temps, trois cents hommes se portèrent sur un bois qui occupe un des enfoncemens de la montagne, et qui se prolonge jusque près de l'hermitage qui est au sommet de la Rhune. Soixante hommes allèrent attaquer en même temps, par la gauche, le poste le plus près de l'hermitage. Cette entreprise eût eu un succès complet si des renforts arrivés à temps aux

Espagnols n'eussent forcé les Français d'abandonner ce poste dont ils furent cependant maîtres pendant un moment.

Le 6 avril, cinq mille hommes se portèrent du côté de la Navarre, et cherchèrent à forcer les postes qui couvraient la fabrique d'Orbaiceta. Ils parvinrent à culbuter des avant-postes; mais cent soixante-dix-neuf paysans navarrois, les habitans de la vallée d'Aezcoa, ayant leur alcade à leur tête, et les ouvriers de la fabrique, joints à quelques détachemens de troupes de ligne, opposèrent une vigoureuse résistance à l'attaque imprévue des Français, et les forcèrent à renoncer à leur projet.

Pour faciliter cette opération, les Français attaquèrent le même jour la gauche de la ligne espagnole, et à trois heures du matin, une colonne se porta sur les ravins de Biriatou, et toutes les hauteurs sur la rive droite de la Bidassoa furent couvertes de leurs troupes. Deux colonnes attaquèrent, l'une la pointe du Diamant, et l'autre celles de la Perle et du Mont-Vert, avec des forces si supérieures, que les postes espagnols furent contraints de se replier. Ayant reçu un renfort, ces mêmes troupes attaquèrent à leur tour les Français avant qu'ils se fussent établis sur ces positions; et après un combat opiniâtre de deux heures et demie, les Français furent cul-

butés, et les Espagnols reprirent leurs postes.

Vers onze heures, les Français, non découragés par les revers qu'ils venaient d'essuyer, revinrent à la charge, reprirent la pointe du Diamant, mais ne purent s'emparer du Mont-Vert. Se précipitant de nouveau sur le Diamant, les Espagnols le reprirent aussi une seconde fois; et après quelques manœuvres de part et d'autre, pour chercher à se déborder par les flancs, vers deux heures après-midi, les Français rentrèrent dans leurs camps.

Du côté des Alduides, les Français, dans différentes expéditions, s'étaient portés sur le territoire espagnol, et avaient incendié le village de Valcarlos, qui est sur la frontière; toutes les métairies de ce canton avaient aussi été dévastées et détruites par les troupes portées à Ondarrole et à Arnegui. Don Ventura, instruit de ces excursions, se porta à Burguette, droite de sa ligne, près et en arrière de l'abbaye de Roncevaux, pour faire face aux Français, s'ils tentaient un mouvement de ce côté. Voyant que l'incendie et le pillage étaient le seul but de ces expéditions, il voulut exercer des représailles, et décida une attaque générale sur cette gauche des Français, depuis la vallée de Bastan jusqu'aux bois d'Irati, derniers postes de sa droite.

Le marquis de St.-Simon occupait avec sa légion le poste de Chotro, à quatre lieues sur la gauche de Burguette. Ce poste couvrait la fonderie de boulets, établie dans la fabrique d'Eguy. Il fut chargé de culbuter les postes ennemis en avant de Baygorry, et devait être soutenu par des détachemens qui couvriraient sa droite en occupant le mont d'Argarai et le col de Eunzaray; sa gauche était garantie par les troupes de la vallée de Bastan, qui occupaient les hauteurs reversant sur les Alduides. Dans la nuit du 26 avril, il se mit en marche: la nuit était obscure; les Français avaient coupé le chemin qui passait sous un de leurs postes avancés qu'il fallait tourner pour surprendre les postes principaux. Il fallait donc traverser les montagnes par des sentiers d'une aspérité effrayante. Le premier des éclaireurs ne s'aperçut pas de la coupure faite au chemin; il tombe sur des rochers, et se brise.— D'Assas, entouré par les ennemis, brava la mort, et sauva l'armée en appelant ses soldats par ce cri d'honneur: *A moi Auvergne.*— Ce brave légionnaire, dans un état de souffrance qu'on peut imaginer, contient ses gémissemens, surmonte la douleur qu'il éprouve; et par son silence héroïque couvre la marche de la légion Royale que ses cris eussent décélé. Ce poste de cent hommes est dépassé, et ce n'est qu'à la pointe du jour que ses sentinelles aperçoivent l'arrière-garde du

marquis de St.-Simon. L'alarme est aussitôt donnée par le feu de ce poste : les Français sont sous les armes; mais le marquis de St.-Simon enlevait le pont sur la Banca, et s'avançait en silence, et avec rapidité, dans un défilé qu'il fallait traverser pour arriver au village de Banca. Les hauteurs de ce défilé étaient garnies par les ennemis; une grêle de balles pleut sur la légion, mais ne l'arrête pas. Ayant traversé le village de Banca, elle trouve un poste fortifié dans des rochers et renforcé de la veille. Le feu des Français redouble alors en front et sur les flancs de la légion; mais ces braves royalistes, dont les trois quarts voyaient le feu pour la première fois, sans tirer un seul coup de fusil, se précipitent la baïonnette en avant sur le poste républicain. Le massacre fut horrible; l'opinion politique qui divisait les Français animait aussi les deux partis : c'était une fureur qui les portait moins à se vaincre qu'à se détruire. Le poste est enfin enlevé aux cris de vive le roi; les ennemis se replient, et sont poursuivis la baïonnette dans les reins : six postes sont enlevés de cette manière, et la légion se trouve en face de la montagne d'Adorza, couronnée des troupes qui avaient été culbutées, qui s'étaient ralliées et mises en bataille sur le sommet de cette montagne. Ces troupes étaient couvertes par le fort d'Arola, dont le

feu prenait la légion par le flanc gauche. Mais rien n'arrête l'impétuosité de cette troupe d'élite ; plus il y a de dangers à surmonter et plus elle entrevoit de lauriers à cueillir. La montagne d'Adorza est enlevée aussi à la baïonnette, et les ennemis se retirent dans le fort.

Le marquis de St.-Simon n'avoit pu faire marcher avec lui une seule pièce d'artillerie, à cause des chemins ; il était depuis quinze heures en marche ou en combat ; sa légion étant harrassée de fatigues, il se contenta de masquer le fort d'Arola, et de contenir les troupes qui s'y étaient réfugiées afin de les empêcher de se porter sur le flanc du général Caro, qui, avec la division commandée par le duc d'Ossuna, faisait, en personne, une incursion dans la vallée de Baygorry, et avait pris une position avantageuse sur les hauteurs de Saint-Michel, à une portée et demie de canon de Saint-Jean-Pied-de-Port. Cette incursion favorisait l'attaque du brigadier don Carlos Masdeu sur les villages d'Arneguy et d'Andarolle, tandis que sur la droite le marquis de la Canada Ibagnez, avec les troupes postées à la fabrique d'Orbaiceta, s'étaient étendus sur un rayon de deux lieues sur le territoire français. Comme le but de cette expédition n'était qu'une représaille pour l'incendie du bourg de Valcarlos et des fermes environnantes, don Ventura avait ordonné qu'on mît le feu à toutes les fermes, sur un

espace de six lieues. Quatre cents furent brûlées, ainsi que les villages d'Arneguy et d'Andarolle. Don Ventura, instruit de ces résultats, donna alors l'ordre de retraite. Celle du marquis de Saint-Simon devenait difficile, car les Français s'étaient reportés par une contre-marche sur les hauteurs dont ils avaient été culbutés, et dominaient ainsi les chemins par où la légion devait passer. Il fallut de nouveau braver la mort; mais le calme et le bon ordre, joins à l'intrépidité et à l'expérience des deux officiers qui furent détachés pour couvrir cette retraite dangereuse, sauva la légion Royale, et elle rentra dans son poste couverte de gloire, mais ayant à pleurer la perte de beaucoup de braves.

Les corps qui devaient protéger la légion étaient restés en position de défense suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu. Sans me permettre de juger la conduite de ces officiers, il me semble qu'il est des circonstances dans lesquelles, sans déroger à cette obéissance passive si utile dans le militaire, on peut, je dirai même, on doit prendre sur soi d'interpréter l'intention du général, qui est de lier tellement ses opérations, que tous les corps se soutiennent et se prêtent un secours mutuel, surtout lorsque le mouvement qu'on fait à cet effet ne peut nuire à l'ensemble des opérations générales. Les commandans espagnols ne pensèrent pas ainsi; ils

s'en tinrent à l'ordre de garder leur position, et le marquis de Saint-Simon dut à son courage et à la froide intrépidité de ses légionnaires de pouvoir traverser un défilé au milieu des balles qui pleuvaient de tout côté.

Plusieurs officiers généraux, du nombre desquels était le général Urrutia, s'étaient portés sur les hauteurs d'Ispeguy, d'Elovieta et de Istanz, pour tenir les Français en échec, et les empêcher de secourir les troupes attaquées par le marquis de Saint-Simon ; ils furent témoins des succès de la légion Royale, et ils rendirent les témoignages les plus flatteurs de sa conduite.

Différens des autres peuples étrangers, les Espagnols ont toujours rendu justice à la valeur de ces chevaliers de l'honneur, qui versaient leur sang pour des causes étrangères à la leur, croyant servir leur roi et leur patrie. On utilisait leur bravoure et leur dévouement; mais une secrète jalousie retenait les éloges qu'on devait aux exemples qu'ils donnaient. — Que fût devenu cependant l'armée anglaise en Hollande après la retraite de Dunkerque, sans le corps français qui la couvrit et l'empêcha d'être tantôt surprise, tantôt taillée en pièces? Que fût-il arrivé à l'armée autrichienne sans le corps du prince de Condé, qui protégeait si souvent ses retraites? Pour prix de ces services, les Allemands surtout, abreuvaient les émigrés qui

les servaient de dégoûts et d'injustices, que ceux-ci supportaient avec un héroïsme non moins appréciable que celui d'aller au feu. Fiers de leur conduite, ils trouvaient dans leur conscience l'unique récompense d'une conduite à l'abri de tout reproche.

On fit plusieurs prisonniers dans cette affaire. Don Ventura ordonna qu'on les renvoya, en leur faisant connaître, et en les chargeant de notifier aux leurs, qu'il n'avait qu'à regret fait incendier les villages et fermes françaises; qu'il désirait que les généraux républicains adoptassent un mode de guerre conforme aux principes d'humanité, et qui ne le mît pas à même de faire de semblables représailles que son cœur réprouvait.

Après cette expédition tout fut tranquille jusqu'au 17 de mai, que les Français tentèrent de détruire un établissement formé dans le bois d'Irati en Navarre, pour la préparation des bois et mâtures de la marine. Deux mille hommes partis de Lecumberry, débouchèrent, à quatre heures du matin, sur les défilés de Aurreguieta, et cherchèrent à passer la petite rivière d'Urbelcha. Y ayant trouvé de la résistance, ils se portèrent vers le pont d'Orbaiceta, mirent le feu à quelques bâtisses, ainsi qu'aux chantiers d'Irati; mais ils ne purent forcer une espèce de fort, qui, résistant pendant cinq heures,

donna le temps au général espagnol d'envoyer des renforts. Les Français se retirèrent alors, n'ayant rempli qu'une partie de leurs projets.

Nous voici arrivé au moment où les Français devaient obtenir quelques avantages, préludes des revers que don Ventura Caro prévoyait depuis long-temps, et auxquels il chercha à parer en demandant des secours au roi, et en représentant aux états du Guipuscoa qu'il était de leurs intérêts de lui prêter secours, et de se lever en masse pour éviter l'invasion que les Français méditaient. Toutes les troupes de ligne étaient employées : il eût fallu dégarnir d'un côté pour fournir à l'autre; et les états de Guipuscoa opposèrent, aux sollicitations du général Caro, la farouche résistance de républicains, fiers des priviléges dont ils se couvraient pour masquer leurs coupables desseins. Qu'y ont-ils gagnés ? et jusqu'a qu'elle époque les souverains espagnols souffriront-ils dans leurs états de petits gouvernemens, qui mettent en avant des priviléges, dont le résultat est de nuire à l'intérêt général sans trop favoriser le leur particulièrement?

Mais pendant ces débats de Caro avec les Guipuscoains, les Français recevaient des renforts, et les représentans du peuple ordonnaient les dispositions nécessaires pour forcer la ligne espagnole et effectuer une invasion sur

le territoire ennemi. Il fut décidé qu'on envahirait d'abord la vallée de Bastan, qui est bornée au sud et à l'est par la France. L'attaque de cette vallée présentait deux avantages majeurs : le premier de tourner les positions de Vera et d'Irun, en pénétrant dans la vallée par son flanc droit; le second, en pénétrant par son flanc gauche, de dépasser la vallée de Roncevaux et de menacer Pampelune.

Ce plan fut adopté, et pour l'exécuter, les Français durent emporter le poste espagnol de Berderitz, qui couvrait les Alduides, ainsi que celui d'Ispeguy et le col de Maya sur les débouchés de la vallée.

Le 3 juin, ces trois postes furent attaqués en même temps. La montagne d'Ourisca, qui couvre Berderitz, était couronnée par une redoute très-forte ; le revers de la montagne était garni de plusieurs redans. Le col d'Ispeguy était aussi défendu par des ouvrages en pierre qui concouraient avec les rochers, fortifiés par la nature, à rendre cette position vraiment redoutable. Les gorges d'Elorieta, de Bustancelay et de Baygorry étaient aussi fortifiées.

Ces deux derniers postes se défendirent avec courage. Le détachement qui gardait les gorges de Bustancelay se couvrit de gloire; mais trois barils de poudre qui sautèrent dans la redoute, nommée la Casa-Fuerte, qui défendait la mon-

tagne d'Uriscar mirent de la confusion parmi ce détachement qui souffrit beaucoup de l'explosion. Le duc d'Ossuna ayant contre lui des forces supérieures, ordonna à ces détachemens de se replier dans la seconde ligne, établie à Erratzu, Ariscun et Arquinsun, pour couvrir la vallée de Bastan, où commandait don Joseph Urrutia. Arquinzun était le point intermédiaire entre la vallée de Bastan, centre de l'armée, et Burguette, qui en était toujours la droite. Le 5, les Français se portèrent sur cette nouvelle position; mais ils furent repoussés.

Pendant ces attaques, quatre mille Français, postés du côté de la montagne d'Altobiscar, tenaient en échec les Espagnols postés à Orbaiceta, qui, en suivant les défilés de Roncevaux, auraient pu prendre les Français à revers, et par cette manœuvre empêcher l'exécution de leur plan.

Au nord de la vallée de Bastan, le col de Maya et celui de Harriet, ainsi que la redoute de Mortal, qui défend le passage du col de Maya, étaient attaqués infructueusement depuis le 3.

Le 6 les Français, au nombre de seize mille, parurent sur le col de Maya. De l'enlèvement de ce poste dépendait l'entrée dans la vallée de Bastan. Plusieurs colonnes se développèrent sur le front du col et de la redoute, tandis qu'une autre colonne très-forte prit à

revers les montagnes attenantes à celle d'Alcarrutz, dont les hauteurs furent garnies ainsi que celles du mont Sarro. Un fort détachement parvient jusqu'à Azpilcueta, village sur les derrières de Maya et près d'Aricun. Du côté des Espagnols, des paysans d'Erratzu et un bataillon d'infanterie de ligne, eurent ordre de couvrir le point attaqué et de défendre l'hermitage de Saint-Michel, qui couvre le village de Maya en arrière du col. Une colonne de grenadiers fut envoyée sur la gauche pour couvrir le côté d'Orramendi, et le col de Maya fut renforcé. Malgré une attaque vigoureuse, les Français furent repoussés et ne purent ce jour-là forcer les passages de la vallée de Bastan.

Etant déterminés à passer la frontière, de quelque côté que ce fût, les Français firent, le 16 juin, une attaque sur la gauche des Espagnols, et sur la Pointe-du-Diamant, le Mont-Vert et la montagne de Mendale, en face de Vera. Ils obtenaient des succès, lorsqu'un renfort, sous les ordres de don Gabriel Mendizabal, arriva aux Espagnols. Ils se précipitèrent alors sur leurs ennemis et les forcèrent d'abandonner les postes dont ils s'étaient emparés. En avant de leurs batteries, sur la Pointe-du-Diamant et du Mont-Vert sur la montagne Mandale nommée aussi Suilcogagna, sur la gauche,

depuis la mer jusqu'à la Croix-des-Bouquets, les Français eurent d'abord des succès; mais après un combat de douze heures, les deux corps de troupes rentrèrent chacun dans leurs positions respectives, sans aucun résultat avantageux pour les Français, qui avaient démontré le dessein de forcer cette ligne par un mouvement combiné avec leur gauche.

Don Ventura Caro voyait que les Français étaient déterminés à forcer sa ligne de défense et à envahir les provinces frontières qui lui étaient confiées. Il ne recevait pas de renforts, et il avait à soutenir les efforts d'une armée active qui était journellement renforcée. Voulant au moins retarder une invasion qu'il prévoyait depuis long-temps, ne consultant point les chances qu'il avait contre lui, son espoir était dans le courage de ses troupes, et il savait qu'une armée qui attaque a pour elle des avantages incalculables : en conséquence il résolut d'attaquer les Français par sa gauche, et de les forcer à abandonner la montagne de Mandale, le calvaire d'Urrugna, la Pointe-du-Diamant, le Mont-Vert, ainsi que les batteries et retranchemens de la Croix-des-Bouquets.

Don Ventura Escalante, major-général, dût attaquer la montagne de Mandale en arrivant par les hauteurs de Vera. Le marquis de la Romana partant de Biriatou, eut à enlever le

Diamant et le Mont-Vert; et sur la gauche, le lieutenant-général don Juan Gil dût attaquer les positions en avant d'Andaye. Deux chaloupes canonnières durent aussi s'approcher de la plage et inquiéter l'ennemi par sa droite, pendant l'attaque générale.

Le 23 juin à la pointe du jour, l'attaque commença sur tous les points en même temps et avec impétuosité. Escalante, avec sa bravoure ordinaire, sans répondre aux feu de mousqueterie et de mitraille des ennemis, les culbuta à la baïonnette de la montagne de Mandale, du rocher et calvaire d'Urrugne. La Romana, après avoir éprouvé une opiniâtre résistance, obtint des succès sur le Diamant et le Mont-Vert; et sur la gauche, le colonel du régiment d'Ultonia, don Francisco Comesfort marcha contre les batteries et retranchemens de la Croix-des-Bouquets. Il s'en empara à la baïonnette et trouva la mort sous les lauriers qu'il venait de cueillir. Les Français étonnés de ces succès si brusques, craignirent que leur position ne fut forcée; ils battirent la générale dans tous leurs camps : huit mille hommes de renforts accoururent au secours des troupes en retraite, les rallièrent et se présentèrent avec leur constante intrépidité.

Les Espagnols se maintinrent quelques temps dans les positions dont ils venaient de s'em-

parer; mais don Ventura Caro, jugeant que cette ligne était trop éloignée de celle sur la Bidassoa, et hors de la protection de ses batteries, il ordonna la retraite : elle se fit par échelons et en bon ordre, quoiqu'elle fut vivement harcelée. Les Espagnols rentrés dans leurs positions, le feu discontinua de part et d'autre.

Dans cette affaire sanglante, qui dura près de trente heures, les Espagnols ne laissèrent que trente-quatre prisonniers entre les mains des ennemis: le nombre des morts fut considérable des deux côtés.

Cette affaire du 23 juin fut l'adieu du général don Ventura Caro. Il fut rappelé dans les commencemens de juillet, emportant avec lui la confiance de ses troupes et l'estime de ses ennemis. Il laissa le commandement de l'armée au lieutenant-général comte de Colomera, militaire âgé. Nous voilà arrivé à l'époque des grands malheurs de l'Espagne dans cette partie de ses possessions, malheurs qui ouvraient le chemin du centre du royaume à l'ennemi.

A leur gauche, les Français avaient profité de leur succès sur Berderitz et Ispeguy; ils avaient fait occuper ces postes, ainsi que celui de Mizpira, qui domine le bassin des Alduides. Cette dernière position des Français était bonne, en ce qu'en moins d'une heure de marche et par un coup hardi, ils pouvaient séparer la gauche

et le centre de l'armée espagnole d'avec la droite, s'emparer de la fabrique d'Eguy, et rompre la communication avec Pampelune. Les Espagnols eurent tort de ne pas faire de grands efforts pour recouvrer ce poste, aussi important pour eux qu'il l'était pour leurs ennemis : c'est une des fautes de la campagne. Ils se contentèrent de faire occuper la bonne position d'Arquinzun, à la gauche de Berderitz, par la légion royale des Pyrénées. Le marquis de Saint-Simon avait établi son camp sur le sommet de la montagne; il devait tenir en échec Berderitz et Mizpira, et couvrir la fonderie d'Eguy ainsi que les derrières de la vallée de Bastan. Après avoir reconnu la position qu'il occupait, en avoir senti l'importance, il demanda un renfort de deux mille hommes, renfort qui lui était indispensable, n'étant qu'à une demi-lieue de Berderitz, à trois-quarts de Mizpira, et ayant mille six cent treize hommes seulement tant de sa légion que du régiment de Zamora, à opposer au général Moncey, qui, dans la nuit du 9 juillet, reçut un renfort de vingt compagnies de grenadiers, commandés par le brave la Tour-d'Auvergne, ce qui porta sa division à plus de cinq mille hommes.

Le renfort, sollicité par le marquis de Saint-Simon, lui fut refusé. Le 10 juillet, à la pointe du jour, le poste d'Arquinzun fut atta-

qué par les troupes réunies de Berderitz et de Mizpira ; une colonne se présenta en front du camp, tandis que la Tour-d'Auvergne, à la tête de ses grenadiers, tournait ses derrières. La colonne française qui attaquait en front, précipita son mouvement et sauva ainsi la légion, qui, après une défense de quelques heures, pût effectuer sa retraite qui eût été coupée, si la Tour-d'Auvergne avait pu arriver à un bois qui était sur les derrières du camp d'Arquinzun. Cent cinquante légionnaires, et quatre-vingt-quinze soldats de Zamora restèrent sur le champ de bataille. Quarante-neuf des premiers, la plupart blessés, tombèrent au pouvoir des républicains, et furent exécutés par ces barbares révolutionnaires, indignes du nom Français ; car ils ne respectaient ni le courage ni l'honneur : ils ne voyaient dans ces martyrs de la fidélité, que des révoltés contre un système qu'eux-mêmes devaient un jour détruire de fond en comble.

Pendant la retraite de la légion, le marquis de Saint-Simon, qui était à la queue de son arrière-garde, reçut une balle qui lui traversa la poitrine : malgré cette terrible blessure, il continua à commander sa troupe tant que le feu dura. Des flots de sang remplaçait dans sa bouche les ordres qu'il donnait. L'officier qui était en tête de la colonne ennemie s'en étant aperçu, cria à ses soldats :

« Ne tirez plus, nous le tenons » Les deux troupes étaient si rapprochées, que le marquis de Saint-Simon entendit cet ordre; mais toujours plein de courage et de fermeté, il se retourne, et répond au commandant républicain : « Non pas encore : viens me chercher si tu l'oses. » Un peloton de grenadiers de la légion se forma alors derrière son général, et par son intrépidité arrêta la colonne ennemie assez de temps pour qu'on pût sauver le marquis, qui ne se laissa poser sur un brancard, que lorsque les troupes qu'il commandait furent hors de la portée des ennemis. Les Français ne poursuivirent ces troupes que jusqu'avant Irusita, où ce corps culbuté d'Arquinzun s'établit.

Après ces succès, les Français prirent à dos la vallée de Bastan, que le général Urrutia aurait peut-être préservée d'une invasion, en mettant plus d'activité dans ses mouvemens, et surtout en faisant réoccuper le poste de Berderitz, quelque sacrifice d'hommes qu'il eût fallu faire. L'entrée en Espagne fut alors décidée; et pour en faciliter l'exécution telles furent les dispositions du général républicain. Sur la droite des Espagnols treize bataillons, 800 chevaux, sous les ordres du général Moncey, devaient pénétrer, pour un mouvement préparatoire, dans la vallée de Bastan : cette vallée enlevée, la position des Espagnols à Vera et Irun se trouvait

flanquée, et à moins d'efforts inconcevables ils étaient forcés d'abandonner la Bidassoa. Neuf bataillons devaient attaquer ensuite les positions du centre à Vera, et sur le roc Comissary : cette colonne n'avait ni artillerie ni cavalerie. La nature du terrain ne permettait pas d'employer ces armes, surtout la dernière. Le général de division de Laborde commandoit cette division. Sur la gauche, neuf bataillons, deux escadrons, et toute l'artillerie de la droite des Français, durent, sous les ordres du général Fregeville, attaquer en front les lignes d'Irun, et passer la Bidassoa dès que les divisions de Moncey et de Laborde auraient effectué leurs jonctions à Vera.

Pour exécuter cette invasion, l'armée française était forte de cinquante-sept mille sept cents hommes, et pourvue d'une nombreuse artillerie. Pour s'opposer à cette force, les Espagnols n'avaient que vingt-deux mille hommes, dont huit mille seulement de troupes de lignes occupant quarante lieues de terrain. Le comte de Colomera n'avait donc aucun des moyens ordinaires de s'opposer aux Français; il eût pu, ce me semble, par un de ces coups de main hardis, mais presque toujours heureux, trouver quelques chances de sauver la frontière qui venait de lui être confiée. Au lieu de se tenir sur la défensive et d'attendre le choc

toujours terrible des Français, il aurait dû, par des marches précipitées, réunir vers son centre la majeure partie de ses troupes; son centre étant le point le plus essentiel à couvrir. Si, tenant alors en échec son ennemi par des manœuvres qui auraient donné de l'incertitude dans ses mouvemens; si faisant de fausses démonstrations sur sa droite et sur sa gauche, il eût développé son mouvement par l'attaque brusque des postes du Mandale, du Diamant et du Calvaire d'Urrugne, menaçant de séparer la droite de l'armée française de son centre, en se dirigeant sur Saint-Jean-de-Luz; il eût obtenu des succès qui devenaient probables (les Français, combinant de leur côté une attaque générale et ne prenant aucune précaution pour la défense); il eût prévenu sans aucun doute l'invasion du Guipuscoa, et eût sauvé son pays, qui fut près de sa perte. Au lieu de cela, il dissémina ses forces : partout elles furent trop faibles, et partout elles dûrent céder ainsi que nous allons le voir.

Le 25 juillet, la division de Moncey, divisée en quatre colonnes, marcha à l'attaque des postes qui couvraient la vallée de Bastan sur un espace d'environ six lieues. Une de ces colonnes déboucha par Berderitz, une autre par Ispeguy, la troisième par le col d'Arriete, et la quatrième se porta sur le fort de Maya.

Le feu commença par la colonne qui débouchait d'Ispeguy. Après une très-courte résistance, les Espagnols abandonnèrent une redoute qui fermait le chemin du col d'Ispeguy à Eratzu; ils se retirèrent sur ce village dont les maisons avaient été crenelées. Forcés de nouveau d'abandonner ce poste, ils se portèrent sur une hauteur qui défend l'entrée de la gorge qui conduit à Arizcun. Le passage en fut vigoureusement défendu; les Français, repoussés à la première attaque qu'ils en firent, revinrent à la charge, et les Espagnols se retirèrent sur Elisando. Ils dûrent bientôt abandonner ce poste, parce que le fort de Maya avait été évacué avant l'attaque des Français, et que la division de Laborde s'était avancée avec vitesse, et occupait les hauteurs d'Echalar, que traverse le chemin qui conduit de la vallée de Bastan à Vera. La retraite était donc coupée sur ce point aux troupes espagnoles du centre : elles furent alors obligées de se jeter sur Saint-Estevan, afin d'y passer la Bidassoa, et de pouvoir se rallier à Oyarzum, en faisant un circuit par la vallée de Lerin. Ce qui restait de la légion Royale couvrit la retraite, et n'abandonna le pont sur la Bidassoa, qui ferme la vallée du côté de l'Espagne, que lorsque toute l'artillerie et les bagages de cette division furent passés, et que les troupes furent hors de toute insulte.

Une partie de ces troupes prit position à Almandos pour couvrir le chemin de Pampelune; l'autre colonne couvrit la jolie vallée de Lerin, resserrée entre des montagnes et la Bidassoa.

Dès que la division du centre des Français apprit l'entrée de Moncey dans la vallée de Bastan, elle effectua son attaque sur Vera et sur le roc Comissary. Ce roc, nommé Comissary, présente deux mamelons élevés et d'un accès difficile, surtout du côté de France; ils dominent la Cordillière au centre de laquelle il sont placés. Deux redoutes couronnaient ces mamelons : une d'elle était étoilée, entourée d'un fossé profond, dont l'approche était défendue par des pas de loups et des chevaux de frise dans tout son pourtour extérieur. Cagigal, avec un bataillon du régiment de Zamora, défendait cette redoute. L'autre, moins fortifiée, n'avait à son entrée qu'une traverse; mais elle était à portée de mousquetterie de la redoute étoilée, et liée à elle par un parapet à redans, sans fossé, il est vrai : elle n'avait donc qu'un côté de vraiment attaquable, les autres étant sous le feu de la redoute à laquelle elle communiquait. Sur les flancs de ces retranchemens étaient une batterie placée sur la hauteur de Sainte-Barbe, et qui fermait le chemin de Sare. Une redoute, nommée de Marie-Louise, battait la gorge d'Olette.

Le 26 juillet, à trois heures du matin, le général de Laborde arriva sur trois colonnes contre ces forts retranchemens : une d'elles, venant par la montagne de Mandale, attaqua en front les deux batteries de Comissary, devant le parapet à redans qui les liait. Les deux redoutes se couvrirent de feu : la mort parcourait les rangs des Français; ils cherchèrent à se mettre à couvert dans un des angles rentrant de ce parapet. Voyant la mort dans l'attaque comme dans la retraite, deux fois ils se précipitent sur les retranchemens des Espagnols, avec cet acharnement qui tient autant du désespoir que du courage; deux fois le canon à mitraille, et la mousqueterie les repousse. Un adjudant-général est tué; les rangs s'éclaircissent; ils hésitent, ils sont au moment de fuir, lorsque le général qui les commande les anime par son exemple; et, se mettant à leur tête, emporte le parapet par le milieu des deux redoutes; il s'aperçoit que celle de droite n'est défendue que par une traverse : il s'y précipite, et s'en rend maître. L'artillerie de cette redoute est aussitôt pointée contre la redoute étoilée, qui était attaquée sur l'autre flanc par une autre colonne française qui avait détourné la gorge d'Olette, et évité la redoute de Marie-Louise. Cagigal se défend avec intrépidité. Ayant à faire face de tous les côtés, de tous les côtés il oppose une résistance opi-

niâtre à l'opiniâtre impétuosité des assaillans. L'escalade commençait ; Cagigal se défendait toujours, quoique au milieu des cadavres de ses braves; ses munitions étaient achevées, il n'avait plus que quelques gargousses et les baïonnettes du peu de soldats qui n'avaient pas été atteint par le feu des ennemis; il veut sauver la vie de ces intrépides soldats; il cède au nombre de ses attaquans ; il se rend aux Français. Ce brave commandant allait être la victime de la fureur de quelques forcenés qui imaginaient que le courage est exclusivement dans le cœur des Français, et prenaient Cagigal, jeune homme alors, d'une physionomie douce, et les cheveux blonds, pour un de ces défenseurs du trône que la fidélité avait amené hors de France. Il eût péri, si un des officiers républicains, témoin de la bravoure de l'officier espagnol, ne l'eût couvert de son corps, et, l'enlevant des mains des barbares, n'eût, par ce trait généreux, prouvé que chez le Français surtout, le courage a des droits qui sont au-dessus de l'intolérance des opinions.

Les redoutes de Marie-Louise et de Sainte-Barbe furent abandonnées par les Espagnols, et occupées par la troisième colonne faisant partie de la division du général de Laborde.

La prise de Vera, celle de Lesaca, l'occupation de la vallée de Lerin, l'évacuation forcée

de Biriatou, tels furent les résultats de cette victoire des Français. Si on y ajoute la prise de la vallée de Bastan, on verra que les lignes d'Irun étaient tournées, et que les Espagnols devaient se hâter d'en évacuer les retranchemens, pour ne pas y être surpris et obligés de mettre bas les armes. Les Français masquant le peu de troupes espagnoles qui occupaient toujours les défilés de Roncevaux ainsi que la vallée de Roncal, pouvaient manœuvrer avec facilité, pour occuper totalement les bords de la Bidassoa, et même se porter sur Saint-Sébastien.

La division du général Moncey, réunie à Lesaca à celle du général de Laborde, se mit en marche le premier août, pour coopérer à l'attaque que le général Frecheville faisait en front des lignes d'Irun, dont les derrières étaient couverts par un corps de troupes occupant la montagne d'Aya. Ce poste d'Aya fut forcé sans faire beaucoup de résistance, quoique la position fût fort belle et facile à défendre. Dans le même moment, Frecheville attaquait le pas de Behobie, défendu par six batteries en amphithéâtres, dominées par la grande batterie et le camp de Saint-Martial qui couronnaient la cime de la montagne qui porte ce nom. Pendant cette attaque en front, plusieurs bataillons passaient la Bidassoa à gué, près le pont de Boga, et franchissant la barrière de palissade construite au

milieu de la rivière, ils arrivèrent sur les flancs de la montagne de Saint-Martial, et s'emparèrent de deux batteries qui furent mal défendues. Ils occupèrent ladite montagne, dont les troupes, ainsi que toutes celles qui gardaient cette ligne jusqu'à Fontarabie, s'enfuirent dans le plus grand désordre jusqu'à Oyarzun, abandonnant tous les canons de position, et les bagages de l'armée. Les divisions Moncey et de Laborde s'apercevant de la déroute des Espagnols, se portèrent aussitôt avec vivacité de la montagne d'Aya, sur Oyarzun. Cette gauche de la ligne espagnole eût été totalement annéantie, si les régimens d'Ultonia, de Reding, deux bataillons de gardes wallonnes, et le régiment provincial de Thuy n'eussent protégé la retraite, en se dévouant pour contenir les Français. Le comte de Colomera avait ordonné, qu'en se retirant, on mît le feu au magasin à poudre. Les personnes chargées de l'exécution de cet ordre, ne s'aperçurent pas que les troupes ci-dessus nommées, soutenant la retraite, n'étaient pas encore passées : elles manœuvraient en marche rétrograde, et passèrent près dudit magasin dans le moment de l'explosion : on doit en juger les effets ; mais ce qui est à admirer, c'est le courage de ces troupes que cet événement affreux ne déconcerta pas, et qui continuèrent leur retraite toujours en bon ordre ;

au point que les Français n'osérent dépasser Oyarzun, ni même attaquer cette arrière-garde, qui fut renforcée par quelques escadrons de cavalerie des régimens de Farnesio, de Montera, et de la troupe à cheval d'Ubeda, le tout commandé par le maréchal-de-camp Mirau; ils se contentèrent de jeter en avant quelques tirailleurs, qui, à la faveur des vergers d'Oyarzun et de quelques bouquets de bois, inquiétèrent ce corps de l'arrière-garde qui avait pris une bonne position, et donna ainsi le temps aux troupes en déroute de se rallier dans la superbe position d'Ernany, que le général Caro avait fait reconnaître long-temps avant son rappel, et qu'il avait désignée comme un point essentiel en cas de malheur.

En récompense de la conduite des braves régimens d'infanterie ci-dessus nommés, le roi leur accorda l'écusson d'honneur, et ordonna que cette action mémorable fût consignée sur leurs drapeaux. Il ordonna des punitions pour ceux qui avaient abandonné les batteries.

Dans cet état des choses, dans la situation critique où se trouvoit l'Espagne ; sa frontière forcée sur le point le plus rapproché de la capitale ; n'ayant pour couvrir les Castilles qu'une armée découragée, affaiblie par le fer de l'ennemi et les maladies ; le duc de la Alcudia, depuis prince de la Paix, crut devoir re-

courir à l'esprit national qui caractérise l'Espagnol. Il rendit le 12 août la proclamation suivante :

« Valeureux Espagnols : lorsque le désir de vous tranquilliser sur les malheurs que nous éprouvons, me porte à vous dévoiler des vérités pénibles et affligeantes; lorsque je vous demande seulement de n'être pas sourds à ma voix, la loyauté de mes projets me donne le droit d'exiger votre attention, et l'intérêt de votre propre tranquillité me l'assure.

« Je sais que des plumes vénales, trempées dans le poison de la séduction, vous peindront les succès de nos ennemis comme amenant la dernière de nos disgraces; je sais que des langues acerbes, envenimées et téméraires, vous présenteront l'impétuosité de nos ennemis comme irrésistible ; je sais que les traîtres à Dieu, au roi et à votre propre cause, consacreront leurs veilles à méditer et à ourdir les moyens de vous envelopper de leurs idées perverses. Leur langage séducteur aplanira toutes les difficultés ; l'espion corrupteur cherchera à vous persuader que tous les obstacles sont faciles à surmonter : mais je connais aussi votre fidélité, le roi se confie en elle ; et c'est cette même fidélité qui opposera une digue impénétrable au torrent destructeur.

« Connaissez-vous l'état véritable de nos forces?

Sachez donc que lorsqu'on en ordonnera la réunion, elles seront suffisantes pour résister à l'ennemi ; mais le roi espère que les renforts qui volent à l'ennemi, et qui sont animés de l'ardeur la plus vive et de l'impatience d'en venir aux mains, seront plus que suffisans pour l'anéantir ; sachez que les braves Espagnols préfèrent les hasards des combats au repos des campagnes paisibles.

« Espagnols : trente mille hommes seulement, aussi indisciplinés qu'énervés, peuvent venir à nous de ce pays détestable de France, par les frontières de la Navarre et de la Biscaye. D'après l'état de la population de leur pays, ils ne peuvent être et ne sont pas plus nombreux. Les armées coalisées attirent leur attention sur d'autres point, et leurs forces effectives diminuent alors même qu'ils en amplifient l'énumération. Les tyrans qui les gouvernent, obtiennent d'eux par la terreur une obéissance forcée. La mort, la guillotine, sont les ressorts puissans que ces tyrans font mouvoir pour obtenir cette soumission à leurs volontés ; mais ces moyens qui répandent la terreur, excitent aussi l'indignation et le désespoir.

« Voyez que déjà n'existe plus chez eux le droit sacré de propriété. Voyez que la justice a disparu, et découvrez avec quelle subtile apparence de bien public ils parviennent à séduire les

hommes ; et ces mêmes hommes, à qui l'on promet la liberté, deviennent aussitôt des esclaves.

« Pour comble de malheur, une partie de nos provinces gémissent déjà sous ce joug fatal. A peine ont-ils laissé libre un seul des habitans des pays qu'ils ont envahis. Rien ne doit étonner dans cette conduite : elle est conforme à l'infamie de leurs principes, et à l'esprit de pillage qui les anime. Apprenez donc à les connaître, et en même temps soyez convaincus de l'insuffisance de leurs armes.

« Pouvez-vous croire qu'avec vingt ou trente mille hommes, ils pourront subjuguer nos provinces, si nous prenons la ferme résolution de les détruire? Parcourez l'histoire, et les exemples sans nombre de la défense de nos villes contre des ennemis plus redoutables ; exemples qui formant les fastes de la vie de nos ancêtres, seront la réponse à vos craintes.

« Il n'est point étonnant qu'ils se soient rendus maîtres d'un pays ouvert ; mais ces succès éphémères ne peuvent leur donner l'espérance de nouvelles victoires. L'aspérité du terrain est seule un obstacle à leurs progrès.

« Vivez tranquilles, et soyez persuadés que l'habile général qui commande nos troupes, ne laissera nos ennemis sur le terrain qu'ils ont envahi, qu'autant que cela lui conviendra, et qu'il les détruira à l'instant même qu'il en

tura la pensée. Dissipez donc les craintes non fondées qu'ils ont fait naître ; mais en même temps faites un effort pour assurer votre tranquillité dans vos habitations. La cause de Dieu, ses lois sacrées vous le commandent ; et ne croyez pas que vos champs fructifient, tant que Dieu ne verra pas vos efforts pour les défendre. Lorsque vous vous aiderez, alors il vous soutiendra ; alors il combattra pour vous. Implorez-le donc avec ferveur et confiance, et invoquez sa divine protection, en joignant vos prières à celles qui sont ordonnées.

« Pour cela, ne vous laissez cependant point abattre, et ne croyez pas que le péril devienne extrême. Les moyens ne nous manquent pas pour nous opposer à l'ennemi. En se mettant à la tête de ses sujets, bons catholiques, le roi abattra facilement l'orgueil des républicains. Votre souverain se confie et se repose sur la loyauté espagnole, et il s'efforcera de la récompenser, en réduisant la pompe royale à l'absolu nécessaire pour la dignité de la couronne ; et cette réforme remplira le but qu'on atteindrait par de nouveaux impôts.

« Cette conduite de notre souverain, ses soins paternels pour l'administration de la justice, méritent une reconnaissance extraordinaire de notre part. Imitons son zèle infatigable ; faisons notre devoir, et que la promptitude que nous

mettrons à remplir nos obligations, rétablisse et assure à jamais notre félicité.

« Que votre tranquillité et votre obéissance favorisent les intentions paternelles du roi ; et il n'est pas un sujet fidèle qui ne puisse compter sur les marques de sa bonté. — Bien aimés compatriotes, pesez mûrement mes réflexions, et vous les trouverez sincères, claires autant que vraies. Mon seul désir est d'assurer votre tranquillité, et d'exciter en vous une noble émulation, qui vous porte à détruire cette troupe de bandits qui voudraient nous troubler. Si vous m'écoutez, en peu de jours vous jouirez du fruit de mes soins. Aidez mes projets de tous vos moyens, et vous serez les premiers à recevoir la récompense de vos fatigues. La religion contribuera à vos nobles triomphes ; et votre compatriote, vrai et bon Espagnol, ne cessera d'invoquer la divine assistance. »

ALCUDIA.

Telle fut cette proclamation dont les résultats devaient parer à toutes les suites de l'invasion des Français. Le duc de la Alcudia connaissait le parti qu'il pouvait tirer de l'esprit national et de l'empire de la religion, deux mobiles qui agissent fortement sur le peuple espagnol. Mais au lieu de promettre que le roi se mettrait à la tête de ses sujets, si la proclamation eût annoncé

le départ du roi ; si S. M. C., précédée de la bannière et de la croix, après avoir convoqué le ban et l'arrière-ban, se fût mise en route, et se fût dirigée vers la frontière ; elle eût entraîné avec elle toute la population en état de porter les armes, et il est permis de douter que les Français eussent résisté à cette nouvelle croisade.

Le patriotisme et la religion sont deux ressorts qui agissent plus puissamment qu'on ne pourrait l'imaginer sur les Espagnols, enthousiastes et fidèles. Mus par ces deux motifs, ils sont susceptibles des entreprises les plus hardies ; et le gouvernement qui saura faire mouvoir ces ressorts sur un peuple courageux, et qui porte à l'extrême l'idée du merveilleux, tirera de lui un résultat qui sera proportionné à l'étendue de son génie, quelque vaste qu'il puisse être.

Sortons du cabinet du ministre, et revenons à l'armée. Le comte de Colomera ne se crut pas assez fort pour tenir dans la position d'Ernany, position très-forte cependant. Il l'évacua après y avoir passé la nuit, et se retira sur Tolosa, point de section du grand chemin de Madrid et de celui de Pampelune. Mais pendant ce mouvement, le général Moncey marchait directement d'Irun sur Saint-Sébastien, et occupait les hauteurs qui dominent la ville, et qui sont de niveau avec les feux de la citadelle qui était gardée par dix-sept cents hommes. L'alcade Michelena, soit

par enthousiasme pour le système républicain, soit dans la crainte de voir la ville livrée aux désastres de la guerre, engagea le gouverneur de la ville à capituler. Les troupes, toujours fidèles et point intimidées par le nombre des ennemis, voulaient se défendre; mais les alcades et les habitans l'emportèrent, et, le 4 août, Saint-Sébastien et sa citadelle se rendirent aux Français. Fontarabie et le château de Figuières, qui est à la pointe de l'embouchure de la Bidassoa, avaient aussi capitulé. Par la reddition de ces places, les Français se trouvèrent maîtres de toute la frontière du Guipuscoa, comme ils l'étaient d'une partie de celle de la Navarre.

Dans cette circonstance fâcheuse, le comte de Colomera, réduit à un petit corps de troupes qu'il fallait disséminer sur une étendue très-considérable de terrain, ne sachant comment couvrir les approches de la Castille contre une armée victorieuse et très-forte en nombre, s'adressa au segnorio de Biscaye; et lui faisant connaître la situation de son armée, les dangers que courait la province, si elle ne s'opposait aux progrès d'une armée dévastatrice, il demanda des secours extraordinaires. Le Guipuscoa avait refusé au général Caro des renforts qui eussent peut-être prévenu cette invasion des ennemis; mais le segnorio de Biscaye ordonna une levée en masse depuis 17 jusqu'à 60 ans : les provinces limitrophes de la

Castille offrirent leur fortune, leur existence, pour s'opposer aux Français.

Mais pendant ces délibérations, pendant ces élans de loyauté et de fidélité, la division française qui avait été employée à soumettre les deux places, de Fontarabie et de Saint-Sébastien, put se remettre en ligne avec celle qui occupoit Ernany. Le 9 août, à 5 heures du matin, les Espagnols furent attaqués dans leur position en avant de Tolosa. Pendant deux heures, le feu se soutint sur le front; mais les troupes légères des Français, s'étant étendues sur leur droite, débordèrent la gauche des Espagnols, et les forcèrent à la retraite. Le régiment de cavalerie de Farnesio, qui avait donné de nombreuses preuves de courage depuis le commencement de la guerre, se distingua particulièrement dans cette occasion. Formant l'arrière-garde de l'armée dans sa marche rétrograde, inquiété par les troupes légères des ennemis, ce régiment fournit une charge très-brillante, repoussa l'avant-garde des Français jusques dans Tolosa, les chargea dans les rues de cette ville, en fit un carnage horrible, et se retira ensuite en bon ordre et sans être poursuivi.

En abandonnant Tolosa, le général espagnol dut diviser ses troupes pour couvrir Pampelune d'un côté et la forteresse de Pancorvo de l'autre. Pancorvo est le boulevard de la Castille, à l'en-

trée nord de cette province; elle est à vingt-cinq lieues des frontières de France.

Quatre mille hommes prirent position à Lecumberry, pour défendre les gorges que traverse le grand chemin de Pampelune. On défendit, par de grands abatis d'arbres, le pont d'Arraitz, par où passe un autre chemin, qui, partant d'Ernany et longeant les montagnes de Viandis, va aussi à Pampelune. Deux mille hommes postés à Lanz, et communiquant avec les douze mille qui étaient restés dans la vallée de Roncevaux, couvraient Pampelune du côté de la vallée de Bastan.

Du côté de la Biscaye, quatre mille hommes occupèrent les montagnes d'Elosna, ainsi que la ville et les positions de Bergara, et s'étendirent sur la Deva, rivière qui coule du nord au sud, et dont le cours, qui ne dépasse pas le Guipuscoa, suit le bas des montagnes qui séparent la Biscaye proprement dite, de la province de Guipuscoa. Ce qui restait de troupes occupa différens postes intermédiaires, qui, par leur position, pouvaient arrêter les Français. La Biscaye se leva en masse comme nous l'avons dit; huit mille hommes furent envoyés à l'armée du roi, et vingt-quatre mille garnirent la frontière, et défendirent avec courage les villages d'Eybar, d'Ermua, Ondarroa et Berriatua, qu'ils ne purent empêcher cependant d'être brûlés

dans une incursion incendiaire que le vandale Pinet, représentant du peuple, ordonna comme un moyen politique pour s'attirer le cœur des Biscayens. La Navarre donna aussi des preuves de fidélité, et fournit un contingent considérable. Mais que peuvent des masses levées à la hâte et après des défaites, contre des troupes victorieuses? Le système actuel de guerre est trop prompt pour qu'on puisse espérer quelques succès de ces mesures prises dans le trouble et dans la confusion.

Telles furent les moyens que prit le comte de Colomera, pour empêcher les progrès des Français. D'après les dispositions ci-énoncées, sa ligne générale occupait environ quarante lieues, depuis la Deva jusqu'à la vallée de Roncal, frontière de l'Arragon.

De son côté, le général Moncey, qui avait succédé à Muller dans le commandement en chef de l'armée française, ne croyant pas devoir hasarder son armée dans un pays difficile, et on pourrait dire inaccessible s'il était bien défendu, résolut d'abandonner Tolosa et de se concentrer dans les position d'Ernany et de Saint-Sébastien : là il voulait attendre un renfort de quinze bataillons qui lui était annoncé. Mais à cette époque les généraux n'étaient que les ressorts dont se servaient la Convention, pour faire mouvoir leur ridicule machine. Ce genre

de gouvernement indigne des Français, se méfiait des généraux qu'il employait ; il les craignait et les faisait surveiller par des êtres qu'on appelait représentant du peuple, pour la plupart ineptes en talens militaire, et dont la férocité révolutionnaire faisait tout le mérite. Un de ceux-là, Garreau, remplaça l'incendiaire Pinet, et arriva au moment où Moncey allait suivre son plan aussi sage que prudent. Ce représentant jugea qu'une retraite, même savante et prudente, était indigne d'une armée victorieuse ; et sans s'apercevoir qu'en s'établissant à Tolosa, l'armée prêtait son flanc droit à l'ennemi, il ordonna qu'on occupât ce poste. Moncey obéit, et pour ne pas compromettre sa position, il fut contraint de prendre une attitude défensive, de se fortifier, et de faire des coupures sur le grand chemin de Madrid.

Les Espagnols ne profitèrent pas de la faute qu'avait ordonnée le représentant du peuple, ils ne tentèrent rien sur leurs ennemis ; et ceux-ci ayant reçu leurs renforts, ils combinèrent une attaque générale sur toute la ligne. Il paraît que le plan fut de dégager la vallée de Roncevaux, d'y porter des forces, afin d'y opérer une attaque sérieuse pendant que de fausses attaques tiendraient en échec les autres points de la ligne espagnole.

Le 15 d'août, quatorze mille Francais atta-

quèrent la vallée de Roncevaux, par les monts Irati en front, et par Saint-Estevan sur le flanc. Le poste d'Eguy, commandé par le maréchal-de-camp don Antonio Filanghiery, fut évacué. Dans sa retraite sur le camp de Cruchespil, Filanghiery voulant sauver un convoi d'artillerie attaqué par les ennemis, fut défait sur les hauteurs de Mezquiritz, et joignit avec les débris de son corps celui du duc d'Ossuna qui défendait Burguette. Pendant ces manœuvres sur ce côté, la colonne française qui arrivait par les monts Irati, forçait le village d'Ochagavia, au centre de la vallée de Roncevaux, et investissait la fonderie d'Orbaiceta, du côté de la vallée d'Aescoa, défendue par le fort de Medina-Silon. Sommé de se rendre, le commandant de ce fort, don Isidoro Zereceda, ayant peu de munitions, préféra l'abandonner que de se rendre prisonnier; et avec les deux mille quatre cents hommes qu'il avait sous ses ordres, il effectua sa retraite dans le plus grand silence par le pas de Novala, et prit poste à Aioz sur la rivière d'Irati. Il y trouva le duc d'Ossuna, qui s'y était retiré avec les troupes de Roncevaux et celles de Cruchespil, après avoir incendié le village de Burguette, et les magasins d'approvisionnement qui s'y trouvaient.

Les troupes qui avaient été repoussées d'Ochagavia attaquèrent à leur tour les Français,

et leur ayant repris une redoute à la baïonnette, rentrèrent dans Ochagavia. La droite des Français obtint des succès, et obligea le poste de Lecumberry à se replier sur Pampelune.

Le résultat de cette affaire fut la destruction des fonderies d'Orbaiceta et d'Eguy, et l'occupation de la vallée de Roncevaux; mais celle de Roncal resta au pouvoir des Espagnols.

Les Français resserrèrent leur ligne sur Pampelune, et occupèrent depuis Lecumberry jusqu'à Aribe, sur l'Irati, en passant par Viscarret. Leurs avant-postes furent placés à Gasene, Letasa et Vilanoba. Toute la vallée de Roncevaux fut occupée par des détachemens.

Sur les frontières de la Biscaye, les Français réduisaient leurs mouvemens militaires à des expéditions de pillage. Le 26 août, deux cents Français se portèrent à Azpeitia, et s'emparèrent du riche trésor de l'église de Loyola. Marchant ensuite sur Elgoibar, ils chargèrent cinq charrettes des dépouilles de l'église de ce lieu: mais les paysans de ces environs, rassemblés et armés à la hâte, attaquèrent les troupes accompagnant ce convoi; et après trois heures d'un combat acharné, ils prirent les cinq charrettes, et ramenèrent à Vittoria et en triomphe ces objets de leur culte et de leur adoration. Une relique de saint Ignace de Loyola fut portée en procession jusque dans l'église, accompagnée

par ces soldats de la religion, qui avaient versé leur sang pour arracher la relique de leur patron des mains sacrilèges de leurs ennemis.

Le 28 du même mois, un autre détachement ennemi se présenta du côté d'Iziar, et arriva jusqu'à Ondarroa et à Berriatua. Dans ces villages, il commit les mêmes sacriléges et cruautés que dans les autres endroits, pillant les églises, brûlant des maisons, et s'abandonnant à tous les excès d'une soldatesque effrénée. Ce détachement se serait porté sur Lequeitio; mais trouvant les passages gardés par les paysans, il se retira, emmenant vingt individus du village d'Ondarroa.

Les Français semblaient cependant vouloir se rapprocher de Pampelune avec le dessein d'en faire le siége malgré les difficultés que le pays et la saison faisaient naître à chaque instant. Les généraux sentaient le danger de leur position ; ils regardaient même une retraite comme prudente. Mais il paraît que les représentans du peuple voulaient à toute force gagner du terrain sans s'embarrasser des suites; en conséquence, le 15 octobre, la division française de Lecumberry attaqua en avant de Pampelune, et força le général Urrutia de se replier jusqu'à Irurzun, tandis que la division du centre forçait l'évacuation de la vallée d'Ulzama, dont les troupes se replièrent à Sorauren.

Tout fut tranquille sur ce point jusqu'au 16 novembre que les Français tentèrent de se rapprocher encore de la capitale de la Navarre. Ils se portèrent du centre de leur position, en avant de cette place, sur les villages de Zabaldica et d'Iroz; mais après un combat assez vif, ils furent contraints de se retirer dans leurs postes de Sorauren et Ologne.

Le 24, les Français revinrent à la charge; mais, concentrant leurs opérations sur Pampelune, ils étendirent leur attaque sur tous les postes qui couvraient cette place. Sur la gauche des Espagnols, douze mille français emportaient le village de Navaz, qui fut défendu avec opiniâtreté et valeur; mais sur leur droite les Espagnols forçaient les postes ennemis, et les chassaient des villages de Sorauren, Olaye et Olaiz. Ils les culbutèrent des hauteurs qui sont en face d'Ostiz, et se maintinrent dans cette position malgré les efforts des ennemis pour la réoccuper; tandis que les troupes de la gauche, ayant reçu quelques renforts, prirent l'offensive et forcèrent les Français d'évacuer les villages de Belzunce et d'Amoz.

La supériorité que les Espagnols reprenaient en avant de Pampelune pouvait devenir funeste aux Français; car si le comte de Colomera eût porté des forces considérables sur ce point, il eût forcé les ennemis à évacuer la

vallée de Bastan; et par suite de cette manœuvre, reprenant les postes de Vera et d'Irun, la sûreté des divisions occupées en Biscaye et à Tolosa eût été compromise. Le général Moncey, ayant sans doute reçu des pouvoirs de son gouvernement, qui le mettaient à même de suivre ses plans, sans considération pour ceux des représentans, ordonna aussitôt la retraite de la Navarre, en conservant le Guipuscoa et la partie de Biscaye envahie.

Voulant utiliser cette retraite et la couvrir cependant, aux yeux de son gouvernement, d'un motif de succès, il combina une attaque sur Bergara en même temps que ces troupes de gauche évacueraient la Navarre. Dans la nuit du 25 novembre, la division française qui occupait Lecumberry se mit en marche sur Bergara, pour coopérer à l'attaque de cette position; mais ce poste imprenable, pour peu qu'il soit défendu, avait été évacué par les troupes espagnoles, sous les ordres du général Ruby, avant que le corps de troupes qui devait l'attaquer en front eût pu arriver en entier. Des coups de fusil de l'avant-garde française avaient suffi pour forcer le défilé qui y mène. La terreur, la confusion s'étaient répandues parmi les troupes, et peu s'en fallût que le général lui-même ne fût pris au moment où il allait se mettre à table. La déroute de ces troupes ne peut faire tort

qu'au général qui les commandait : il ne prit aucune des précautions nécessaires pour la défense, bien facile cependant, de ce poste, et il perdit la tête quand les coups de fusil lui annoncèrent l'approche des ennemis. Cette division se retira à Salinas, abandonnant toute la la vallée d'Araguil. Après avoir pillé Bergara, les Français occupèrent Ascoitia et Aspeitia sur la rivière d'Urola, qui baigne les murs de Bergara : ils se rapprochèrent ainsi de la Biscaye.

Par l'évacuation de la Navarre, Pampelune se trouvoit délivré, les Espagnols reprirent leurs premières positions, dont ils avaient été chassés dans le mois de juin, c'est-à-dire que leur droite fut appuyée aux Alduides, Orbaiceta et Eguy, leur centre au nord de la vallée d'Ulzema (car les Français conservèrent le cours de la Bidassoa), et leur gauche à Lecumberry et au col d'Arraitz, couvrant la grande communication avec la Navarre. Ces derniers postes étaient commandés par don Antoine Filanghiery.

Après ce mouvement rétrograde de l'armée française, une division chercha à pénétrer en Biscaye : elle se présenta le 28 novembre aux passages de la Deva à Sasiola et Elgoibar ; mais elle fut contenue ; et les Biscayens, réunis à un régiment de ligne, ayant renforcés le poste d'Elguetta, qui domine les hauteurs de Bergara du côté ouest de la Biscaye, soutinrent

l'attaque que les Français firent le 30 sur ce poste. Prenant l'offensive le 2 décembre, ils culbutèrent les Français, et les obligèrent même à évacuer Bergara. Les Français alors se concentrèrent sur Tolosa.

Ce fait militaire termina la campagne de 1794. En la résumant, nous verrons le brave Caro, usant de tous les moyens que lui offrait son génie pour retarder l'invasion des Français, car il savait qu'il ne pouvait l'empêcher; les attaquant journellement; n'obtenant pas toujours les résultats qu'il avait espéré par un défaut d'ensemble, qui ne tenait point à ses plans, mais à des retards perpétuels, particulièrement de la part d'un de ses officiers généraux, le général Urrutia. Il les obligeait cependant de se tenir sur la défensive, et gagnait ainsi du temps. L'affaire du 23 juin est un chef-d'œuvre de combinaison, et eût retardé l'invasion si Caro fût resté à l'armée; mais Colomera prit le commandement au moment le plus critique : au lieu de réunir son armée sur un seul point principal, il l'a dissémina, et fut forcé sur toute sa ligne. Lorsqu'on a une armée nombreuse, et qu'on doit se tenir sur la défensive, on peut s'étendre; mais lorsqu'on a un petit corps pour défendre une grande étendue, il faut former une masse, se tenir au centre de sa ligne, manœuvrer continuellement, et être toujours à

même de tomber sur l'ennemi qui veut pénétrer dans le pays que vous défendez.

Ayant Pampelune sur ses derrières, si ce général, laissant le Guipuscoa sous la garde des masses du pays, qui en eussent occupé les défilés, eût occupé le nord de la vallée de Bastan avec toutes ses troupes de ligne, son avant-garde et ses milices à Vera; quel ennemi, même supérieur en nombre, eût osé l'attaquer dans les positions inaccessibles qu'il pouvait prendre, ou se fût hasardé à pénétrer dans le Guipuscoa? Une pareille entreprise eût été imprudente, et je doute qu'un général sage eût ainsi compromis son flanc et ses derrières devant une armée qui pouvait en deux marches lui couper toute retraite. Voilà donc la première faute des Espagnols : la seconde, très-grave dans leur système défensif, fut de n'avoir pas tout entrepris pour garder ou reprendre les Alduides, dont l'occupation par les ennemis mit ceux-ci sur les derrières de l'armée espagnole, et les mena, par suite des choses, à Vera et Irun. Les Français ne sont pas exempts non plus de quelques fautes militaires que nous avons déja désignées. Avec les forces qu'ils avaient, ils auraient pu obtenir de plus grands résultats s'ils ne se fussent entêtés à forcer des postes en avant de Pampelune, dont ils ne pouvaient cependant faire le siége, n'ayant point de grosse artillerie, les chemins étant dif-

ficiles et se trouvant dans la mauvaise saison. Ces fautes tiennent moins à un défaut de moyens des généraux qu'à l'autorité ridicule de ces espions ou surveillans d'un gouvernement craintif, qu'on appelait des représentans du peuple.

En terminant cette campagne, je dois revenir sur le général dont la gloire fera partie des fastes espagnols. J'ai parlé de la manière qu'employoient les troupes en guerre avec l'Espagne pour forcer les lignes de la Bidassoa, et j'ai fait connaître le système défensif de don Ventura Caro pour garder la frontière nord-ouest de l'Espagne, qui fut préservée tant qu'il en conserva le commandement, quoiqu'il n'eût que vingt-deux mille hommes, dont huit mille seulement de troupes de ligne à opposer à soixante-six bataillons de huit cent cinquante hommes chaque, quatre régimens de cavalerie, le tout formant une armée de cinquante-sept mille sept cents hommes, pourvus d'une nombreuse artillerie. Telle était la force de l'armée française à l'époque où elle envahit le Guipuscoa. Les ennemis de don Ventura blâmaient sa méthode de guerre, qu'ils appelaient *promenades militaires*. Ces frondeurs se promenaient tranquillement au Prado, à Madrid, et se permettaient de juger un général qui suppléait, par son activité et ses talens, au petit nombre de troupes qu'il avait pour défendre une ligne

étendue de frontières. Sans ambition personnelle, don Ventura Caro n'était animé que par le désir de servir son roi et sa patrie : il méprisait les courtisans; leur rôle était au-dessous de lui. Franc, loyal et brave, élevé dans les camps, c'est en affrontant la mort qu'il cherchait à mériter les distinctions que ses antagonistes obtenaient à force de bassesse. Il est en Espagne, comme partout ailleurs, de ces êtres qui s'imaginent détruire la nullité de leur existence, en faisant passer au creuset de leur ineptie les opérations des hommes qui occupent l'opinion publique. Quel malheur pour la société que la réputation des personnes en place soit si souvent profanée par des êtres qui n'ont, pour la plupart, que la prépondérance de leur fortune ou celle de leur rang! Ces dépréciateurs du vrai mérite ont cependant vainement tenté de ternir la gloire de don Ventura Caro. S. M. C. a reconnu les services que ce général lui a rendus, et l'a nommé capitaine-général de ses armées (grade équivalent à celui de maréchal de France). Retiré dans ses terres, après avoir calmé la révolte qui eut lieu à Valence en 1801, il jouissait de tous les honneurs militaires, qui sont le prix du sang qu'il a versé pour son roi. Il vient de terminer sa carrière, âgé de quatre-vingts ans : il laisse un nom qui commande la considération, l'estime publique,

et qui passera à la postérité comme un modèle de talens, de vertus et de fidélité.

CAMPAGNE DE 1795.

Nous avons laissé l'armée française se concentrant sur Tolosa, occupant Azpeitia et Azcoitia, sur la rivière d'Urola. Les Espagnols, chargés de défendre la Biscaye, occupant la Deva, rivière qui coule parallèlement à l'Urola, dont elle est à peu de distance. Les Français établirent un camp à Iziar, non loin de l'embouchure de la Deva et en face de Sasiola, village avec un pont sur cette rivière. Ils manifestaient par-là le projet d'envahir la Biscaye proprement dite. Le gouvernement espagnol, sentant la nécessité de couvrir la Castille, avait renforcé l'armée de Navarre. Colomera avait été rappelé et remplacé par le prince de Castel-Franco, qui commandait l'armée d'Arragon.

De part et d'autre on avait besoin de repos, et on fut tranquille pendant les trois mois d'hiver. D'un côté, une épidémie désastreuse ravageait l'armée française; et de l'autre, les Espagnols faisaient arriver des renforts qui venaient de l'intérieur du royaume. Au mois de mars, les hostilités recommencèrent, et les Français parurent vouloir forcer les passages de la Deva, défendus par des retranchemens et de fortes batteries. . . . .

Le 11 de mars, trois colonnes françaises attaquèrent en même temps les postes d'Elgoibar, de Sasiola et de Pagochoeta. Cette dernière attaque ne pouvait avoir pour but que de contenir les troupes qui occupaient Bergara.

Le lieutenant-général Crespo commandait toute cette division de gauche de la ligne espagnole.

La colonne qui marcha sur Elgoibar, s'empara d'abord des hauteurs qui dominent Azcarate, et puis des village et port de ce nom. Elgoibar eût été enlevé si, recevant un renfort considérable, le commandant de ce poste n'eût attaqué les ennemis, et après un feu soutenu de sept heures, ne fût venu à bout de leur reprendre les postes dont ils s'étaient emparés.

L'attaque sur Sasiola fut si vigoureusement soutenue, qu'après deux heures d'un feu très-vif, les Français se retirèrent. Deux de leurs généraux furent blessés dans cette affaire.

La troisième colonne s'était emparé de vive force des hauteurs de Oloetagagna, d'une de celles de Pagachoeta, lorsqu'arrivèrent quatre cents paysans sous la conduite du curé de Lezama, don Antonio d'Atuchegui. Ce renfort mit les Espagnols à même de repousser les ennemis, qui furent poursuivis jusqu'aux portes d'Azcoitia.

Le même jour, sans doute pour faire une diversion, les Français attaquèrent le poste de

Ascarate, en avant de Lecumberry; mais ils furent repoussés et poursuivis jusqu'au village d'Alegria, qui est à peu de distance de Tolosa. Le 26 avril, une forte colonne attaqua ce même poste, mais elle fut de même repoussée avec perte.

Le 19 de mai, les postes d'Elgoibar, de Sasiola, d'Ascarate, furent attaqués avec des forces considérables. Un brouillard épais facilitait les Français, et ils parvinrent à s'emparer de la montagne Musquiruchu, qui est sur le front d'Elgoibar. Deux bataillons d'infanterie et cent cinquante biscayens furent commandés pour reprendre ce poste. A la faveur aussi du brouillard, ils parvinrent à plus de moitié de la montagne; mais ayant été découverts, ils reçurent une décharge presque à bout portant; ils furent déconcertés, et le commandant fut obligé de faire sa retraite, qui s'èxécuta cependant en assez bon ordre.

Le poste d'Ascarate opposa une vigoureuse résistance, et toute la bravoure française échoua devant la froide intrépidité des Espagnols qui défendaient ce poste.

Le poste de Sasiola résista aussi à des forces supérieures, et les ennemis voyant qu'ils ne pouvaient forcer les passages de la rivière, abandonnèrent la montagne de Musquiruchu et se retirèrent sur leurs postes de Azpeitia et Azcoitia.

Ne se rebutant point, les Français revinrent le 23 à la charge sur Elgoibar. Ils attaquèrent à midi et enlevèrent les hauteurs de Villareal, et de nouveau la montagne de Musquiruchu. Le maréchal-de-camp don Esteban Miro, qui commandait ce poste, ordonna au commandant d'Elosua de renforcer sa gauche, qui était contiguë à la montagne ci-nommée, et d'attaquer les ennemis si l'occasion s'en présentait. Prenant ses dispositions pour contenir les Français, Miro fit avancer quelques troupes de renfort, et elles parvinrent, à force de courage, à reprendre les postes enlevés. Les Français furent poursuivis dans leur retraite, et le feu finit vers sept heures du soir.

Dans les commencemens de juin, les Français, méditant sans doute de reprendre l'offensive d'après un plan général, portèrent des camps sur les hauteurs de Dona-Maria et de Gastelu, en avant de la Bidassoa et en face de Saint-Estevan. De ces positions, ils menaçaient la vallée d'Ulzama.

Revenant toujours à l'attaque en avant d'Elgoibar, le 15 juin les Français parvinrent encore au sommet de Musquiruchu et en furent de nouveau culbutés sans jamais pouvoir s'y établir. Le 25 ils se présentèrent encore sur ce point et sur Sasiola; mais ce dernier mouvement, dont le résultat ne fut que l'échange de quelques coups

de fusil, n'était que préparatoire à l'attaque générale qu'ils méditaient depuis long-temps sur la Biscaye et sur la Navarre, et dont le but était sans doute d'enlever le camp espagnol posté à Elosua et commandé par Crespo, général de l'aile gauche de la ligne.

Le 28, dans la nuit, les postes de Villareal, Elosua et Sasiola furent attaqués : les Français furent repoussés des deux premiers points ; mais sur le troisième ils s'emparèrent du pont de Madariaga. Crespo envoyait des renforts pour reprendre ce poste important, lorsqu'il apprit que le passage de la Deva était forcé a Sasiola. Les Français s'étaient portés sur ce point avec des forces considérables, ils passèrent la rivière ayant de l'eau jusqu'au cou et sous le feu à mitraille des batteries espagnoles. La rivière passée, les Espagnols ne tinrent plus dans leurs retranchemens et effectuèrent leur retraite avec précipitation.

Les Français occupèrent alors Motrico, sur les bords de la mer ; et le lendemain, s'étant avancé sur Verriatua, Marquina et sur les hauteurs de Urrearegui, la position de Crespo à Elosua, fut dépassée sur sa gauche. Dans le même moment le général Willot, avec dix bataillons, fit un mouvement sur le front et sur la droite des Epagnols à Elosua : une troisième colonne de trois mille hommes se porta de

de Tolosa sur Villareal, afin de couper la retraite. Dans cette situation critique Crespo dut songer à la retraite : il évacua le poste d'Elosua, et fit un mouvement en arrière jusqu'à Bergara, après avoir fait cependant une vigoureuse résistance dans la superbe position sur les hauteurs du port Descarga. Les Français n'eussent pas dépassé ce point, si les progrès qu'ils faisaient sur la gauche n'eussent forcé Crespo à tenir sa division en retraite, toujours sur un front de bandière, afin de ne pas se laisser forcer par un point intermédiaire.

Forcé de nouveau de rétrograder, afin de ne compromettre aucune de ses colonnes, Crespo abandonna le port Descarga ; il s'arrêta à peu de distance en arrière de Bergara, et prit position. Sa gauche fut établie sur les hauteurs des monts Insorsa, de l'Asumian et d'Elguetta, position qui lui assurait des débouchés sur la Biscaye ; sa droite occupa les postes de Satul et de Tellerant, entre les villages de Legaspia et Ognatte, couvrant les débouchés sur la Navarre : son quartier-général et son centre furent établi à Montdragon.

Les Français n'avancèrent pas sur cette position en front d'attaque ; mais portant des forces majeures sur la gauche des Espagnols, ils cherchèrent à les déposter des monts de l'Ascension. Le baron de Triest, qui commandait ce poste, les rechassa en différentes reprises,

dans la soirée du 30 juin, et maintint sa position.

Les Français avaient forcé la retraite de la division qui couvrait la Biscaye, quoique Crespo eût perdu le moins de terrain possible. La division commandée par Filanghierry, qui couvrait la Navarre au N. N. O., en occupant le poste de Lecumberry, se trouvait alors fortement compromise par sa gauche et sur ses derrières. Déjà flanquée sur sa droite par le camp français établi en avant de Saint-Estevan, sa position n'était bonne qu'en formant ligne avec la position sur Villareal et Elosua. Celle-ci abandonnée, Lecumberry devoit être évacué forcément; aussi Filanghierry effectua-t-il sa retraite sur Erize et Ozquia, dès qu'il sut que les Français se dirigeaient en quatre colonnes sur lui; une en front par le grand chemin de Tolosa, deux par les flancs en passant par Goriti, et l'autre par Verrueta (celle-ci venait des camps de Saint-Estevan). La quatrième colonne l'aurait pris à dos, car elle arrivait par le village d'Arruiz. Lorsque ces colonnes débouchèrent sur les points d'attaque, les Espagnols étaient déjà dans leur seconde ligne.

Le 6 juillet, trois jours après la retraite de Filanghierry, les Français, au nombre de seize mille hommes d'infanterie et quatre cents chevaux, débouchèrent en trois colonnes sur la

nouvelle position des Espagnols, défendue par six mille hommes. Par la direction de ces colonnes et la manœuvre des troupes, il était facile de s'apercevoir que le premier but était de tourner l'avant-garde espagnole établie à Irurzun, et de couper sa communication avec son corps d'armée. Après un combat très-opiniâtre et plusieurs charges de cavalerie exécutées par le lieutenant général don Francisco de Horcasitas, qui y fut blessé d'une balle, l'avant-garde abandonna Irurzun, et se replia sur le corps de bataille.

Les colonnes françaises s'avançaient avec l'impétuosité et l'assurance que donne un premier succès, lorsqu'une colonne des grenadiers provinciaux espagnols de la vieille Castille fondirent la baïonnette en avant sur leurs ennemis, et les forcèrent à rétrograder; mais, renforcées par des troupes fraîches, ces troupes en retraite reprirent spontanément l'offensive, et quatre ou cinq mille chasseurs des montagnes de Baygorry cherchèrent à occuper les hauteurs sur les flancs des Espagnols. Ceux-ci résistaient cependant, quoique assaillis par un nombre supérieur; la victoire était indécise, lorsque Filanghierry et le major-général de l'armée don Ventura Escalante parcoururent les rangs des grenadiers, les animèrent, et, leur communiquant pour ainsi dire un nouveau courage, ils les portèrent à se précipiter sur leurs ennemis:

ceux-ci se retirèrent avec confusion, et furent poursuivis au-delà de Gulina.

Sur la gauche, les Français avaient d'abord obtenu des succès, et avaient pénétré jusqu'au village d'Atando ; mais ils en furent chassés par le quatrième bataillon des volontaires de Navarre, et soixante cavaliers de Farnesio.

Il fut glorieux pour les Espagnols du dix-huitième siècle de battre leurs ennemis sur le même terrain sur lequel leurs aïeux vainquirent les Romains dans des siècles reculés.

Quoique les Français eussent été repoussés par le corps principal de cette division, Irurzun resta en leur pouvoir; ils y établirent leur centre : leur droite fut placée au pied du col d'Ollareguy, et leur gauche sur les hauteurs d'Aizcorbe.

L'occupation d'Irurzun par les Français sépara la division de Crespo d'avec l'armée de Navarre, et livra le flanc droit de la position de ce général, qui fut attaqué sur tous les points. Le 13 juillet, une division partie d'Elgoibar attaqua la gauche, qui défendait l'approche du village d'Ermua : ce passage fut enlevé, et les Français y prirent treize pièces de canon.

Une colonne, forte de quatre mille hommes, partie d'Irurzun, avait attaqué la droite, et Crespo, réunissant alors toute sa division, fut contraint de se retirer. Se défendant position par

position, il gagna les montagnes à l'ouest d'Urbina en arrière des salines. Durango avait été occupé par les ennemis.

Ainsi poursuivi, ne pouvant résister à des forces très-supérieures, Crespo, au lieu de se retirer sur Pancorbo, voulut sauver ce boulevard de la Castille, en détournant les ennemis et les appelant sur un autre point. Il se porta sur Bilbao à marche précipitée : les Français l'y suivirent, et le 19 du même mois, voyant que l'invasion s'étendait, il évacua Bilbao, et gagna Pancorbo en suivant cette chaîne de montagnes qui ferme la vieille Castille au nord, forme un rideau, au centre duquel se trouve la forteresse de Pancorbo, et se joint aux hautes montagnes de Biscaye, qui vont couronner Bilbao, en suivant la rivière de Nervion.

Pendant qu'une division française suivait Crespo, une autre envahissait l'Alava, pénétrait dans Vittoria qui en est la capitale, et se portait sur l'Ebre à Miranda, dont le passage du pont fut disputé, mais forcé. S'étant emparé du château, les Français en furent chassés par les paysans castillans levés en masse pour défendre leur frontière ; ils reprirent aussi la ville et forcèrent les ennemis à se maintenir de l'autre côté de l'Ebre. Lorsque la division qui avait été sur Bilbao se joignit au corps principal de cette armée, les Français établirent un camp au-

dessus du village de la Puebla, à deux lieues de Vittoria. L'avant-garde française occupa Miranda, qui fut abandonné par les Castillans et les troupes de ligne d'avant-garde qui se replièrent sur Pancorbo.

Ne perdant pas un seul moment, et profitant de tous leurs succès, les Français cherchaient à former l'investissement de Pampelune, afin de pénétrer ensuite en Castille par tous les points. Cette province n'avait plus de défense que Pampelune, Pancorbo, le courage et le dévouement des fidèles Castillans. En s'avançant sur Pancorbo, les Français cherchèrent à s'étendre sur Pampelune; mais pour arriver à ce dernier point, il fallait forcer la position d'Erice.

A une demi-lieue de la gauche de la position d'Erice est le col d'Ollareguy, dans la montagne d'Andia, qui sert de communication aux vallées d'Ollo et d'Arequil. Entre le col et la position qu'occupaient les Espagnols, sur Erice, est la rivière d'Arequil, qui traverse le bois d'Ozquia: la gauche de l'armée espagnole occupait ce bois. Il fallait donc passer le col d'Ollareguy pour arriver sur la position des Espagnols, et ce col était défendu à son sommet par la compagnie à pied d'Ubeda, et un bataillon des volontaires de Navarre. Deux bataillons du régiment d'Africa occupaient le poste nommé la Meseta, sur le revers de la montagne, au point

où le col se resserre : ils étaient là pour soutenir les troupes qui occupaient le sommet du col.

Les Français avaient déjà cherché à forcer par le front la position d'Erice, mais n'ayant pu entamer les Espagnols, ils résolurent de les forcer par la gauche. Le 22 juillet, au point du jour, ils attaquèrent le col sur trois colonnes : le sommet de la montagne fut enlevé sans beaucoup de résistance; mais ils furent arrêtés à la Meseta par les deux bataillons d'Africa. Malgré une grande supériorité de nombre et les renforts qui leur arrivaient par leur droite, les Français ne gagnaient pas de terrain : le feu était des plus vifs. Le colonel d'Africa don Augustin Goyeneta est traversé de deux balles; le lieutenant colonel don Josef Gonzalez d'Acugna est aussi blessé. Ce petit corps de braves est cerné de trois côtés par les ennemis; mais n'écoutant que la voix de l'honneur, et animé par l'exemple du colonel, qui ne voulut pas quitter le combat malgré sa blessure, ce corps se précipite à la baïonnette sur l'ennemi : en un moment le champ de bataille est couvert de cadavres. L'intrépide Goyeneta tombe enfin d'un coup de pistolet qui lui est tiré à quatre pas. Le lieutenant-colonel, blessé, épuisé, tombe au pouvoir des ennemis; le major est entouré et fait prisonnier.....

Don Juan d'Aguirre prend le commandement; il anime ses soldats : attaqué personnellement par trois grenadiers Français, il reçoit un coup de baïonnette dans les reins; mais se jetant sur celui qui l'a blessé, il lui porte un coup de sabre et l'étend à ses pieds; il blesse un des deux autres, et les oblige à fuir la mort qu'il allait leur donner.

Cependant cette troupe est forcée de battre en retraite; c'est encore à la baïonnette qu'elle se fait jour à travers les ennemis qui l'entourait : elle défend alors le terrain pied à pied jusqu'aux approches du village d'Ilzarbe; mais apercevant quatre bataillons qui arrivaient à son secours, elle veut avoir à elle seule tout l'honneur de la journée, et se précipitant de nouveau sur les ennemis, pendant que les quatre bataillons occupaient le pont, et se déployaient sur les hauteurs qui dominent la rivière d'Arequil, elle les force à regagner le sommet du col.

L'armée espagnole dut ce jour là à ces deux bataillons de n'être pas forcée à une retraite. Le roi récompensa ces braves en leur donnant pour marque distinctive l'écusson d'honneur qu'ils portent sur l'avant-bras gauche, et qui désigne leur action d'éclat. Pareil éeusson fut attaché aux drapeaux de ces bataillons (le premier et le second), afin de perpétuer un trait de courage aussi héroïque.

Cet événement glorieux pour le régiment d'Africa, fut le dernier fait remarquable dans cette armée. Le marquis de Saint-Simon avait été appelé de Cadix, où il était avec sa légion, au moment de s'embarquer pour une expédition d'outre-mer : il fut nommé commandant en second de l'armée de Navarre ; mais la paix signée à Bâle le même jour que les deux puissances se disputaient si honorablement un champ de bataille, fut apportée à l'armée le lendemain de l'arrivée de ce général au quartier-général du prince de Castel-Franco. Un officier-général français passa au camp des Espagnols, et porta au prince de Castel-Franco les dépêches que le général français venait de recevoir de son gouvernement. Ces dépêches annonçaient positivement la signature de la paix. Les hostilités cessèrent dès ce moment entre les deux armées, et le général espagnol dépêcha un courier à sa cour.

Cette dernière campagne offre des marches audacieuses, des plans bien combinés et bien exécutés de la part des Français ; mais l'exécution de ces plans, qui fut brillante, eut été peut-être hasardée devant un ennemi qui eut eu le sentiment de ces propres forces. Se reposant sur l'effet que devait produire leurs mouvemens rapides sur une armée qui se battait en retraite, les généraux français ne calculèrent

cependant pas assez leur force et se livrèrent trop et avec trop peu de moyens au désir de séparer l'armée espagnole par son centre, et d'isoler par conséquent l'incursion en Biscaye et dans l'Alava, de l'invasion en Navarre. La retraite savante de la gauche de l'armée, ordonnée et exécutée par le général Moncey, sur les postes de Dona-Maria et d'Iziar, est la preuve d'une grande sagacité. Ces deux postes, occupés par des forces respectables, devaient tenir en respect les Espagnols dans la Navarre, et par conséquent les empêcher d'inquiéter les flancs des divisions d'opérations qui étaient dans les deux provinces envahies.

La défense de Crespo au poste d'Elosua ; sa retraite, ses marches sur Bilbao pour attirer les Français loin des Castilles, et donner le temps aux masses de ces provinces de se former ; toutes les manœuvres, tous les plans de ce général, prouvent une grande connaissance de l'art militaire.

A l'époque de la signature de la paix, l'armée de Navarre, malgré la désastreuse campagne de 1794, était vraiment superbe, bien organisée, et, par les renforts qu'elle avait reçue, elle se trouvait supérieure en force à celle des Français: si elle eût été concentrée davantage, si, réunissant dans la Navarre un corps considérable, le prince de Castel-Franco se fût porté directe-

ment sur le Guipuscoa, en masquant sa position sur Dona-Maria, en avant de la Bidassoa; alors l'armée française, dans l'Alava et dans la Biscaye, eût été forcée de se replier, afin de ne pas être coupée, et eût été contrainte de prendre une position définitive dans le camp retranché d'Ernany. J'ignore si ce plan avait été adopté par le général espagnol, mais il paraît qu'il avait été prévu par le général francais. Aucun des deux ne se doutaient que, pendant qu'ils combinaient des succès, S. M. C. s'occupait de donner à ses sujets une paix solide et durable, et qu'elle sacrifiait les triomphes qui attendaient ses armées à la tranquillité de ses peuples.

CAMPAGNES

EN ROUSSILLON ET EN CATALOGNE.

CAMPAGNE DE 1793.

Nous avons fait connaître le système défensif qu'employa don Ventura Caro pour préserver le Guipuscoa et la Navarre d'une invasion; nous allons parler maintenant des succès que don Antonio Ricardos obtenait à la même époque en Roussillon. Autant ces succès furent brillans, autant l'armée qu'il commanda fut malheureuse sous les ordres du comte de la Union qui le remplaça.

Avant de donner le précis des opérations de l'armée espagnole sous les ordres du lieutenant-général don Antonio Ricardos, il est à propos de tracer une esquisse de la frontière de la France dans la partie orientale des Pyrénées. En consultant la carte géographique, on verra les difficultés qui se présentaient pour l'exécution d'un plan d'envahissement; et nonobstant ces obstacles, le résultat a prouvé qu'on peut aussi, avec des Espagnols, entreprendre des

opérations militaires hardies : de ces opérations dont le succès dépend entièrement du courage des troupes et des talens du général qui les commande.

Le seul point de communication de l'Espagne avec la France, praticable pour une armée avec son artillerie, est par le grand chemin qui passe sous le feu du fort de Bellegarde, qui commande et défend le défilé par lequel on y arrive. Du centre d'une des gorges des Pyrénées s'élève un mamelon qui décline, du nord-ouest au sud-ouest, jusqu'à la plaine du Lampourdan, qui est terminée, dans cette direction, par la citadelle de Santo-Fernando, communément appelée de Figueras, à quatre lieues et en vue de Bellegarde. Ce revers de la montagne, que couronne le fort de Bellegarde, est coupé par des ravins profonds et difficiles à passer. A l'ouest du fort est le col de Perthus, encaissé entre la montagne que couronne le fort et la montagne d'Alberes : c'est dans cet encaissement que passe le grand chemin. A l'ouest est le col de Panisas, qui est terminé par la montagne de Saint-Julien, qu'on nomme aussi le col de Portell. Ces deux cols ou passages sont dominés par les batteries du fort : le premier de soixante-huit toises, et le second de quarante-neuf.

La situation du fort de Bellegarde est d'au-

tant plus belle, qu'on ne peut l'attaquer d'aucun des côtés de l'Espagne. Dans la supposition même qu'on aurait vaincu les difficultés sans nombre qui se présentent pour s'emparer des ouvrages avancés, et qu'on serait parvenu à les enlever, on ne pourrait s'y établir, ces ouvrages étant sous un feu croisé des batteries du corps de la place.

A l'est de Bellegarde, les Pyrénées se prolongent jusqu'à la Méditerranée, en couvrant la plaine du Lampourdan, qui appartient à l'Espagne. Le seul passage praticable, dans cette partie, est par le col Bagnols (1), dont les défilés sont défendus par le fort Saint-Elme, qui est en avant des places maritimes de Port-Vendres et de Coliouvre.

A l'ouest, est la grande chaîne des Pyrénées, que l'on ne peut franchir sans s'emparer des villes de Prats-de-Mollo, Arles, le fort des Bains, et Ceret, sur la rivière du Tech. Cette première ligne est appuyée, à l'Ouest, par la forteresse de Mont-Louis, qui défend la Cerdagne française, et fait le sommet de l'angle que forment les deux lignes de défense du Roussillon : une desquelles est formée par la ligne que je viens d'écrire, qui part de Port-

(1) Les Français appellent *col* un passage dans les hautes montagnes, les Espagnols l'appellent *puerto*.

Vendres, et aboutit à Mont-Louis, en passant par les places que j'ai nommées; et l'autre, qui commence à Perpignan, est formée par les places de Millas, Ille, Vincac, Prades, Villefranche et Mont-Louis, qui sont situées sur la rivière de Tet. Ces places (Port-Vendres, Colioure, Perpignan, Mont-Louis exceptées), ne sont pas, il est vrai, fortifiées régulièrement; elles sont ceintes de murailles, et on peut les considérer comme des postes avantageux et difficiles à enlever.

Don Antonio Ricardos n'avait que trois mille cinq cents hommes de troupes de ligne, lorsqu'il reçut l'ordre de commencer les hostilités contre la France. Il jugea qu'avec des forces aussi peu imposantes, il ne pouvait suivre les règles ordinaires de la guerre, qui prescrivent à un général prudent de prendre ou de masquer toutes les places fortes qui sont sur sa ligne d'opération, afin de pouvoir se porter ensuite en avant sans crainte de surprise par ses flancs. Certain de recevoir des renforts, il crut devoir réunir toutes ces forces, forcer la frontière sur un seul point, la prendre à revers; par cette manœuvre hardie, jeter l'épouvante parmi ses ennemis; couper toute communication des frontières avec l'intérieur du pays, et mettre ainsi les places ou forts qui les couvrent dans la nécessité de se rendre, ou dans la cer-

titude d'être pris par l'armée de renfort qui se rassemblait en Catalogne.

Pour exécuter son plan avec sécurité, et ne pas être inquiété sur ses flancs, don Antonio fit occuper les défilés à l'est de Bellegarde, et sur sa droite, par des milices de Catalogne, qu'on appelle *soumatens*. Le col de Bagnols fut particulièrement gardé : le maréchal-de-camp don Augustin Lancaster fut envoyé, avec un corps de la même milice, réuni à quelques détachemens de troupes de ligne, pour couvrir la gauche, et contenir les troupes qui étaient dans la Cerdagne française. Toutes ces dispositions prises, le général Ricardos établit un poste assez considérable en avant de la Jonquière, pour couvrir Bellegarde, et avec le surplus de son armée, il se jeta dans les Pyrénées, et entra dans le Wallespir, en se dirigeant sur Saint-Laurent de Cerda, pour, de là, prendre à revers la première ligne de défense du Roussillon, dont nous avons donné la position. Le 17 avril, le poste de Saint-Laurent de Cerda fut enlevé par l'avant-garde aux ordres du maréchal-de-camp Escofet, malgré une vigoureuse résistance de la part des Français. Le lendemain, le général Escofet, renforcé par la division aux ordres du comte de la Union, attaqua, sur trois colonnes, les positions qui couvraient la ville d'Arles, et qui étaient défendues

par des troupes de ligne : quoiqu'occupant une position avantageuse, elles prirent la fuite dès qu'elles virent les Espagnols passer à gué la rivière qui couvrait leur gauche, et qui était devenue un torrent rapide, occasioné par une fonte subite de neiges dans les Pyrénées. Quoique les forces des Espagnols fussent diminuées des troupes qu'il avait fallu laisser à Saint-Laurent de Cerda, à Arles, et de celles destinées à contenir la garnison du château des Bains, qu'on avait tourné et laissé sur la droite, le général en chef, calculant l'importance d'enlever la ville de Ceret, dont l'occupation était nécessaire à l'exécution de son plan, résolut de l'attaquer avant que les Français eussent pu porter toutes leurs forces sur ce point. Le 20 avril, avec moins de trois mille hommes, il s'avança vers Ceret, où il trouva trois mille Français en bataille entre la ville et le pont, et dans le prolongement du grand chemin. Le comte de la Union, major-général de l'armée, prit une position avantageuse sur des hauteurs, en face de la position ennemie ; mais le combat était à peine commencé, que, malgré un feu de mitraille très-suivi, les Espagnols se précipitèrent dans les batteries ennemies, et mirent en fuite les Français, qui perdirent beaucoup de monde dans cette action : deux cents des leurs se noyèrent en traversant le Tet. Maître de Ceret, don

Antonio Ricardos s'occupa de faire ouvrir un chemin par le col de Portell, afin de pouvoir faire arriver l'artillerie qui lui était si nécessaire pour conserver sa nouvelle position. On mit une telle activité dans cette entreprise, que trois jours et deux mille hommes suffirent pour rendre le chemin praticable. Le général ayant reçu des renforts qui portèrent son armée à près de dix mille hommes, il se trouva en position de pousser ses conquêtes, et de chercher à pénétrer dans la plaine du Roussillon : mais il n'avait pas encore assez de troupes ni d'artillerie pour entreprendre d'autres opérations. Il dut se contenter de bloquer les forts occupés par les ennemis, et de couper toutes leurs communications par la gauche.

Pendant qu'il obtenait ces succès, don Augustin Lancaster avait forcé le col de Rigard, et s'était emparé d'une partie de la Cerdagne française, en avant de Puycerda. Par cette opération, le flanc gauche de l'armée se trouvait couvert.

Du moment que les Espagnols furent maîtres de Ceret, ils établirent une batterie au col de Portell, pour battre le fort de Bellegarde du côté de l'ouest ; tandis qu'une batterie de mortiers établie en avant de la Jonquière, occupait la partie du côté de l'Espagne.

Les mauvais temps qui survinrent dans les

premiers jours de mai, arrêtèrent don Antonio Ricardos, et l'empêchèrent de poursuivre le plan qu'il avait formé, de dégager toute la première ligne de défense des Français, et de les attaquer dans les divers postes qu'ils occupaient en avant de Perpignan; mais ceux-ci avaient profité du repos de l'armée espagnole pour renforcer la position de Thuir : position qui leur était doublement avantageuse, en ce qu'elle couvrait les approches de Perpignan, et leur donnait les moyens de secourir avec facilité le fort de la Garde, celui des Bains, ainsi que les villes d'Elne et d'Argelès, desquelles ils communiquaient avec les places de Coliouvre, Port-Vendres et Bellegarde. Don Antonio Ricardos détermina l'attaque de ces places; mais, pour s'en assurer le succès, il fallait forcer les Français d'évacuer la position de Thuir, et s'emparer ensuite des villes d'Elne et d'Argelès. Pour remplir le premier objet, il laissa un corps de troupes pour couvrir Perpignan; et ayant reçu des renforts, il partit, dans la nuit du 18 mai, avec douze mille hommes, et s'avanca en quatre colonnes, sur Thuir. Ayant appris dès le commencement de sa marche, que les ennemis, au nombre de seize mille hommes, occupaient trois camps dans les environs de cette ville, il décida l'attaque de ces camps. A l'approche des Espagnols, les Français se formèrent sur trois co-

lonnes, renforcant celle de leur droite, et ils manœuvrèrent comme s'ils voulaient eux-mêmes attaquer et dépasser le flanc gauche des Espagnols. Don Antonio ordonna aussitôt l'ordre de bataille inverse : cette manœuvre s'exécuta avec célérité. Le duc d'Ossuna se porta sur la droite avec la colonne qu'il commandait, et qui était composée de quatre bataillons de gardes espagnoles, de la brigade des carabiniers, et d'un régiment de cavalerie, avec six pièces de campagne. Don Jean de Gourten, avec la droite, tête de colonne, se porta rapidement sur la gauche avec trois bataillons de gardes wallones, six pièces de campagne, deux régimens de dragons et deux de cavalerie. Le centre, commandé par le lieutenant-général don Garceran de Villalba, était composé de trois bataillons de grenadiers et chasseurs provinciaux, un bataillon irlandais, quatre pièces de huit, et deux de quatre. A cinq heures du matin, l'artillerie commença à faire feu; mais la position de l'ennemi étant inattaquable de front, à cause des ravins très-profonds au-dessus desquels étaient placées ses batteries, le duc d'Ossuna eut ordre de tourner le village de Comte, afin de pouvoir attaquer celui de Mas-Deu, occupé par les Français. Le général Ricardos, à la tête de la cavalerie, se porta sur sa gauche, afin de tourner les batteries de la droite des ennemis; mais elles firent

un feu si suivi et si violent, que ce général fut contraint, après une perte assez considérable, de renoncer à cette attaque. La cavalerie manœuvra alors en retraite; mais son premier mouvement ayant fait croire aux Français qu'on vouloit les tourner par les deux flancs, et ne pouvant eux-mêmes, à cause du terrain, attaquer le centre des Espagnols, il y eut de l'oscillation dans leur gauche. Le duc d'Ossuna s'en aperçut, et en général habile, il se jeta sur eux avec intrépidité, les fit plier, et pénétra dans leur camp. Pendant cette manœuvre, quatorze pièces de campagne espagnoles faisaient taire les batteries de la droite des Français, dont les troupes se formèrent en bataillon carré pour se retirer et éviter une attaque de la cavalerie, qui avançait avec courage, quoiqu'arrivant par un défilé ouvert au feu d'une batterie. L'armée battit en retraite, abandonnant ses trois camps, son artillerie et ses munitions: elle ne fut pas vivement poursuivie, manœuvrant sur un terrain très-coupé, et étant protégée par un bois occupé par une forte division. Les soldats espagnols étaient harassés de fatigue; ils étaient depuis seize heures sous les armes, avaient fait cinq lieues avant l'attaque, et en avaient encore deux et demie à faire pour gagner le camp du Boulou, qui avait été traeé avant la bataille, et où ils devaient trouver leurs rations. Malgré ces fa-

tigues, les soldats s'attachèrent de bonne volonté aux pièces prises sur les Français, et qu'il aurait fallu abandonner, faute de mules pour les traîner. Après avoir pillé les camps français, mis le feu aux poudres et gâté les vivres, l'armée fut occuper le camp du Boulou; position qui devait couvrir l'attaque des places de Bellegarde, de Coliouvre et de Port-Vendres.

En préparant tout ce qui était nécessaire pour l'attaque de ces places, don Antonio Ricardos cherchait à s'assurer de tous les passages des Pyrénées en arrière de la gauche de sa position, pour faciliter ses communications avec la Catalogne. Voulant réunir ses troupes, dont une partie était occupée au blocus des forts qui tenaient encore, il ordonna d'en pousser vivement l'attaque. Le 3 de juin, après deux heures seulement d'une canonnade très-vive par une batterie de quatre pièces de quatre, établie du côté d'Arles, et une du côté de Pelalda, de quatre pièces de douze et deux obusiers, on fit sommer le commandant du fort des Bains de se rendre sous deux heures, sous peine de subir les lois de la guerre, s'il était pris de vive force. Voyant l'inutilité d'une défense qu'il ne pouvait prolonger, il capitula, et sortit avec les honneurs de la guerre, à la tête de quatre cents hommes qui composaient la garnison : ils mirent bas les armes, et restèrent prisonniers.

Le même jour 3, on fit sommer le gouverneur de Bellegarde de se rendre, lui faisant connaître la position des Espagnols, qui lui coupaient toute communication avec l'armée française; et on lui proposa les honneurs de la guerre. Il répondit, que tant que les murs de la place qu'il commandait seraient intacts, il était de son honneur de la défendre. Il demanda qu'on laissât sortir des femmes qui se trouvaient dans le fort: on le lui accorda en leur donnant des passeports pour Figueras.

Le 5, le fort de la Garde se rendit sur une simple sommation, et aux mêmes conditions que celui des Bains. Par la possession de ces deux forts, la conquête du haut Wallespir fut assurée; et cette partie de la frontière, ainsi que la ville de Campredon, furent couvertes. On pressait toujours les approches de Bellegarde; et le 22, on établit à cinq cents toises de la forteresse, et en avant de la Jonquière, une nouvelle batterie de douze pièces de vingt-quatre et de quatre mortiers.

La bataille de Mas-Deu avait jeté le désordre et la confusion dans Perpignan à un tel point, que les autorités s'étaient retirées à Narbonne, et avaient emporté les papiers du département. Des bastions de la ville on fit feu, à diverses reprises, sur les troupes françaises qui arrivaient de Mas-Deu, et que l'on prenait pour des trou-

pes espagnoles. La garnison de cette place sortit, et fut camper dans le camp retranché qui couvre la ville du côté de l'Espagne. Tous les corps français qui étaient à Thuir, Elne et autres endroits, se retirèrent sur Perpignan, abandonnant toute la plaine. Ils ne gardèrent que Port-Vendres, Coliouvre, Argelès, et quelques postes sur les bords de la mer, afin d'entretenir la communication ouverte entre ces places et la capitale. La terreur avait si fort saisi les esprits, qu'un bataillon national de huit cents volontaires déclara qu'il ne voulait plus servir contre les Espagnols : ce qui obligea le général Flers à le désarmer, et à le renvoyer ignominieusement dans l'intérieur.

Maître, depuis l'affaire de Mas-Deu, de la majeure partie du cours du Tech, le général Ricardos résolut de déposter les Français d'Argelès, et de s'y établir. Ce poste, situé à un quart de lieue de la mer, lui devenait important, étant à la jonction des chemins de Coliouvre et de Perpignan, et pouvant, par-là, fermer toute communication du fort de Bellegarde avec la capitale de la province de Roussillon; car il ne restait plus que le côté de l'est des Pyrénées par lequel ce fort pouvait, avec peine encore, recevoir des renforts ou des vivres. Les Français qui gardaient Argelès ne voulurent pas hasarder un combat; et, avertis par une vigie de l'ap-

proche des Espagnols, ils évacuèrent cette ville si précipitamment, qu'on ne put faire que quelques prisonniers parmi les traîneurs de leur arrière-garde.

A peine don Joseph-Simon de Crespo avait pris possession d'Argelès, qu'on vint lui annoncer que des forces ennemies descendaient des hauteurs de Coliouvre. Il se disposa à la défense, fit établir une batterie de quatre canons et deux obusiers, dans une position avantageuse en avant d'Argelès, et envoya à la rencontre des Français quatre compagnies de grenadiers et un détachement de dragons, avec ordre d'attirer, par une feinte retraite, l'ennemi dans une embuscade qu'il lui tendait avec le reste des trois mille deux cents hommes qu'il avait sous ses ordres. Le détachement, en arrivant près de l'ennemi, reçut une décharge de mousqueterie et le feu du fort Saint-Elme; mais, au lieu de battre en retraite, ainsi qu'il lui était ordonné, il tint ferme: les troupes françaises prirent la fuite, et furent suivies par ce seul détachement jusque sous les murs de Coliouvre. Le parti espagnol prit alors une position avantageuse; et ayant fait avertir Crespo de ce qui se passait, ce général envoya un renfort pris sur les troupes qui étaient dans Argelès. Le général en chef ayant reçu des informations sur le nombre des troupes qui étaient dans Coliouvre, et sur la

situation de la ville d'Argelès, il renforça la division du général Crespo d'un escadron de cavalerie, en lui ordonnant de rentrer dans la ville, et de s'y fortifier.

Le jour suivant, 24 mai, les habitans d'Argelès prêtèrent serment de fidélité au roi d'Espagne, et jurèrent de suivre la religion catholique, et de se soumettre à l'ancien gouvernement.

Par le rappel des détachemens qui avaient poursuivi les fuyards jusque sous les murs de Coliouvre, le gouverneur de cette ville se crut libre d'ennemis. Il fit sortir trois cents hommes, qui vinrent jusque dans la plaine d'Argelès; mais ils furent repoussés par les troupes de l'avant-garde espagnole, et de nouveau obligés de se réfugier dans la place.

Maître du cours du Tech, don Antonio Ricardos voulut faire occuper les villes d'Elne et de Corneillas, afin de couvrir le siége des places de Coliouvre, Port-Vendres et Bellegarde, qu'il voulait pousser avec vigueur, et de forcer à reddition le fort Saint-Elme, qui gênait sa communication avec le Lampourdan, par le col de Bagnols. Voulant isoler totalement ces places, il ordonna qu'aussitôt après l'occupation des villes d'Elne et de Corneillas, on en désarmât les habitans, et qu'on leur enlevât mules, trou-

peaux, vivres et charrettes, afin qu'ils ne pussent plus ravitailler Bellegarde.

Le duc d'Ossuna, avec quatre mille neuf cents hommes, exécuta cet ordre sans éprouver de résistance de la part des troupes françaises. Les habitans de ces villes furent désarmés; la municipalité brûla les décrets de l'assemblée nationale; et après avoir prêté serment de fidélité au roi d'Espagne, ils jurèrent de pratiquer la religion catholique, et de rétablir l'ancien gouvernement.

Le résultat principal de cette expédition fut d'amener au quartier-général espagnol cinq mille trois cent soixante-dix-sept têtes de moutons, cent soixante-dix vaches, quatorze chevaux et trente charrettes chargées de farines, et destinées au ravitaillement de Bellegarde.

Maître d'Elne et de Corneillas, le duc d'Ossuna fit reconnaître les forts qui sont sur le bord de la mer; ils se trouvèrent tous évacués.

L'attaque du château de Bellegarde se continuait avec vigueur; mais les ingénieurs ayant reconnu que la batterie du col de Portell ne faisait pas assez d'effet, on la rapprocha de quatre cents toises. Quoique le fort des Bains fut au pouvoir des Espagnols, le village de ce nom, qui est au bas du fort, fournissait des vivres au château de Bellegarde : ces vivres

étaient escortés par un détachement qui sortait toutes les nuits du château, et qui allait au-devant du ravitaillement. Il fut ordonné aux troupes qui étaient à Montalba de surprendre cedit détachement, et de brûler le village; ce qui fut exécuté le 27. Les Français, retirés sur le Tet, sentaient bien que le général espagnol ne pouvaient rien hasarder sur Perpignan tant qu'il aurait Bellegarde sur ses derrières. Ils cherchaient tous les moyens de le ravitailler; mais les moyens de ruses étant déconcertés par l'incendie du village des Bains, ils essayèrent d'introduire de vive force les ravitaillemens dont le fort avait besoin, par la partie du Conflans, qui est à l'ouest du Roussillon. Pour couvrir leurs opérations, ils attirèrent l'attention des Espagnols sur leur droite, en portant des troupes du côté de la mer, et démontrèrent l'intention de reprendre les villes de Corneillas et d'Elne; tandis que le 29, à la pointe du jour, une colonne, forte de trois mille hommes, descendit du côté du Conflans, par le Pla-Guillen : elle escortait trois cent cinquante paysans, portant chacun un sac contenant vingt-cinq livres de farine et une bouteille d'eau-de-vie. Le colonel don Joseph Calva, qui commandait le blocus du château de Prats-de-Mollo, fut au-devant de cette colonne avec trois cent cinquante hommes, laissant quelques détache-

mens pour garder la ville de Prats-de-Mollo, et contenir la garnison du château. Le feu commença et se soutint depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, heure à laquelle la colonne française battit en retraite, et se divisa dans l'espoir de pouvoir introduire une partie du convoi pendant que les troupes seraient aux mains avec le peu d'Espagnols qui se trouvaient dans l'action. Le commandant, don Joseph Calva, s'étant aperçu de cette manœuvre, et en ayant deviné l'intention, fit aussitôt occuper les hauteurs del Cerro-Bernet, Granalas et du col de Buix, qui couvrent la plaine de Molin, qui joint celle de Guillen. A quatre heures du soir, les Français débouchèrent, sur trois colonnes, dans la plaine de Molin, tandis qu'une autre colonne avançait par la Cerro-Bernet; mais y ayant trouvé une vigoureuse résistance, ils se retirèrent sur les colonnes qui descendaient dans la plaine, en laissant un détachement dans les montagnes pour occuper le poste espagnol. Arrivés dans la plaine, les Français s'appuyèrent à la rivière; et, attaquant vivement les Espagnols, ils les forçaient déjà à battre en retraite, lorsqu'un renfort de paysans français, qui avaient pris parti pour les Espagnols, arriva par les montagnes, et prit en flanc les troupes républicaines, qui furent obligées de se retirer avec précipi-

tation : étant vivement poursuivies, elles se jetèrent dans les montagnes, et en gagnèrent les sommets couverts de neige, qu'elles traversèrent pour arriver sur l'autre flanc, en se dirigeant sur Ville-Franche. La garnison de Bellegarde, qui s'aperçut qu'une partie des troupes espagnoles qui la cernaient s'était jetée dans la montagne pour poursuivre les Français, fit une sortie pour rétablir le conduit qui mène l'eau dans le fort, et qu'on avait coupé dès le premier jour; opération presque inutile, puisqu'il existe dans la place six citernes capables de contenir soixante mille pieds cubes d'eau, et un puits de cent quatre-vingt-quatorze pieds de profondeur sur vingt-un de diamètre, qu'entretient une source intarissable. Ce puits est couvert d'une voûte à l'abri de la bombe. Ce qui restait du détachement, qui occupait le poste du conduit des eaux, se défendit avec courage; mais il eût été forcé de céder s'il n'eût été renforcé par le détachement qui venait d'être relevé, et qui, entendant le feu, revint sur ses pas et accourut au secours. Les Français furent forcés de rentrer dans la place, laissant plusieurs morts et quelques prisonniers.

Le 6 de juin, don Antonio Ricardos ayant eu avis que le commandant de Perpignan rassemblait dans les villages de Sainte-Colombe et de Las-Orcas une grande quantité de bestiaux pour

en ravitailler Bellegarde, ordonna au général don Raphaël Adorno de s'en emparer; ce qui fut exécuté sans grande résistance. Les troupes ramenèrent au Boulou huit mille têtes de moutons. Dans cette expédition, la ville de Thuir remit ses clefs au général Adorno.

Don Antonio Ricardos, maître de la partie de la plaine du Roussillon qui est entre Perpignan et les Pyrénées, résolut de terminer le siége de Bellegarde; il ordonna de l'attaquer vigoureusement, et en même temps par trois côtés, en rapprochant de la place les batteries de la Jonquière, celle du col de Portell, et en en plaçant une nouvelle à deux cents toises de la place, dans le village du Perthus, situé au pied des fortifications du château. Don Jean-Manuel de Cagigal, chargé de cette opération, renforça les postes de blocus d'Escusa-Alta, de Saint-Jean de Alvera, et fit poster deux bataillons d'infanterie et deux régimens de cavalerie pour garder la plaine que traverse le Tech, qui coule au bas de la montagne sur laquelle est situé Bellegarde. La batterie du col de Portell avait été avancée de quatre cents toises : on jeta un pont en bois sur le Tech pour faciliter le transport de la grosse artillerie, et le 15 juin, à neuf heures du soir, on commença l'ouverture de la tranchée du côté du Perthus. Dans la nuit, on ouvrit une parallèle de quatre cents

toises, revêtue en fascines et sacs à terre. Les ennemis ne s'étaient point aperçus de ce travail, en ayant été distraits par le feu bien nourri des batteries de la Jonquière, et de celle du col de Portell. Le 16 au matin, deux cents hommes sortirent de la place pour fourrager sous la protection du canon de la place; mais ayant trouvé des postes avancés, dont ils n'avaient pas connaissance, ils rentrèrent dans le fort en essuyant un feu de mousqueterie très-vif, qui leur tua beaucoup de monde. Pendant cette sortie, les Français avaient découvert la tranchée, et dès qu'ils furent rentrés, la place dirigea un feu de mortiers et de canons des plus vifs sur ce côté. Cela n'empêcha pas les travailleurs de continuer la nuit suivante, et de perfectionner la tranchée au point de pouvoir y travailler pendant le jour.

Le 17, on amena au général une femme que le commandant de Bellegarde envoyait à Coliouvre et à Perpignan, pour donner un détail de l'état de la place, et demander des secours. Dans la nuit de ce même jour, on établit une batterie au bout d'une des parallèles de la tranchée du Perthus.

Le 18, le général fut averti qu'un convoi de trente-deux voiles, escorté par deux frégates françaises, était entré dans Coliouvre; il apprit

par ses espions que les habitans de Bagnuy, village situé entre Bellegarde et Coliouvre, s'étaient offerts pour ravitailler la place attaquée, si on les faisait soutenir par des troupes: il envoya don Joachim de Oquendo, avec deux bataillons, prendre position à la plaine d'Arca, dans la montagne de Requesens, seul chemin par où on pouvait introduire le ravitaillement. Le commandant d'Argelès et celui du siége de Bellegarde furent aussi avertis de se tenir sur leurs gardes, et de prendre toutes les précautions pour empêcher l'introduction de ces secours. Effectivement, le 20 au matin, deux mille hommes sortirent de Coliouvre, et s'avancèrent vers le village de Bagnuy, protégés par le fort de l'Étoile, le feu d'une batterie, placée sur une hauteur, et celui d'une chaloupe canonnière qui s'était approchée de la côte; mais, malgré toutes ces dispositions, les mesures étaient tellement prises, que ce détachement fut contraint de rentrer dans Coliouvre, avec perte de quelques hommes.

Dans la nuit du 21 commença le feu de la batterie du Perthus, forte de dix pièces de 16, et quatre mortiers de 9 pouces.

Le 22, à onze heures du soir, le fort cessa de tirer, et on aperçut alors sur une montagne, du côté de Coliouvre, un feu qui fut entretenu

toute la nuit. Le fort répondit à ce signal par une grosse lanterne, qui fut aussi allumée toute la nuit.

Toute la journée du 23 les assiégés se tinrent dans les casemates, et il ne parut pas une seule sentinelle sur les murailles. La majeure partie du parapet du front d'attaque et le bastion de gauche étaient déjà détruits; le dessous du cordon étaient tellement endommagé, qu'on pouvait espérer que, sous peu de jours, la brèche serait totalement ouverte. Pour en hâter l'ouverture, on commença une autre batterie pour quatre pièce de 24; mais le général, se doutant que la suspension du feu de la place, depuis trente-deux heures, ne pouvait être attribuée qu'à l'impossibilité de défense, fit suspendre aussi le feu des batteries, et, par principe d'humanité, envoya au gouverneur une seconde et dernière sommation. Le gouverneur accéda à la reddition, et livrant une des portes du fort à cent grenadiers espagnols, il se rendit au Boulou, pour traiter et signer, avec le général en chef, les articles de la capitulation. On accorda les honneurs de la guerre à la garnison. Le 26, à six heures du soir, la garnison, réduite à neuf cents hommes, sortit de la place tambour battant et étendards déployés. Au bas du glacis, elle mit bas les armes, et fut conduite à la Jonquière, pour de là passer à Barcelone. Les

officiers eurent la permission, sur parole d'honneur, d'aller à Perpignan pour rendre leurs comptes.

Les batteries espagnoles avaient jeté dans ce fort vingt-trois mille soixante-treize boulets de tout calibre, quatre mille vingt-une bombes, et trois mille deux cent cinquante-une grenades. La place avait répondu par neuf mille six cent quarante-deux boulets, et mille trois cent vingt-quatre bombes ou grenades.

A l'époque de la reddition, tous les bâtimens qui n'étaient pas à l'épreuve de la bombe étaient détruits, les poternes rompues, ainsi que les ponts-levis, les portes et les grilles. La majeure partie des parapets était tombée dans les fossés; les trois magasins à poudre étaient endommagés par l'effet des bombes; un d'eux eût sauté pendant le siége, par l'effet d'un boulet rouge qui avait rompu une des fenêtres en fer; il eût produits de grands désastres si on ne s'en fût aperçu à l'instant même, et si on n'y eût porté les plus prompts secours. Les fossés étaient presque comblés par les ruines; les terre-pleins et l'intérieur de la place étaient tellement encombrés, qu'on pouvait à peine y marcher. De quarante-quatre canons qui étaient en batterie, trente-deux furent démontés : tous les mortiers le furent aussi.

Après la reddition de Bellegarde, le général

Ricardos, mû par ce principe d'honneur qui commande aux vainqueurs les égards dus au malheur, fit mettre à l'ordre la proclamation suivante :

« Soldats, vous devez respecter le malheur ; » ce principe, que dicte l'humanité, est le » propre de la générosité de la nation espagnole. » Le général ne peut présumer que qui que » ce soit se permette d'insulter, du geste, de » paroles ou d'autre manière quelconque, les » prisonniers français, soit à leur sortie du » fort, soit dans leur marche-route pour se » rendre au lieu qui leur sera assigné. Si le » motif d'honneur n'était pas suffisant pour vous » contenir, songez que les chances de la guerre » peuvent vous mettre dans un cas pareil. Mais » si, contre toute espérance, il se trouvait des » soldats, paysans, charretiers, ou personnes » quelconques, qui se permît la moindre in- » sulte envers ces militaires malheureux, ils » seront immédiatement arrêtés, et passeront » par six tours de baguettes.

» Le général ne peut présumer que, parmi » les officiers ou autres personnes distinguées, » il s'en trouve qui manquent aux égards dictés » par l'éducation et la générosité. Mais, dans » le cas contraire, le général prévient qu'il » punira le délinquant suivant son rang et les » insultes dont il se sera rendu coupable.

« — Au quartier-général du Boulon, 25 juin « 1793 ».

Tranquille pour ses communications, le général espagnol s'occupa entièrement de pousser ses conquêtes, et combina les approches de Perpignan, que les Français, de leur côté, cherchaient à couvrir. Ils voulaient, à cet effet, rentrer à Thuir, s'y fortifier, et en faire un point central, d'où ils auraient envoyé des partis pour inquiéter les Espagnols sur leurs flancs, et intercepter leurs fourrages. Don Antonio Ricardos prévint les ennemis, et envoya le comte de la Union pour occuper cette ville, avec six bataillons, neuf escadrons, et trente pièces d'artillerie. Les ennemis parurent au nombre de huit mille hommes, et, arrivant sur trois colonnes, ils prirent une position avantageuse en face des Espagnols. Le comte de la Union, qui n'avait ordre que de se maintenir dans ce poste, garda la défensive. Le général en chef, instruit de ce qui se passait, et n'ignorant pas qu'il était entré des troupes fraîches dans Perpignan, partit à minuit du Boulou, ne laissant pour la garde du camp que deux régimens d'infanterie et quelques escadrons. Arrivé à Mas-Deu, il y établit un camp qui avait sa droite appuyée à cet endroit, et un autre camp fut établi ayant sa gauche à Thuir. Le premier juillet, à onze

heures du matin, les Français, au nombre de cinq mille hommes d'infanterie, avec quelques escadrons, occupèrent les hauteurs qui sont en face de Mas-Deu, et manifestèrent le dessein d'attaquer cette position. Le lieutenant-général Courten, qui y commandait, envoya deux compagnies de grenadiers et un régiment de cavalerie pour déloger ces troupes; mais, renforcées par de l'artillerie, le feu en fut si vif, que les Espagnols ne purent entreprendre l'attaque : les deux armées restèrent en présence jusqu'à la nuit. Les Français, craignant sans doute d'avoir le lendemain toutes les forces espagnoles à combattre, se retirèrent pendant la nuit. Don Antonio Ricardos ayant fait une reconnaissance, jugea à propos, pour assurer la position des camps de Mas-Deu et de Thuir, d'établir deux compagnies de grenadiers, un escadron de cavalerie, du canon et des obusiers, sur un mamelon qui se trouve entre ces deux endroits, duquel on dominait le camp des Français, et d'où l'on découvre la ville de Perpignan.

Le soir de ce même jour, ayant entendu une fusillade du côté Millas, on envoya un détachement qui s'aperçut que les ennemis avaient détruit un pont en bois qui était sur le Tet. Occupant le village de Millas, le colonel Vives aperçut les ennemis embusqués

de l'autre côté de la rivière, il fit avancer des troupes, et le feu commença de part et d'autre; mais le Tet ne se trouvant pas guéable dans cet endroit, on dut renoncer à une attaque, et on fit venir des renforts du camp de Thuir. Le général Urrutia, qui commandait ces troupes, eut ordre de réduire à l'obéissance les villages de Corbere-le-Haut, Corbere-le-Bas, ainsi que la ville d'Ille; de désarmer les habitans, et de leur déclarer, que s'ils détournaient les eaux, qui de ces villages arrivent à Thuir, ils seraient passés au fil de l'épée: pour s'assurer davantage encore de ces endroits, on enleva pour otages les principaux habitans. Tout cela exécuté, le détachement retourna dans le camp.

Le 3, les villes de Camellas, Terrats, Lupia, Pomella, Sainte-Colombe de Thuir, Corbere, Boule, et Sainte-Colombe de la Illas, envoyèrent leurs régidors et baillis pour prêter serment de fidélité au roi d'Espagne, avec serment de suivre la religion catholique, et de reconnaître l'ancien gouvernement.

Comme les paysans qui ne s'étaient pas rendus aux Espagnols, prenaient les armes contre eux, le général publia le manifeste suivant, qui prouve, d'une manière bien positive, la pureté des intentions de S. M. C.

» Les querelles des souverains se terminent

« par le moyen de troupes à troupes; mais il « ne fut jamais permis aux particuliers de « faire usage de leurs armes dans ces circons- « tances. Leur impartialité est ce qui leur « conserve leur propriété et leur liberté indi- « viduelle. En conséquence de ce principe, « et d'après la déclaration de S. M., du 7 « mai, déclaration qui annonce d'une manière « formelle que son intention n'a jamais été de « faire la guerre à la France, ni à la saine « partie de la nation française, je déclare que « tout Français qui, sans être attaché à l'ar- « mée espagnole, portera des armes, uni- « forme, soit avec distinction d'officier, ou « seulement de soldat; ceux qui, sous prétexte « de servir en qualité de miquelets, porteront « ou auront chez eux des fusils; enfin tout « habitant qui, sans être soldat, en portera « l'uniforme, ou aura des armes, sera arrêté « et pendu sur-le-champ. — Au quartier- « général de Thuir, le 3 juillet 1793. Don An- « tonio RICARDOS, général en chef de l'armée « espagnole dans le Roussillon ».

Dans la nuit du 29 au 30, le commandant des troupes dans Argelès eut ordre d'attaquer le poste d'Oriol, défendu par de fortes batteries placées sur une montagne d'un accès difficile, et à trois quarts de lieue du chemin de Coliouvre. Il était important d'occuper ce

poste afin de pouvoir fermer les approches de cette place. Don Joachim de Oquendo fut chargé de tourner les batteries avec dix-sept cents hommes, pendant que Crespo, avec seize cents, faisait une fausse attaque sur un autre point. Malgré l'ordre d'Oquendo, de surprendre la batterie, on ne put empêcher les soldats de l'avant-garde de faire feu sur les premières sentinelles françaises, et d'entrer aussitôt dans une des batteries, dont ils s'emparèrent; mais comme le corps de troupes, arrêté dans sa marche par l'aspérité des chemins, n'avait pu aller aussi vîte que l'avant-garde, composée de montagnards catalans; les Français, avertis de l'approche des Espagnols par un pot à feu, envoyèrent deux mille hommes de renfort, qui surprirent les troupes qui étaient maîtresses de la batterie, et firent un feu de mitraille sur les troupes qui y montaient. Les soldats qui se sauvèrent de la batterie eurent le courage d'emmener des prisonniers, malgré le feu dont on les assaillit. Oquendo voyant son opération découverte, par conséquent manquée, se retira après avoir pris position pour soutenir son avant-garde, chassée de la batterie.

Don Antonio Ricardos, voulant assurer sa position de Mas-Deu, et surveiller les mouvemens de l'armée française, qui avait son avant-garde à Canhoes, fit porter celle de son

armée au village de Ponteilla. Il ordonna en même temps qu'on coupât l'aqueduc qui, passant par Ille et Corbere, conduit l'eau à Perpignan.

Le 7 juillet, au point du jour, les Français, au nombre de quatre mille hommes, se portèrent sur Ponteilla, et y attaquèrent l'avant-garde espagnole. Le général, ayant fait mettre toute l'armée sous les armes, ordonna aux troupes de l'avant-garde et des avant-postes de battre en retraite avec précipitation. Les Français, croyant les avoir obligés à fuir, les poursuivirent avec acharnement; mais, assaillis par une division de cavalerie placée en embuscade, ils furent mis en pleine déroute avec perte considérable. Aussitôt le général fit marcher deux colonnes d'infanterie pour s'emparer de Canhoes, qui fut abandonné par l'avant-garde française.

Les Français, voyant les Espagnols si près de Perpignan, formèrent trois camps en avant, et sous le feu de la place. Le camp sur la droite était en avant du village d'Orles, et appuyait au Tet; celui sur la gauche était établi à Cabestany, ayant en avant la rivière de Calarana, qui se jette dans le lac de Saint-Nazaire, et couvrait ainsi les positions des Espagnols, d'Argelès et d'Elne; celui du centre était le camp retranché qui est sur la route

d'Espagne. Dans cette position, le général français attendit les renforts qu'on lui promettait. Don Antonio Ricardos sentait toute l'importance de faire sortir ses ennemis de la position avantageuse qu'ils occupaient, avant qu'ils eussent rassemblé assez de forces pour prendre l'offensive. Si l'armée espagnole eût été plus forte, don Antonio eût pu occuper les Français gardant les camps ci-nommés; et de sa gauche, appuyée sur le Tet, il eût pu faire passer cette rivière à une forte division de cavalerie et d'artillerie légère, qui eût été au-devant des renforts qui venaient de l'intérieur, et eût formé totalement l'investissement de Perpignan; mais, n'ayant point suffisamment de troupes pour cette combinaison, le général fut contraint de manœuvrer, afin d'attirer les Français hors de leur position.

Le 13 juin, à la pointe du jour, l'armée se mit en marche, sur trois colonnes. L'avant-garde se porta en avant, et fut remplacée, sur les hauteurs de Carache, par la colonne de droite aux ordres du lieutenant-général don Manuel de Cagigal. La colonne du centre, sous les ordres du marquis de Las-Amarillas, et celle de gauche, sous ceux du prince de Montforte, firent halte à la hauteur de Canhoes, laissant ce village entre eux deux. L'armée se mit alors en bataille : mouvement qu'exécutèrent les enne-

mis en manifestant non-seulement l'intention de se défendre, mais même celle d'attaquer les Espagnols, s'ils abandonnaient leur position. Les deux armées restèrent ainsi en présence le 15 et le 16. Ce même jour, à la nuit tombante, l'armée espagnole fit un mouvement en avant, et, se divisant en cinq colonnes, se porta sur la position ennemie. Dans la nuit, une partie de l'avant-garde espagnole s'empara de trois batteries qui couronnaient une montagne, et couvraient la position des Français. Une batterie de vingt-neuf pièces fut établie, avant le point du jour, sur un autre point, dans une position avantageuse, pour soutenir l'attaque qu'on devait faire de front sur le camp français dès que l'on verrait le signal, qui devait être un feu sur la gauche de la batterie. La cavalerie, sur la droite, était en disposition de couper aux ennemis le chemin de Perpignan; et sur la gauche était placée, au même effet, une division aussi de cavalerie.

Au point du jour, le feu commença de part et d'autre avec vivacité. Le premier camp des ennemis fut ébranlé; mais s'étant rapproché du glacis de la place, le général Cagigal, qui commandait en chef cette attaque, voyant l'impossibilité de forcer la position des Français, fit battre en retraite, et fit évacuer, pièce par pièce, la batterie formée dans la nuit; les

troupes eurent ordre de rentrer dans leurs camps respectifs. Les Français suivirent les Espagnols, et s'approchèrent de si près, que les boulets arrivaient dans le camp de la deuxième ligne. On envoya alors une forte division de cavalerie pour couvrir la retraite : cette précaution, quoique tardive, sauva l'armée d'un péril imminent. La division chargea les Français avec une telle impétuosité, qu'ils abandonnèrent leurs pièces d'artillerie : une d'elles fut amenée au camp : et deux autres, qui avaient été enlevées, furent enclouées.

Les troupes de Coliouvre firent une sortie ce même jour et occupèrent des hauteurs qui sont sous la protection des forts de Puig-Oriol et de l'Etoile. Crespo sortit d'Argelès, et ayant fait placer une batterie sur une hauteur qui dominait la droite de leur position, il fit taire leur feu. A la gauche, le combat fut sanglant et tenace; mais l'artillerie espagnole ayant été renforcée, les Français se retirèrent.

Dans la nuit du 7 juillet, le général de l'avant-garde espagnole entendit beaucoup de bruit d'artillerie dans le village de Canhoes, occupé par l'avant-garde ennemie : ayant su que le bois qui joint au village était rempli de troupes, et ayant ensuite entendu battre la générale dans le camp des Français, il donna avis de ce qui se passait au général en

chef. L'armée se mit aussitôt sous les armes, et se porta en avant de Ponteilla.

Vers les neuf heures du matin, on aperçut deux fortes colonnes se dirigeant sur Mas-Deu; elles se réunirent et se formèrent en bataille en avant d'un bois épais, ayant toute la cavalerie sur le flanc droit. Un feu d'artillerie s'engagea aussitôt : celui de deux batteries espagnoles, avantageusement placées, fit taire celui des Français, qui se retirèrent avant qu'on ait pu en venir à un combat.

Le général espagnol, voyant sa position de Thuir bien assurée, ne laissa dans ce camp que deux régimens d'infanterie et un de cavalerie; le surplus des troupes se porta en avant, et campa en avant de Truillas, pour renforcer le centre de la position. On fit fortifier en même temps la ville d'Ille, de manière à la défendre d'un coup de main, et on y mit un bataillon pour la garder.

Don Antonio fut averti par ses espions que les Français devaient célébrer la fête de la Fédération du 14 juillet par une attaque sur toute la ligne; que leurs projets étaient de se porter sur Argelès, pour agir avec les troupes enfermées dans Coliouvre, et qui devaient faire une sortie tandis qu'on ferait une fausse attaque sur Thuir et Mas-Deu. Pour déconcerter le plan des républicains, il résolut

de faire un mouvement en avant, en prenant une position qui couvrît Canhoes ainsi que le bois qui est à côté, et qui était occupé par les ennemis.

Le 13, à deux heures du matin, les troupes d'avant-garde se portèrent sur les hauteurs en avant du village de Ponteilla. L'armée se mit alors en mouvement sur trois colonnes : la première se dirigeant sur le village de Nils, la deuxième sur la droite de Canhoes, et la troisième sur la gauche de ce même village, ayant attention, lesdites colonnes, de conserver leur distance, afin de pouvoir se déployer au premier ordre. L'avant-garde ennemie évacua Canhoes dès qu'elle eut connaissanee de l'approche des colonnes, et l'avant-garde espagnole vint occuper ce poste et s'établit sur une hauteur qui est à la droite du village.

Vers huit heures du matin, on aperçut des ennemis dans un bois sur la gauche : on y envoya aussitôt un bataillon de gardes wallones et quelques troupes légères, avec huit pièces de campagne. Après quelque résistance, les Français en furent délogés ; mais sur le soir on les aperçut sur la droite de l'avant-garde : on envoya des troupes pour les contenir ; mais le feu s'étant engagé, et les troupes espagnoles ayant mis les Français en déroute, elles les poursuivirent jusque dans un camp qu'ils couvraient,

et dans lequel elles pénétrèrent, y enlevèrent une distribution de pain, et se retirèrent en bon ordre, sans être inquiétés.

Le mouvement de l'armée espagnole déconcerta tellement les généraux français, qu'ils ne purent effectuer leur plan d'attaque arrêté pour le lendemain : l'armée les accusa même d'être vendus.

Du côté de Thuir, quelques miquelets s'avancèrent ; mais ils se retirèrent bientôt sur Saint-Féliu, et se maintinrent sur une hauteur dont on ne chercha pas à les déloger. Quelques chaloupes débarquèrent un petit nombre de troupes qui se joignirent à des détachemens envoyés pour inquiéter les Espagnols. Crespo fit sortir d'Argelès plusieurs partis qui forcèrent le rembarquement de ces troupes et poursuivirent, jusque sous le canon de Puig-Oriol, celles qui étaient sorties de Coliouvre.

Don Antonio Ricardos transféra, le lendemain 14, son quartier-général à Truillas. Après avoir visité la ligne, il fit renforcer la gauche de sa position, qu'il ne trouvait pas assez couverte.

Les Français ne pouvant forcer le centre de la ligne d'opération des Espagnols, voulant cependant les obliger d'abandonner Perpignan, portèrent des forces sur la gauche de leurs ennemis, et se présentèrent le 22 devant Ille : ils

coupèrent les conduits qui y mènent l'eau. Ce poste n'était défendu que par un bataillon qui fit bonne contenance et donna le temps à des troupes de renfort d'arriver. Le 26, le général ordonna à Crespo de prendre le commandement de la ville d'Ille, de couvrir toute cette partie du Roussillon jusqu'à Villefranche, de former l'attaque de cette ville, et de couper ses communications avec Mont-Louis. On lui envoya la grosse artillerie qui lui était nécessaire pour cette opération. Don Joseph Crespo fit ses dispositions; et, pour couvrir son mouvement sur Villefranche, il fit occuper Corbère de Millas et Vincac : mais le 31, les ennemis attaquèrent ce dernier endroit, dans lequel on avait établi les fours de campagne, et qui avait pour défense, en sus des troupes de ligne, une compagnie de paysans du lieu, qui s'étaient proposés pour sa défense, et qui se battirent avec courage jusqu'à ce que s'étant aperçus que les Espagnols avaient usé leurs munitions, et que les Français, supérieurs en nombre, avançaient sur la ville; craignant sans doute les suites de leur dévouement pour les Espagnols, ils se tournèrent du côté des républicains, et attaquèrent spontanément les troupes de ligne auxquelles ils s'étaient ralliés, en criant : vive la république! leur capitaine seul demeura fidèle. Se voyant trahi, ayant usé toutes ses

cartouches, et n'ayant pas suffisamment de forces pour fondre à la baïonnette sur les troupes qui s'avançaient, le commandant espagnol fut obligé d'abandonner Vincac. Les Français y entrèrent, et en enlevèrent trente sacs de farine et quatre cents pains, surplus de la distribution du jour. En se retirant, le commandant espagnol rencontra un détachement de trois cents hommes qu'on envoyait au général Crespo : ce renfort venait de Ponteilla. Informé de ce qui s'était passé, le commandant de ce détachement crut devoir déloger les Français du poste qu'ils venaient d'enlever : ayant fait partager les cartouches qu'avaient ses soldats, avec ceux qui se retiraient faute de munitions, il divisa sa petite troupe en trois colonnes, et marcha sur Vincac, d'où il débusqua les Français, malgré une vive résistance et le feu d'une batterie qu'ils avaient établie de l'autre côté du Tet. Comme cette batterie inquiétait le poste de Vincac, le commandant espagnol résolut de l'enlever le lendemain; mais elle fut évacuée dans la nuit, et les canons enlevés.

Les ennemis continuaient cependant à inquiéter les troupes qui étaient dans le Conflans, et dénotaient le projet de faire une diversion de ce côté, et d'arrêter par ce mouvement le progrès des Espagnols du côté de la capitale du Roussillon. Don Raphaël Adorno, maréchal-de-

camp, fut envoyé pour faire disparaître les détachemens ennemis qui couvraient cette partie. Se portant sur Vincac, où il comptait trouver les Français qui, suivant ce qu'on lui avait dit, étaient rentrés dans ce poste, il reçut dans sa marche un ordre du général qui lui enjoignait de se porter sur Millas, qui était attaqué, mais vaillamment défendu par le capitaine de grenadiers Cordova. Aussitôt que les troupes d'Adorno parurent, les Français se retirèrent. Adorno les ayant vus en pleine retraite, laissa Millas au détachement qu'il avait secouru : ce dont les Français s'étant aperçus à leur tour, ils vinrent le lendemain réattaquer ce poste. Le général en étant instruit, y envoya un renfort de deux cents hommes, aux ordres de don François Solano : ce renfort délivra ce poste de nouvelles entreprises.

Pendant qu'Adorno faisait évacuer les détachemens français qui inquiétaient la plaine du Conflans, Crespo se dirigeait avec six bataillons sur la ville de Prades, distante d'une heure et demie de chemin de Villefranche. Ayant une parfaite connaissance des localités, de la position qu'occupaient les ennemis, et des chemins qui conduisent au château et à la ville de Villefranche, il s'approcha d'une hauteur qui est à demi-portée du canon du château, et d'où il pouvait aussi battre la ville. Mais il n'y avait pas

de chemin pratiqué pour transporter de l'artillerie sur le sommet de la hauteur; et le général se voyait privé de l'avantage de cette position, lorsque les grenadiers des régimens de Savoie et de Navarre s'offrirent de monter à bras les pièces qu'on voudrait y mener. Quatre pièces de 24, et autant du calibre de 12, furent de cette manière mises en batterie. Le gouverneur fut aussitôt sommé de se rendre : s'y étant refusé, le feu commença à trois heures du matin. Mais après vingt-quatre heures d'un feu vif et soutenu, dirigé contre la ville et le château, les Français arborèrent un drapeau blanc, et envoyèrent un officier qui, au nom des gouverneurs de la ville et du château, offrit la reddition de l'une et de l'autre, en disant qu'on devait profiter de la sortie d'un fort détachement qui avait été relever les troupes d'un camp placé sur une montagne voisine dans l'intention de soutenir la place; et que, ne voulant pas s'exposer à être passés par les armes, ils engageaient les Espagnols à occuper la ville avant la rentrée des troupes descendantes du camp. Crespo se méfiant autant de la sincérité des habitans que de celle des gouverneurs de la ville et du château de Villefranche, envoya aussitôt des forces assez considérables pour parer aux résultats d'une trahison. Elles laissèrent les portes ouvertes, afin de surprendre

les troupes qui rentreraient; mais celles-ci, averties chemin faisant de la reddition de la ville, retournèrent au camp. Celles qui étaient dans la place se rendirent prisonnières de guerre.

Les Français inquiétaient toujours Millás par le feu des batteries qu'ils avaient établies sur la rive gauche du Tet. Le général résolut de les chasser définitivement de leurs postes, et ordonna à don Raphaël Adorno de se porter sur ce point avec trois bataillons de ligne et deux cents hommes de troupes légères. Dans la nuit du 10 août, Adorno se mit en marche, fit ses dispositions pour occuper la droite des Français par une fausse attaque, tandis que, sur la gauche, à la tête de ce qui lui restait de troupes, il se porta sur le village de Nasiach, où il rencontra une grand'garde. Au point du jour, il aperçut les ennemis formés en bataille et occupant la position qu'il avait compté prendre pour dominer les batteries ennemies. Ainsi déçu dans son plan d'attaque, se trouvant sans cavalerie et sans artillerie, et ayant à combattre un ennemi supérieur en nombre, qui avait de la cavalerie et de l'artillerie, il ne lui restait d'autre parti à prendre que d'attaquer à la baïonnette les batteries, qui étaient le but de son expédition, pendant qu'un bataillon se formerait en bataille sur une hauteur en face

de la position qu'avaient prise les troupes françaises. Un bataillon de grenadiers de Malaga fut chargé de l'enlèvement des deux batteries, et, malgré un feu à mitraille, il parvint à s'en emparer : on en dirigea aussitôt les canons contre les Français qui occupaient la hauteur, et on les força à un mouvement rétrograde. Pendant cette action, on détruisit les deux redoutes, et on précipita dans la rivière un obusier, une pièce de 16, ainsi que les caissons. S'apercevant que les ennemis se renforçaient, Adorno, ayant rempli le but de son expédition, ordonna la retraite, qui se fit en bon ordre, en emmenant les pièces de 4, qu'on eût beaucoup de peine à faire passer dans les chemins qu'il fallait tenir pour regagner la rivière, dont le passage était gardé par des grenadiers provinciaux.

Depuis cette affaire jusqu'au 16, il n'y eut rien de nouveau dans les opérations de l'armée de Roussillon. Le 17, le général ayant ordonné à Crespo de laisser garnison dans Villefranche, et de rejoindre l'armée en balayant tout ce qu'il trouverait d'ennemis sur son chemin, il délogea les Français de Masos, qui fut livré au pillage. On fit sur l'ennemi qui le défendit cent trente-sept prisonniers de troupes de ligne, et on lui prit cinq pièces de canon, avec les caissons, et beaucoup de munitions et effets de troupes.

Le 19, vers le soleil couchant, les Français, au nombre de six cents, s'avancèrent jusqu'à Elne; ils surprirent une des sentinelles de l'avant-garde des troupes dans Argelès; et après avoir incendié un magasin de paille, s'être emparé de quelques charrettes attelées, ils retournèrent à Perpignan. Cette expédition donna l'alarme; et le bruit courut dans le camp de Mas-Deu qu'Argelès était pris, et qu'Elne était attaqué par trois colonnes. Le général en chef détacha aussitôt le prince de Montforte, lieutenant-général, avec une forte division, et lui donna l'ordre d'attaquer l'ennemi dans quelque position qu'il le trouvât; mais instruit dans la route que le motif de sa marche n'était qu'une fausse alarme, et ayant reçu de nouveaux ordres, le prince se dirigea sur Perpignan, par la gauche d'Elne, afin de couper la retraite à ces six cents Français qui étaient partis de Villeneuve, bourg situé à un quart d'heure de chemin du camp de Cabestany, qui couvrait Perpignan sur la gauche. Les Espagnols entrèrent dans ledit bourg, qui n'avait pas encore été soumis; ils firent abattre l'arbre de la liberté; les habitans furent désarmés, et on enleva trois cents moutons et trente bœufs destinés à l'armée française. En se retirant, les Espagnols emmenèrent quatre officiers municipaux, accusés de servir d'espions aux Français. Ceux-ci ne trou-

blèrent point cette opération, quoiqu'elle se fît à vue des sentinelles et de leurs postes avancés.

Dans la nuit du 19 au 20, quatre cents miquelets français ayant trompé les sentinelles d'un poste qui gardait un magasin à poudre, et qui les prirent pour Espagnols, arrivèrent jusqu'aux environs de Thuir, où ils furent reconnus et poursuivis jusqu'au village de Soler. Ils n'eurent pas la présence d'esprit de profiter de leur petit succès pour mettre le feu au magasin à poudre dont ils avaient surpris les gardes.

Les Espagnols occupaient toujours les positions de Mas-Deu, Truillas et Thuir; mais en arrière, et sur leur gauche, ils étaient inquiétés par les Français qui étaient dans la Cerdagne, et qui, étant maîtres d'Olette et du Mont-Louis, faisaient des incursions dans les pays conquis. Don Antonio résolut de porter sa ligne sur le Tet, et de dégager par ce mouvement tout le pays entre cette rivière et les Pyrénées. Ce mouvement lui donnait encore la facilité de mettre le siége devant Perpignan, après en avoir enlevé le camp retranché. Il fallait pour cela forcer les Français à évacuer leurs positions et les villes qu'ils occupaient encore sur la droite du Tet; en conséquence, il ordonna à don Joseph Crespo de forcer le poste de Montalba,

et de faire évacuer le camp français établi sur la montagne de Montferraill, dans le Conflans, tandis que le lieutenant-général marquis de Las-Amarillas passerait le Tet, entre Saint-Féliu et Soler, avec six mille hommes, pour attaquer le camp et le village de Corneilla, occupés par quatre mille six cents hommes, commandés par le général Lemoine. Cette position des Français défendait le passage du Tet, en face de Millas, qui était occupé par don Francisco Solano. Un corps de cavalerie devait, pendant cette manœuvre, tourner le flanc gauche des Français, afin de leur couper la retraite. Cette opération combinée, en donnant au général espagnol toute la rive gauche du Tet, lui facilitait les moyens d'intercepter les convois de l'ennemi, et, se trouvant maître de la plaine, d'ôter tout fourrage à leur cavalerie. Différens accidens, et un orage très-fort qui survint le 29, ayant fait grossir la rivière, l'exécution de ces attaques fut remise au lendemain. Vers le soir de la journée du 30, le marquis de Las-Amarillas passa la rivière, attaqua les ennemis qui, après une faible résistance, abandonnèrent leur camp de Corneilla, y laissant tentes et artillerie. Les batteries furent enlevées par la cavalerie. Du côté de la Cerdagne, don Joseph Crespo délogea les ennemis de la montagne de Montferraill, et s'empara aussi de son artillerie. Par

ces deux victoires, le général espagnol fût totalement maître de la plaine du Rousillon jusqu'au Tet.

Les troupes françaises qui occupaient les positions dans la Cerdagne, se retirèrent sur les détachemens du général Dagobert, qui avait déjà réuni à la garnison de Mont-Louis les troupes battues à Villefranche.

Se voyant chassé des positions qu'il avait sur le Tet, le général français combina une diversion qui devait être avantageuse au mouvement général de l'armée, puisqu'elle appelait l'attention de ses ennemis sur les derrières de leurs opérations. Il ordonna au général Dagobert de réunir toute sa division, et d'attaquer le maréchal-de-camp don Diego de là Pegna, qui couvrait Puycerda, et occupait le poste de la Perche avec trois bataillons d'infanterie et trois cents dragons. La précipitation du mouvement du général français, et la supériorité de ses forces, obligèrent le général espagnol d'abandonner son camp, même son artillerie, et de se replier sur Urgel.

Ayant pris position à Puycerda, les Français résolurent de poursuivre leurs succès, et se divisant sur quatre colonnes, ils débouchèrent par les villages de Palau, Oseja, Libia, et les hauteurs qui avoisinent ce dernier village, pour attaquer les Espagnols, qui avaient

rappelé les troupes qui étaient dans la vallée de Carol. Ils furent repoussés, et ayant laissé deux mille hommes, avec de l'artillerie, à Belver, et mille à Puycerda, ils se retirèrent sur Mont-Louis.

Le maréchal de camp don Raphaël Vasco fut envoyé avec cinq bataillons, de l'artillerie et un détachement de cavalerie, pour reprendre la Cerdagne. Ces troupes attaquèrent le camp d'Olette, qui couvrait Dagobert sur ses derrières. Ce camp était occupé par deux mille Français, qui se retirèrent en désordre en avant d'une hauteur voisine. Ayant été renforcés par Dagobert, qui craignait d'être coupé, ils profitèrent d'un brouillard pour surprendre, le lendemain 3 septembre, les troupes victorieuses, qui, à leur tour, se retirèrent dans le plus grand désordre, abandonnant l'artillerie et les munitions. La perte des Espagnols fut considérable dans cette retraite, et cet échec fut, dans la suite, d'une conséquence majeure.

Les Français, en abandonnant la position de Corneilla, sur le front d'attaque des Espagnols, s'étaient retirés sur Salces, à l'extrémité du Roussillon, afin de conserver leur communication avec le Languedoc. Il ne restait plus aux Français, dans la plaine du Roussillon, que les camps en avant de Perpignan, et la

position de Peyrestortes, qu'il fallait enlever pour pouvoir occuper Rivesaltes, et pousser la ligne sur la rivière de Gly, en appuyant la gauche à Estagel. Le général espagnol qui sentait la nécessité de profiter de ses succès, et de pousser les Français au-delà des Corbières, ce qui lui eût assuré la possession totale du Roussillon et la prompte reddition de Perpignan, ordonna au marquis de Las-Amarillas de faire occuper Rivesaltes, et de prendre position en avant du camp de Saint-Etienne, afin d'y contenir les Français, et de donner le temps de faire passer des troupes du côté d'Estagelès, pour les tourner par leur gauche. Le 3 septembre avait été fixé pour l'attaque du camp français de Peyrestortes; mais elle ne put s'effectuer ce jour-là, par des accidens imprévus.

Combinant une attaque générale, don Antonio Ricardos avait fait porter des troupes sur le Conflans, afin de masquer les Français qui étaient à Mont-Louis, et les empêcher de passer le Tet et d'opérer une diversion qui aurait gêné ses opérations. Il avait donné aussi l'ordre d'attaquer les camps en avant de Perpignan. Le brigadier don Joseph Bailly fut chargé d'attaquer le camp de droite, d'Orles, pendant que le brigadier don Joseph Iturrigaray attaquerait le camp de la gauche, de Cabestany. Un autre corps devait se tenir en présence du camp re-

tranché, afin de le contenir, et d'empêcher les troupes qui le gardaient de secourir le camp de la droite et celui de la gauche.

Telles étaient les dispositions du général en chef. L'attaque sur Peyrestortes n'eut pas lieu le 3 septembre, comme nous l'avons dit; mais dans la soirée de ce jour, le corps de Bailly attaqua le camp d'Orles, s'empara de la principale batterie, en encloua les canons, et y fit prisonnier le général Frecheville. Le corps d'Iturrigaray délogea les ennemis du camp de Cabestany, et, après en avoir fait un massacre horrible, il emmena des prisonniers et plusieurs pièces de canon.

L'attaque du camp de Peyrestortes ne put (on ne sait trop pourquoi) avoir lieu que le 8, et ne commença encore qu'à cinq heures du soir. Un feu d'artillerie s'engageait de part et d'autre avec vivacité, lorsqu'un bataillon du régiment de Navarre et quelques compagnies de grenadiers provinciaux se jetèrent, à travers la mitraille, dans les batteries des ennemis, s'en emparèrent après un combat acharné à la baïonnette, mirent les Français en déroute, et pénétrèrent dans le camp. Ce succès ne doit être attribué qu'au courage des troupes espagnoles.

Ayant reçu des renforts du camp de Salces, les troupes battues attaquèrent le lendemain les troupes victorieuses. Le marquis de Las-Ama-

rillas fut culbuté : il se retira sur Peyrestortes ; qu'il fut aussi contraint d'abandonner, après avoir repoussé deux fois l'ennemi : il fut forcé alors de se retirer dans la position de Mas-Deu.

Courten, attaqué le 17 septembre dans la position du Vernet, fut de même obligé de se replier sur Truillas. Il s'était défendu pendant 17 heures avec cinq mille hommes contre vingt-quatre mille Français, commandés par le général Dagobert. Les Français rendirent encore en cette circonstance l'hommage dû au courage et à la fermeté des Espagnols.

Dans le Conflans, les troupes françaises, après avoir obtenu des succès à Olette, avaient forcé les Espagnols à se concentrer sur Villefranche, et tous leurs efforts étaient réduits à couvrir cette place. Instruit des progrès des Français dans cette partie, et craignant que de nouveaux succès de ce côté ne compromissent la sûreté de l'armée, don Antonio Ricardos envoya le comte de la Union, avec une forte division, pour renforcer les troupes du Conflans, déjà retirées sur le Tet, et empêcher que sa position de Mas-Deu et de Truillas ne fût compromise par sa gauche.

Dans la nuit du 15, les postes avancés donnèrent avis qu'ils entendaient un bruit de transport d'artillerie du côté du château de Reart. On battit aussitôt la générale au camp de Pon-

teilla; et, peu après, le feu se fit entendre du côté de Mas-Deu. Le général se porta aussitôt à Ponteilla; et, sur l'avis qu'on apercevait les ennemis garnissant les hauteurs près ledit château de Reart, il ordonna au brigadier don Manuel Vives de s'avancer sur Mas-Deu avec une partie de l'avant-garde. Le général se transporta lui-même ensuite à cet endroit, et, ayant renforcé la division de Vives de trois compagnies de carabiniers, il l'envoya sur le poste de Reart, où il aperçut l'ennemi formé en bataille à la droite et à la gauche d'une maison en ruine. Il déploya aussitôt ses troupes, les mit en bataille hors la portée du canon, et fut reconnaître de plus près la position des Français : il les aperçut défilant en colonnes par la droite, et se dirigeant sur le camp de Cabestany, en avant de Perpignan. La retraite était couverte par un parti de cavalerie, qu'il fit charger par les carabiniers royaux qui le mirent en fuite.

Il paraît que les Français avaient eu, ce jour-là, l'intention d'attaquer la position des Espagnols, en cherchant à les déborder par leur droite; mais voyant que l'armée était sous les armes, et manœuvroit pour les attaquer eux-mêmes, ils se désistèrent de ce projet, et refusèrent ensuite la bataille.

Enhardis par les succès de Peyrestortes et du Vernet, ainsi que par ceux obtenus dans le

Conflans, où on avait surpris les postes espagnols de Vasco et d'Olette, les Français résolurent de délivrer totalement Perpignan, et de repousser les Espagnols sur le Tech. Le camp de Salces avait été levé après l'affaire de Peyrestortes; les troupes qui le composaient, ainsi que celles qui gardaient Estagelès, s'étaient reportées sur le Tet, et avaient été réunies à l'armée active. Toutes les combinaisons du général républicain se bornèrent à l'attaque de la forte position qu'occupaient les Espagnols, leur droite à Mas-Deu, le centre à Truillas, et la gauche sur Thuir, ayant leurs avant-postes à Ponteilla.

Renforcé de dix bataillons, Dagobert conçut le projet hardi d'attaquer les Espagnols, et de leur couper la retraite sur l'Espagne. Ce résultat tenait à une seule victoire, qui eût non-seulement décidé du sort de la campagne, mais peut-être forcé l'Espagne à faire la paix.

Le 22, à 7 heures du matin, les Français, au nombre de vingt-quatre mille hommes, se présentèrent devant la position des Espagnols, et portèrent l'attaque principale sur leur gauche, appuyée à Thuir. Une forte division manœuvrait en même temps pour tourner l'armée. A la première nouvelle du mouvement des ennemis, don Antonio Ricardos avait envoyé le général Crespo avec trois mille hommes, pour occuper les hau-

teurs de Reart, sur la droite de sa position, et il se transporta lui-même à Thuir, pour observer les mouvemens des ennemis. Les apercevant s'avancer sur ce point sur plusieurs colonnes, il fit aussitôt renforcer cette position par la réserve qui était à Mas-Deu aux ordres du lieutenant-général Courten, ordonnant au comte de la Union de se porter aussi sur Thuir, avec quatre bataillons et un régiment de dragons, afin de soutenir cette position de gauche.

Toutes ces dispositions étaient à peine prises, qu'on vint avertir don Antonio qu'une colonne de cinq mille hommes se présentait devant les hauteurs de Reart : mais se doutant que cette démonstration d'attaque n'était que pour cacher les intentions réelles sur la gauche, et empêcher d'y porter des forces, le général espagnol, au lieu de renforcer le poste de Reart, en enleva un détachement de la brigade des carabiniers, et se porta à la gauche, où le feu avait déjà commencé.

Tous les efforts des Français s'étaient portés sur la batterie de gauche de la position des Espagnols, forte de douze pièces de vingt-quatre, et commandée par le duc d'Ossuna. Une colonne française, ayant en tête le régiment de Champagne, s'avançait ave l'intrépidité qui est si naturelle aux Français. Le duc d'Ossuna contient l'ardeur de ses troupes, et défend de faire feu.

Lorsqu'il juge les Français à demi-portée de canon, il les couvre d'un feu de mitraille horrible. Le régiment de Champagne est détruit en entier. Le centre de la colonne s'avance, et succombe sous un feu aussi meurtrier. De nouveaux bataillons se présentent, mais ils trouvent aussi la mort sur les cadavres des héros qui les ont précédés.

Pendant l'attaque en front de cette batterie, une colonne de quatre mille hommes cherchait à la tourner par la gauche, et était parvenue à forcer un abattis d'arbres, que défendaient les chasseurs des gardes espagnoles, et qui aboutissait à une petite redoute. Se voyant coupé, le commandant de cette redoute l'abandonna, et se réunit au bataillon qui, de l'abattis d'arbres, s'était retiré sur une hauteur voisine, où il avait pris position, et de laquelle il faisait feu sur l'ennemi qui s'avançait pour le déloger. Le comte de la Union fit alors un mouvement pour prendre en flanc cette colonne, qui, au lieu de continuer sa marche sur la hauteur, se forma aussitôt en bataille en face des troupes du comte de la Union. Cette manœuvre du général espagnol arrêta les progrès de cette division ennemie, et la mit dans une situation critique, étant exposée par son flanc au feu de la batterie du duc d'Ossuna, et en front à celui des troupes du comte de la Union. Elle se défendait

cependant avec courage, jusqu'à ce que le général Ricardos en personne, à la tête des carabiniers royaux et des dragons de Pavie, la chargeât avec impétuosité, et la mit dans une déroute complète. Cette partie du champ de bataille était tellement couverte de cadavres, que la cavalerie en était obstruée. Ce qui ne fut pas tué de cette colonne fut fait prisonnier, et ce qui s'en sauva fut si peu nombreux, qu'on peut dire qu'elle fut totalement détruite. Elle était composée des régimens de Champagne, Vermandois, Boulonais, Médoc, et des gardes nationales du Gers et du Gard, les mieux disciplinées de celles qui étaient à l'armée des Pyrénées-Orientales.

Mais pendant l'attaque sur la gauche, le centre était attaqué, et une forte colonne, aussi de troupes d'élite, après avoir forcé les premiers postes, s'avançait sur le quartier-général de Truillas.

Courten s'y défendait avec courage. Don Antonio, tranquille sur sa gauche, en enleva quatre régimens de cavalerie, et se présenta devant la ligne française : mais s'étant aperçu qu'on ne pouvait l'attaquer de front, il détacha le baron de Kesel, avec deux régimens de cavalerie, pour prendre les ennemis par le flanc droit, et le brigadier don Diego Godoy, avec les deux autres régimens de cavalerie, pour les prendre

par le flanc gauche, pendant que Courten les attaquerait en front avec son infanterie. Ce mouvement eut un plein succès. Don Diego Godoy, ayant reçu un renfort de la moitié de la brigade des carabiniers et de quelque infanterie que lui envoya le comte de la Union, cerna une colonne de la gauche des Français, et la somma de se rendre. Le chef demanda vingt minutes, pour consulter le général Dagobert. On lui en accorda quinze, avec injonction de ne faire aucun mouvement; mais Dagobert, qui était à l'arrière-garde de la troupe la plus immédiate à la colonne cernée, ordonna de faire feu sur ces trois bataillons, ainsi que sur les Espagnols. Don Diego fit aussitôt réitérer sa sommation; la majeure partie des soldats mirent bas les armes: la queue de cette colonne chercha à s'échapper, mais elle fut passée à la baïonnette.

Les Français cherchèrent après cet événement à se jeter dans les montagnes qui entourent Sainte-Colombe et Terrats; ils occupèrent ces deux villages. Ils furent suivis dans leur retraite par le comte de la Union, auquel Ricardos avait envoyé les bataillons de renfort sous les ordres du duc de Montellano; mais, n'ayant plus à couvrir Thuir, la Union avait obliqué sur sa gauche, de manière que Montellano ne put le rencontrer, et la Union fut obligé de se couvrir de quelques mamelons, pour s'abriter

d'un feu très-vif que faisaient les ennemis en se formant sur les revers des montagnes, où ils prirent une position inattaquable, surtout avec le peu de troupes qu'avait la Union, qu'on ne pouvait renforcer; car il n'eût pas été prudent de dégarnir les batteries de droite, non plus que les retranchemens qui communiquaient à l'avant-garde, et qui étaient toujours tenus en respect par une forte division française.

La victoire était décidée en faveur des Espagnols ; mais elle ne pouvait cependant être complète que lorsque ces troupes seraient délogées des hauteurs qu'elles occupaient, et il était déjà quatre heures du soir. Le comte de la Union, qui avait enfin reçu les renforts du duc de Montellano, et le général Courten reçurent ordre de déloger les ennemis à quelque prix que ce fût. Ils attaquèrent avec détermination ; et, malgré l'avantage de leur situation et les difficultés sans nombre qu'offrait le terrain pour aller jusqu'à eux, les Français furent forcés de se retirer, après avoir rompu leurs caissons, mis le feu aux poudres, et précipité dans les ravins l'artillerie qu'ils ne pouvaient emmener.

La nuit mit fin à la poursuite, et le comte de la Union, ainsi que Courten, après avoir fait halte dans le camp français, reprirent leurs positions respectives.

Non découragés par la perte de la bataille

de Truillas, le lendemain, 23, les Français cherchèrent à prendre position dans les montagnes, sur le flanc gauche de l'armée espagnole, et annoncèrent par leurs manœuvres le dessein de forcer sa ligne. Ce projet devenait facile, ayant reçu quinze mille hommes de renfort dans la nuit du 22 au 23. Don Antonio sentit l'importance d'empêcher les Français de s'établir sur ses flancs, et considérant que, s'ils y parvenaient, ils pourraient gêner ses communications, menacer même le Wallespir ainsi que le Boulou, il fit transporter sa grosse artillerie, partie au Boulou, et partie au château de Bellegarde.

Pendant cette marche rétrograde, le général Vives fit attaquer l'avant-garde ennemie, forte de huit mille hommes; il la battit, lui prit deux pièces de canon, et contint la division à laquelle elle appartenait, jusqu'à l'évacuation entière du camp de Truillas.

Malgré les avantages que lui donnait la victoire qu'il venait d'obtenir, don Antonio jugea que la position qu'il occupait n'était plus tenable, et qu'il ne pouvait plus reprendre l'offensive sans des renforts considérables : il décida de reporter son camp dans la position du Boulou. Le 24, une partie des troupes effectua sa retraite. Les Français en étant avertis, attaquèrent Thuir le lendemain : ils y trouvèrent de la résistance; mais le 26, étant revenus à la charge, ils s'en emparèrent. Don

Antonio, malgré cet échec, tint encore dans son camp de Truillas jusqu'au 30 ; et ce jour-là il fit sa retraite en bon ordre et sans être inquiété, sur la position du Boulou, préparée pour le recevoir, emmenant avec lui cent pièces d'artillerie, et tous les équipages de l'armée. Quoique suivi de près par l'ennemi, rien de ce convoi considérable ne tomba en son pouvoir.

Le camp des Espagnols était posé dans la plaine qui est en avant du Boulou, et que traverse le grand chemin de Perpignan. Son front était défendu par un ravin qui se prolonge de l'est à l'ouest, et au fond duquel coule la petite rivière de Valmagne qui se jette dans le Tech. Des batteries à feu croisé, placées sur des mamelons peu élevés au-dessus du niveau de la plaine, défendaient l'approche du ravin, et couvraient le camp, qui était appuyé à sa gauche sur un prolongement de coteaux qui sont dans la direction du nord au sud. Ces coteaux étaient couverts de fortes batteries. Ces batteries de la gauche du camp couvraient le grand chemin de Ceret, et assuraient la communication du Boulou avec cette ville. La droite du camp arrivait jusqu'au Tech, et était couverte de ce côté par cette rivière et par un camp établi sur l'autre rive, et qui était appuyé aux coteaux retranchés de Montesquiou. Par ce moyen, les Français qui étaient à Argelès étaient contenus.

Les Espagnols retirés dans le camp du Boulou, occupaient une position avancée qui défendait l'approche des Pyrénées, et leur donnait le temps de recevoir les renforts qui leur étaient nécessaires pour reprendre l'offensive. Toute la ligne des Pyrénées était en leur pouvoir ; Coliouvre, Port-Vendres, le fort Saint-Elme, avaient capitulé, et étaient occupés par leurs troupes ; les fortifications de Bellegarde avaient été réparées ; le commandement de cette place avait été donné au marquis de Vallesantoro ; les communications de l'armée avec la Catalogne étaient assurées, et le camp retranché du Boulou, ainsi que l'occupation de la rive droite du Tech, dont les passages furent défendus par des redoutes, leur offraient une ligne de défense avantageuse et imposante.

Les Français, voulant profiter de la retraite des Espagnols se présentèrent le 2 octobre devant le camp du Boulou : ils le menacèrent sur différens points, occupant et couvrant d'artillerie les hauteurs de Bagnols. La rivière du Tech étant guéable sur tous les points à cause de la sécheresse, il était facile aux Français de la passer, et de couper les six bataillons qui étaient dans Argelès. Don Antonio envoya aussitôt l'ordre au brigadier don Eugenio Navarro d'évacuer cette ville, et de se réunir au camp du Boulou. Malgré la proximité des Français, Navarro

exécuta cette manœuvre avec sang-froid et courage, ne laissant dans Argelès que deux mortiers, et un canon qui n'avait pas de train. Il mit le feu aux poudres qu'il ne put emmener.

Le 3 au matin, les Français, au nombre de seize mille hommes, attaquèrent les coteaux de la gauche du camp, qui étaient couverts de trois batteries. L'avant-garde, et le front du camp, qui formait un angle droit avec les coteaux de gauche, étaient aussi vivement attaqués. Don Antonio, devinant que l'attaque réelle était sur sa gauche, la fit renforcer par de l'artillerie. Un feu très-vif s'engagea de part et d'autre dans cette partie : Vives et don Joachim de Palafox attaquèrent les ennemis avec de l'infanterie seulement, et les forcèrent à la retraite. Le colonel don Francisco Solano s'était porté avec précipitation sur une hauteur dont les Français voulaient s'emparer, et qui leur eût facilité les moyens d'arriver sur les derrières du camp. En s'y maintenant, Solano empêcha les désastres qui eussent été la suite de la prise de cette position, à laquelle les Français attachaient l'intérêt réel et le but de l'attaque générale. Plusieurs fois, ils s'avancèrent pour enlever cette hauteur; mais les grenadiers espagnols la défendirent avec le courage qui leur est propre.

Cette affaire finit avec le jour. L'armée espagnole passa la nuit sous les armes, afin d'être

prête à repousser une nouvelle attaque : six escadrons furent postés en avant de la position de gauche, afin de la couvrir. Le 4 au point du jour, les Français reparurent effectivement, et engagèrent une canonnade sur les batteries de la gauche. Changeant ce jour-là de plan d'attaque, ils cherchèrent à couper la communication avec Bellegarde, en se portant sur le corps que commandait Courten, et qui était campé entre le Tech et les montagnes. Solano fut envoyé avec trois bataillons et quelques troupes légères en renfort à Courten, qui lui fit occuper les passages et hauteurs qui se trouvaient sur son flanc droit : il détacha en même temps trois partis de deux cens chevaux chaque, pour charger les ennemis qui s'avançaient sur son front. Le brigadier don Diego Godoy, commandant un de ces partis, attaqua l'avant-garde avec impétuosité : il la culbuta, fit le commandant prisonnier, et s'empara de toute son artillerie ; mais s'étant trop abandonné à la poursuivre, et n'étant pas soutenu par l'infanterie de Courten, qui resta dans sa position, il fut à son tour chargé par un corps d'infanterie et de cavalerie, détaché du corps de bataille de l'armée française, et fut obligé de se retirer, abandonnant les canons dont il s'était emparé.

Les Français n'avancèrent pas cependant sur Courten, et ils se contentèrent de le canonner,

de même que toute la ligne. Le lendemain, ils passèrent la rivière, et occupèrent quelques hauteurs parallèles à celles qu'occupait Solano : mais cette affaire se réduisit à un feu de mousqueterie.

Pendant qu'on attaquait le camp du Boulou, le général Dagobert, qui occupait les montagnes de la Cerdagne, se porta sur la ville de Campredon, afin d'opérer une diversion. Il espérait s'en emparer facilement, vu que cette ville n'était gardée que par les habitans. Vers les quatre heures du soir, il se présenta devant cette ville, avec cinq mille hommes d'infanterie et deux compagnies de cavalerie. Les habitans firent un feu de mousqueterie qui se soutint jusqu'à la nuit : à cette époque on cessa de tirer de part et d'autre. Peu après la cessation du feu, arriva une sommation de Dagobert, conçue en ces termes : « Au nom de la République française, on fait savoir aux paysans « qu'ils aient à se soumettre aux armes de la « République, qui leur promet sûreté et protection. En même temps, le général se croit « obligé de prévenir les habitans de Campredon « que ceux qui, n'étant pas militaires, seront « pris les armes à la main, seront pendus à « l'instant, leurs maisons réduites en cendres « et leurs biens confisqués. — Fait devant Campredon, le 4 octobre 1793, an 2.e de la République. — Par ordre du général en chef, son 1.er

« aide-de-camp, chef de brigade, Chrétien. » — La réponse à cette sommation fut ainsi : « Les Espagnols ne désirent et ne recherchent d'autre « protection que celle de leur souverain bien « aimé, et ils sont résolus de défendre leur terri« toire jusqu'à la dernière extrémité : cependant « l'alcade demande vingt-quatre heures pour « consulter S. E. le capitaine-général. — Guttierez. » — A cette réponse aussi ferme qu'héroïque, le général français écrivit à l'alcade la lettre suivante : « Le général en chef a donné une preuve « d'humanité aux habitans de la ville de Cam« predon, en leur conseillant de se soumettre « aux armes de la République, et il espère que « sous deux heures on lui enverra des otages, et « qu'on lui livrera la ville ; sans quoi le général « en chef ne répond plus de l'ardeur de ses sol« dats. — En avant de Campredon, le 4 octobre « 1793, à 8 heures un quart du soir. — Par le gé« néral en chef, le 1.er aide-de-camp, chef de « brigade, Chrétien. » — La réponse à ce message fut plus laconique encore : « J'enverrai des balles « en otage, et je barricaderai les portes de la « ville avec des cadavres français. — Guttierez. » — A la pointe du jour, les Français se mirent en mouvement, et recommencèrent l'attaque sur Campredon. Les habitans étaient sous les armes ; ils se défendirent avec vigueur : mais, ayant dû céder au nombre, ils abandonnèrent la ville

pour aller chercher des secours dans la campagne. Revenant à la charge, ils reprirent Campredon, qui ne fut au pouvoir des Français que depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-dînée. Le temps fut assez long pour qu'ils pussent piller les maisons, brûler et profaner les églises. Un des vicaires de la ville, don Martin Cufi, se distingua par son courage et son amour pour son souverain. Tantôt soldat, tantôt ministre de la religion, il ne quittait le feu, que pour exhorter à la mort ceux qui succombaient sous les coups des ennemis.

Le roi crut devoir récompenser la loyauté des habitans de cette ville : il accorda la croix de Charles III à l'alcade don Manuel Guttierez de Bustillo : le vicaire don Martin Cufi eut une pension et fut nommé chanoine de Geronne.

Les Français resserraient de plus en plus les places de Coliouvre et de Port-Vendres. Le 5, la garnison de Coliouvre fit une sortie de cavalerie qui fut repoussée par la cavalerie espagnole ; mais celle-ci s'étant laissée emporter dans la poursuite, tomba dans une embuscade ; une partie de ce détachement fut fait prisonnier. Le but de cette sortie était de couvrir la marche d'un corps que l'on envoyait sur Bellegarde, et qui faisait route par les montagnes qui communiquent à celles de Requesens, à

l'extrémité desquels est situé le Perthus, village au pied de la forteresse. Don Francisco Solano fut envoyé à la rencontre de cette troupe avec un bataillon de fusiliers et deux compagnies de grenadiers provinciaux, tandis qu'un autre détachement, composé du bataillon de Wallespir et cent cinquante hommes d'autres troupes, se dirigea sur un autre point afin de couper la retraite de ces Français qui marchaient sur Bellegarde : dès qu'ils s'aperçurent que leur projet était éventé, ils rentrèrent dans la place.

Le 6, les Français établirent une batterie sur une hauteur qui fait face au village de Montesquiou, afin de protéger leur communication avec les montagnes. Le lendemain le général espagnol, jugeant que s'il laissait ses ennemis s'établir en face de sa position, il pourrait en résulter des suites fâcheuses, ordonna à Courten de les déloger du nouveau poste qu'ils avaient pris. Les gardes wallones et quelques compagnies de grenadiers avec de la cavalerie, furent employés à cette expédition. Après une vigoureuse résistance, ils s'emparèrent de cette batterie et poursuivirent les Français qui s'arrêtèrent et se maintinrent dans une position plus rapprochée de leur camp. Courten fit aussitôt fortifier cette hauteur de Montesquiou, et en donna le commandement à don Eugenio-Navarro.

Le comte de Castrillo, qui avait été détaché avec Solano pour inquiéter les Français, éprouva une résistance opiniâtre de leur part. fut ensuite attaqué en front, tandis que deux colonnes le tournaient par ses deux flancs. Il fut obligé de prendre une position défensive dans laquelle il se maintint; mais vers le soir, Castrillo voyant qu'il finirait par succomber, il se porta sur les troupes qu'il avait en front. Pendant ce mouvement, la colonne française, qui venait sur sa droite, attaqua son arrière-garde. Dans cette position critique, il eût été forcé de mettre bas les armes, si un détachement que Solano envoya à son secours, n'eût dégagé son arrière-garde : les Français se retirèrent alors.

Le lendemain la batterie française établie à Banyuls, ouvrit son feu sur le camp du Boulou, qu'on chercha à entourer de batteries. Pour s'opposer à celle de Banyuls, don Antonio fit couvrir sa droite, appuyée au village de la Trompette, par une batterie de quatre pièces de vingt-quatre, deux de douze, et deux mortiers.

Le général français voulait forcer Ricardos à repasser les Pyrénées; il harcelait continuellement ses troupes et les tenait dans une activité continuelle et d'autant plus inquiétante, qu'aux fatigues du service, s'était joint une maladie

épidémique qui faisait de grands ravages parmi les Espagnols. Depuis vingt-quatre jours l'armée était continuellement sous les armes, passant les nuits au bivouac et le jour aux mains avec les ennemis qui menaçaient la frontière sur tous les points. Dans ces vingt-quatre jours, l'armée eut à soutenir trois attaques générales et onze combats.

Les Français croyant les Espagnols harassés et découragés, attaquèrent le camp du Boulou sur six points différens, dans la nuit du 14 au 15. Ils avaient d'autant plus d'espoir d'obtenir un grand succès, qu'en outre de la supériorité de nombre, l'armée était composée en partie des habitans des départemens frontières d'Espagne, qui connaissaient parfaitement le terrain sur lequel on combattait. L'obscurité de la nuit, l'étendue de la ligne et l'aspérité du terrain empêchaient le général espagnol de juger le plan de l'ennemi, et de déterminer quels pouvaient être les points d'attaque réels, et de les secourir en dégarnissant les points de fausse attaque. Un seul poste forcé était une victoire complète pour les Français, et obligeait don Antonio, non-seulement à abandonner sa position, mais même à se retirer en arrière de Bellegarde.

L'attaque des Français commença à dix heures et demie, sur la droite de la ligne espagnole

commandée par Courten. Les Français se jetèrent sur le village de Montesquiou, qui fut vaillamment défendu par le brigadier don Eugenio Navarro. Don Antonio jugea que cette attaque sur la droite n'était que pour attirer son attention de ce côté-là; au lieu de renforcer Courten, il lui enleva deux cents chevaux et un bataillon de gardes wallones, qu'il mit en réserve afin de pouvoir renforcer les batteries du front du camp, et celles de la gauche suivant le besoin. Du côté de Ceret, les Français manifestèrent une attaque; mais certain qu'ils ne se hasarderaient pas dans la plaine, don Antonio ne leur opposa qu'un corps de cavalerie, commandé par le baron de Kesel. Ce corps agit et mit en déroute un corps de cavalerie française. Les républicains menaçaient aussi le front du camp, et leurs batteries enfilaient le grand chemin et battaient la droite du camp. Cette attaque était encore fausse et couvrait le vrai projet, qui était de forcer la position par la gauche. Par les localités, cette gauche était en arrière du front de la ligne, de manière qu'une fois forcée, le centre se trouvait compromis par ses derrières. Don Antonio eut l'habile discernement de s'apercevoir du plan de ses ennemis, et n'opposa à l'attaque de droite qu'un bataillon pour garder les batteries et

quelque détachement de cavalerie, qu'il jeta en avant; mais l'avant-garde et les batteries de la gauche furent renforcées.

A minuit, une colonne de six mille hommes se précipita sur la dernière batterie de la gauche, établie sur un plateau appelé el pla del Rey. Elle était défendue par quatre bataillons de grenadiers provinciaux, formant en tout quinze cents hommes, commandés par le lieutenant-colonel don Francisco Taranco. Cet officier défendit la batterie avec un courage vraiment héroïque. Sept fois les Français viennent à l'attaque, sept fois ils sont repoussés; trois fois enfin ils parviennent dans les batteries, trois fois Taranco les en chasse. Revenant avec plus de fureur les Français se précipitent une quatrième fois dans la batterie; les munitions manquant à Taranco, c'est à l'arme blanche qu'il défend une heure et demie le poste qui était confié à sa valeur. Enfin, obligé de céder, ayant rempli la batterie des cadavres ennemis mêlés avec ceux de ses soldats, il prend poste avec les six cents hommes qui lui restaient, au bas de la hauteur dominé par la batterie.

Don Antonio fut instruit de cet événement, dont les suites eussent été bien funestes, si le jour avait éclairé les Français sur le petit nombre de personnes qu'ils avaient à combattre. Il fit marcher à la hâte le bataillon des gardes wal-

Jones enlevé à Courten et gardé en réserve. Ce bataillon, fort seulement de trois cents hommes, commandé par don Francisco Krewenkel, arrive avec peine. L'obscurité de la nuit nuisait à la promptitude de sa marche. Il est enfin au bas de la batterie : les soldats de Taranco étaient harassés de fatigue, ils avaient eu l'honneur d'une belle défense ; les Wallons devaient avoir à eux seuls la gloire de rendre à l'armée ce poste important. Ils montent, on peut dire, à l'assaut ; les ennemis font sur eux une décharge de mousqueterie et de mitraille ; une partie de ces braves succombe : ceux qui restent répondent par une seule décharge ; et en criant : *vive le roi*, se précipitent dans la batterie. Le carnage y fut horrible : on se massacrait corps à corps. Enfin les Français furent chassés, et cette batterie, attaquée sept fois en six heures et demie, resta au pouvoir des Wallons. Ils firent cent trente-sept prisonniers parmi lesquels étaient le colonel de la légion de la Moselle, grièvement blessé, un adjudant général et huit officiers. La batterie, surnommée depuis cette affaire la *Batterie du sang* (Batteria de la sangre), était encombrée de cadavres. Les Espagnols y perdirent quatre officiers.

A l'avant-garde et sur le centre, les Espagnols avaient dès le commencement de l'action, allumés des fascines enduites de poix. Cette pré-

caution prévint toute surprise et fit que dans ces deux parties, l'affaire se réduisit à un échange de boulets et quelques fusillades, sans que les Français voulussent en venir aux mains, quoique l'attaque des batteries de l'avant-garde fût dans leur plan.

Malgré le peu de succès de l'attaque du 14 sur le camp du Boulou, les Français ne discontinuaient pas de faire feu de toutes leurs batteries sur le camp espagnol pendant les jours 15, 16, 17, 18 et 19. Ils discontinuèrent du 20 au 24; mais dans la nuit du 25 au 26, ils parvinrent à tromper la vigilance des Espagnols sur leur droite. Ils se jettèrent dans les montagnes d'Alberès avec le projet hardi de couper toute communication de l'armée avec la Catalogne, en se portant entre Bellegarde et le Lampourdan. Ce mouvement eût peut-être réussi s'il eût été exécuté avec des forces considérables, et surtout si cette manœuvre eût été masquée par une attaque générale sur le Boulou et une diversion sur la gauche de la ligne espagnole du côté de Campredon. Si les Français fussent parvenus à exécuter ce plan dans son entier, l'armée espagnole eût été dans une situation critique; mais les Français tatonnaient, et de part ni d'autre on n'osait entreprendre aucun de ces coups hardis qui réussissent presque toujours, et qui décident souvent du succès

d'une campagne. Ce que fit cette division jetée dans les montagnes d'Alberès, prouva ce qu'aurait pu faire un corps d'armée considérable qui serait arrivé sur les derrières de l'armée espagnole par le pla de Aria. Cette division passa les montagnes, se porta sur Canteloup, qui fut pillé: elle passa une nuit à Ontoli et se dirigea ensuite sur Espolla. Pendant qu'elle s'avançait ainsi, une autre division se portait sur le col de Bagnols avec d'autant plus de facilité, qu'en prenant la position du Boulou, les Espagnols avaient été contraints d'abandonner le blocus de Port-Vendres et de Coliouvre. Appuyés sur ces deux places, les Français se portèrent en avant : don Ildefonso Arias y fut attaqué le 26. Il se défendit avec opiniâtreté, combattant contre des forces supérieures; mais malgré sa courageuse résistance, qui dura tout le jour, il fut contraint de se replier pendant la nuit sur Aspoulle où il fut attaqué le 28 de grand matin. Il donna de nouvelles preuves de courage dans la fermeté avec laquelle il soutint les efforts des Français. Renforcé vers midi par un bataillon de chasseurs, et deux bataillons d'infanterie qui lui arrivèrent à quatre heures du soir sous les ordres du brigadier don Jean-Michel Vives, il prit l'offensive et força les républicains, quoique supérieurs encore en nombre, à regagner les hauteurs du col de Bagnols, abandonnant dans leur retraite

précipitée plusieurs caissons de munitions, et laissant derrière eux un grand nombre de blessés.

Dans leurs premières marches, les Français s'étaient étendus sur les bords de la mer, et étaient arrivés jusqu'au village de Llanza : ils eurent le temps d'en piller les maisons avant qu'on les forçât à la retraite. Ayant été joints par des renforts, le lendemain 30, vers les neuf heures du matin, ils parurent devant le camp d'Espolla, au nombre de dix mille hommes. Se divisant en sept colonnes, deux se dirigèrent sur la gauche d'Espolla, deux autres sur la droite, et les trois autres, dans lesquelles se trouvaient la cavalerie et l'artillerie, arrivèrent sur le front du camp.

Arias jugea que dans sa position, avec le peu de forces qu'il avait, s'il attendait l'attaque, il était perdu : il fut au-devant des colonnes qui arrivaient sur sa gauche, envoya une partie de sa troupe pour s'opposer aux colonnes qui arrivaient par sa droite, et il laissa quatorze cents hommes dans le camp. Il obtint d'abord des avantages sur sa gauche; mais, chargé par des forces supérieures, il fut obligé de laisser les Français dans la possession de deux hauteurs très-importantes dont ils s'étaient rendus maîtres. Sa droite étant moins menacée, il en tira quelques renforts qui le mirent à même de retarder

la marche des Français, qui, de leur côté, ayant aussi reçu des renforts, attaquèrent la gauche. Ils gagnèrent encore du terrain, et se trouvèrent sur le flanc de la batterie du centre du camp. Arias, obligé de combiner sa retraite, fit poser de l'artillerie sur une hauteur entre le camp et Espolla, afin d'en faire un point de réunion, et qu'elle protégeât sa marche rétrograde. Il allait l'effectuer lorsqu'une charge de sa cavalerie, faite à propos et avec intrépidité, arrêta les progrès des Français. Arias, voyant que tous les efforts de ses ennemis se portaient sur sa gauche, enleva de nouveau des troupes de sa droite, et dégarnit presque totalement son centre. Profitant d'un moment d'incertitude des Français, occasionée par la charge de la cavalerie espagnole, il s'avança alors avec détermination sur les ennemis. Il était déjà aux mains avec eux lorsqu'ils reçut avis qu'un renfort de cavalerie, sous les ordres du brigadier Vives, chargeait les Français sur leur gauche. Le lieutenant-général don Fernando Cagigal et le maréchal-de camp don Valentin de Belvis arrivèrent de leurs personnes seulement : mais leur présence anima le petit corps que commandait Arias; et, se précipitant sur les ennemis, ils leur enlevèrent les positions dont ils s'étaient emparées, et les mirent en fuite. La cavalerie les poursuivit, malgré les coupures du terrain,

jusque dans les défilés des montagnes; et, dans l'espace d'une demi-heure, on leur fit soixante-deux prisonniers, cinq officiers, et on leur prit trois drapeaux et quelques caissons de munitions. Dans cette affaire, les paysans du Lampourdan rivalisèrent de courage avec les troupes de ligne pour rechasser les Français d'Espolla.

Ainsi, par le courage et le sang-froid du brigadier don Ildefonso Arias, les plans des Français furent déconcertés, et l'armée sauvée; car si cette division avait eu des succès, si celle qui attaquait Ceret l'avait emporté, il n'aurait plus resté aux Espagnols du camp du Boulou d'autres ressources que dans leur baïonnette pour se faire jour à travers l'armée française, afin de regagner leur pays. Quels résultats!

Sur la gauche, les Français de la position du Boulou, après s'être emparés des bourgs de Palauda et de Montbaulo, se divisèrent en deux colonnes pour se diriger sur Ceret; une de ces colonnes passant par Cabanasses, et l'autre par le village de Reynes, de manière à occuper en même temps toutes les hauteurs qui couvrent Ceret du côté des Pyrénées. L'occupation de ce poste était intéressant pour les Français; car, en s'en emparant, ils coupaient la retraite de la gauche, et même de toute l'armée, s'il arrivait de fortes eaux qui empêchassent la communication par le Tet avec Bellegarde. Après

s'être emparé de Montbaulo et de Saint-Ferriol, les Français avaient fait construire un grand chemin, afin de conduire de la grosse artillerie sur ce point.

Le marquis de Coupigny, major-général des troupes qui étaient dans Ceret, en sortit avec une compagnie de grenadiers des gardes espagnoles, une du régiment de Navarre, un détachement du régiment de Soria, un de milices et deux pièces de canon. Il marcha sur la colonne française, qui occupait déjà Cabanasses; il l'attaqua et la força à reprendre sa première position dans les montagnes. La colonne qui arrivait par le village de Reynes obtint plus de succès; attaquant les Espagnols sous les ordres de don Antonio Diaz, ils les forcèrent à rentrer dans Ceret, et les suivirent de si près, que sans un fort détachement de cavalerie que le marquis de Truxillo, commandant de la ville, fit sortir aussitôt, les Français seraient entrés dans Ceret.

Du poste de l'hermitage de Saint-Ferriol descendit à une heure après-midi un détachement de troupes françaises; il avait ordre d'attaquer la redoute construite en avant de Ceret, pour défendre le passage de la rivière. Truxillo s'étant aperçu de cette manœuvre, ordonna aux troupes qui étaient à Cabanasses de se réunir à celles qui défendaient la redoute

menacée : les Français l'attaquèrent, mais ils furent repoussés.

Si les Français s'acharnaient à prendre Ceret, de son côté, don Antonio Ricardos sentait l'importance de conserver ce poste, seul point de retraite en cas de malheur sur sa droite et sur son centre. Tous ses calculs qui naguères n'avaient pour but que des conquêtes, se portaient alors au moins autant à prendre des mesures sûres de retraite, qu'à se maintenir dans sa position jusqu'à ce qu'il eût reçu des renforts qui le missent à même de reprendre l'offensive. Il voyait que les Français, quoique battus par Arias, occupaient toujours le col de Bagnols sur sa droite, et qu'ils avaient même un corps avancé sur le revers des Pyrénées du côté de l'Espagne dans les environs de Colera. De cette position, ils menaçaient le Lampourdan. Il savait aussi qu'ils étaient déterminés à faire un dernier effort sur Ceret. Dans cette situation fâcheuse sous tous les rapports, il prit le seul parti sage qu'il y avait à prendre, celui d'une attaque générale sur toute la ligne, afin d'obtenir un succès à tout prix; de prendre ensuite ses quartiers d'hiver, et de donner à ses troupes un repos dont elles avaient besoin, tant par les fatigues d'une campagne active et pénible, que par les effets funestes d'une épidémie cruelle qui ravageait ses camps.

Voici qu'elles furent les dispositions de Ricardos pour cette attaque générale. Ayant renforcé de dix bataillons le comte de la Union, qui commandait à Ceret, il lui ordonna d'aller par le grand chemin d'Arles, quoique intercepté par les ennemis, attaquer de front, et s'emparer des villages de Palauda, de Montbaulo, et s'établir sur les hauteurs qui dominent ces deux endroits. Il devait être secondé dans cette opération par le brigadier comte de Mollina, à la tête de deux bataillons qui, venant de la Seu d'Urgel, devaient entrer dans le haut Wallespir par Massanet, pour se réunir avec un bataillon de la légion du comte de Panetier, et celle de Wallespir, commandée par le comte d'Ortafa, qui étaient à Prats-de-Mollo. Avec ces renforts, le comte de Mollina devait tourner la position des Français, en arrivant par la tour de Battère et la Croix-de-Fer.

Sur la droite, deux colonnes devaient sortir du camp d'Espolla; une devait chercher à couper les Français établis à Colera, pendant que l'autre, sous les ordres de don Ildefonso Arias et de don Francisco Solano, attaqueraient le col de Bagnols défendu par trois mille hommes: et comme ils occupaient une fausse position, les Espagnols avaient grande facilité de les tourner. Ces deux colonnes, réunies ensuite, devaient se jeter par le col de l'Oseille sur

l'autre revers des Pyrénées, et prendre en flanc les troupes qui faisaient face à Courten, qui occupait la position de Montesquiou.

Courten devait attaquer de front pour coopérer au succès de l'entreprise.

La marine entrait aussi dans cette combinaison, et devait attaquer le port de Bagnols.

Le succès de cette opération eût entraîné la reddition de Port-Vendres, du port de Bagnols, eût remis Argelès au pouvoir des Espagnols; et eût forcé le corps d'armée française qui voulait envahir le Lampourdan, à se réfugier dans Coliouvre. Mais toutes ces combinaisons furent dérangées par une tempête qui s'éleva au moment de l'exécution. La frégate *la Précieuse* fut perdue; un brick, une goëlette et une bombarde furent brisés sur les rochers de la côte. Les rivières et les torrens augmentèrent et grossirent d'une manière aussi extraordinaire que prompte. Avec cette tempête commença une pluie à verse qui dura six jours consécutifs. Le Tech déborda et devint un torrent si rapide, que le pont de communication de l'armée espagnole campée au Boulou, avec l'Espagne, par Bellegarde, fut emporté. Le chemin de Rosas à Figueras, qui traverse le Lampourdan, fut inondé à un tel point qu'aucune ordonnance même ne pouvait y passer, à plus forte raison les charrettes, par consé-

quent les vivres manquaient ; car Rosas en était le dépôt. Le chemin de Ceret à Maurellas, et celui de cet endroit à Bellegarde, ainsi que celui de la Jonquière, étaient coupés par des torrens inguéables ; tous les ponts sur le Tech étaient enlevés, de manière que toute communication avec l'intérieur était interceptée. L'armée était sans tentes, car le vent les enlevait, et la pluie inondait les barraques. Il n'y avait de fourrages que pour un jour, et du pain que pour deux. Les désastres de cette tempête faisaient frémir; les conséquences devaient en être affreuses. L'armée du Boulou n'avait plus de communication avec l'Espagne que par le chemin et le pont de Ceret, qui résistait à l'ouragan : encore cette communication était-elle gênée par les batteries des Français, qui enfilaient le pont et le chemin, et en rendaient le passage très-dangereux.

Loin de se laisser abattre par ce revers inattendu, don Antonio fut obligé de renoncer à son plan d'attaque sur toute la ligne, et de prendre les précautions que les circonstances exigeaient pour la subsistance de son armée. Il la maintint en faisant enlever tous les grains et bestiaux qui se trouvaient chez les particuliers; sa cavalerie eut pour fourrage des feuilles d'oliviers et de chênes. Ces premières mesures prises, il résolut de profiter de ce même ouragan pour

attaquer les hauteurs et batteries qui interceptaient le chemin de Ceret, s'ouvrir par ce côté une communication sûre, et s'assurer une retraite, si les moyens extraordinaires qu'il prenait ne suffisaient pas pour l'entretien de son armée.

Tout se disposait pour l'attaque, lorsque les ennemis avertis, ou craignant une entreprise de la part des Espagnols, envoyèrent cinq cents hommes pour rompre le grand chemin de Ceret; mais un détachement de vingt chasseurs catalans et cinquante chevaux mit en déroute ces cinq cents hommes, et leur fit dix-huit prisonniers. Don Antonio vit que son plan était découvert; il sentit que la réussite dépendait de la promptitude de l'exécution : il ordonna au comte de la Union de marcher sur cinq colonnes sur la position ennemie. L'attaque fut résolue pour le point du jour du 26; mais la pluie fut si forte le 25, que don Antonio envoya contre-ordre à neuf heures du soir. Les eaux empêchèrent l'ordonnance d'arriver à Céret, et la Union s'étant mis en marche, fut arrêté par un torrent devenu inguéable, et contraint de retourner à Ceret. Comme les trois colonnes qui en étaient sorties étaient composées en majeure partie des troupes espagnoles, les Portugais avaient été chargés de

garder la redoute, la ville, ainsi que le pont de Ceret.

Les Français, de leur côté, n'attendaient qu'un moment favorable pour attaquer ce poste de Ceret. Connaissant la situation des Espagnols, à couvert sur le front de leurs batteries par le torrent qui arrêta la Union, ils fondèrent un espoir de succès sur la fatigue de leurs ennemis; et à sept heures du matin, le 26 novembre, pendant que la Union était encore en marche, ils attaquèrent la redoute de Ceret, et l'enlevèrent aux Portugais. Profitant de ce succès, les Français avançaient vers les retranchemens du pont aussi occupés par les Portugais : maîtres de ce poste, ils eussent coupé toute retraite aux Espagnols. La Union rencontra les troupes portugaises qui se retiraient, et apprit par eux l'enlèvement de cette redoute si importante pour l'armée; il résolut de la reprendre. Le général Forbes, qui commandait les Portugais, honteux de leur conduite, sollicita du comte de la Union d'aller reprendre la redoute avec les mêmes troupes qui l'avaient si lâchement abandonnée. La Union ne crut pas devoir remettre le sort de l'armée dans les mains de soldats qui venaient de la compromettre; il ordonna à don Philippe Viana d'attaquer les Français avec les troupes qui se

trouvaient sous sa main, composées en partie de gardes espagnoles. Quoique gelés par l'eau qu'ils avaient reçue toute la nuit, ces intrépides soldats se précipitèrent dans la redoute à travers un feu à mitraille qui rendait presque inaccessible la montagne escarpée qu'il fallait gravir pour y arriver, et en chassèrent les Français, qui se retirèrent dans leurs propres retranchemens. La Union avait aperçu les ennemis en grand nombre, qui, enhardis par leur premier succès sur les Portugais, se disposaient à soutenir l'attaque; il se décida d'aller à eux, et formant ses colonnes dans lesquelles il comprit les troupes portugaises, il marcha sur les traces des Français : la première de leur batterie fut enlevée, et successivement la deuxième et la troisième. Cette victoire fut complétée par l'enlèvement du poste très-important de l'Hermitage de St.-Ferriol, qui domine et couvre les défilés des environs, et duquel les Français inquiétaient et contenaient les Espagnols qui étaient à Ceret. L'artillerie des trois batteries resta au pouvoir des vainqueurs, et dans cette action, qui dura six heures et demie, les soldats espagnols sous les armes depuis cinq jours, abîmés par les pluies, n'ayant que des cartouches mouillées, harassés d'une marche pénible de nuit qu'ils venaient de faire dans un terrain difficile, même dans le beau temps, prouvèrent

que leur constance et leur courage est comparable à tout ce que nous connaissons de grand sous ce rapport.

Dans cette dernière action, qui peut être considérée comme une des plus brillantes de la campagne, les Portugais lavèrent leur conduite du même jour, et prouvèrent qu'ils ne demandent aussi qu'à être bien conduits, et d'avoir un chef en qui ils aient confiance.

Cette action assura la gauche de l'armée, le haut Wallespir, et la libre communication de l'armée. La pluie cessant, les transports des vivres se rétablirent par ce point.

On prit aux Français huit pièces de canon, vingt-quatre caissons de munitions, et grandes quantités de fusils et de tentes trouvées dans leur camp de St.-Ferriol.

Ayant obtenu un succès si avantageux sur sa gauche, don Antonio, avant de procurer à ses soldats le repos dont ils avaient tant besoin, voulut aussi dégager sa droite, et exécuter partiellement le plan d'attaque générale dont nous avons parlé, et qui fut déconcerté par les mauvais temps.

Il détermina d'attaquer la position de Villelongue, dans laquelle les Français s'étaient retranchés, d'où ils contenaient la droite des Espagnols et soutenaient par conséquent l'invasion dans le Lampourdan; invasion qui était

d'autant mieux combinée, que les troupes avaient Port-Vendres et Coliouvre pour refuge en cas de malheur.

Villelongue est situé sur une hauteur entourée par deux petits bras d'une rivière qui va se jeter dans le Tech. Le village de la Roque, sur la gauche de Villelongue, est sur une hauteur détachée de la chaîne des Pyrénées. Cinq batteries couvraient ces deux hauteurs. Sur les derrières, était à St.-Genis, le parc d'artillerie. Ces deux camps, couvrant la droite des Espagnols, communiquaient à Coliouvre par un poste placé à Argelès. Telle était la position de la gauche des Français.

Le lieutenant-général Courten, chargé de cette attaque, divisa ses troupes en quatre colonnes, afin de se porter sur l'ennemi sur autant de points. Don Eugenio Navarro eut le commandement de la colonne de droite, don Gregorio de La Cuesta celui du centre, et les deux colonnes de gauche furent sous les ordres, une du colonel portugais don Josef Narciso, et l'autre, qui devait attaquer la principale batterie des ennemis, fut confiée à l'espagnol don Antonio Cornel. La cavalerie, sous les ordres de don Josef Iturragaray, eut ordre d'occuper la plaine qui s'étend jusqu'au Tech, afin, non-seulement d'inquiéter la retraite des ennemis,

mais principalement d'empêcher qu'il ne leur arrivât des secours du camp de Banyuls.

Dans le jour qui précéda celui de l'attaque, on avança une batterie sur la gauche de la position. Cette batterie dominait la plaine, et défendait l'approche du camp : une autre batterie fut aussi élevée sur le front d'attaque, et assez près de la position des Français, pour que les boulets arrivassent dans leur camp et dans leurs lignes. En cas de non succès, ces deux batteries devaient assurer la retraite des troupes employées à l'attaque.

Courten jugeant que cette attaque ne pouvait, vu les forces et la position des Français, réussir que par un coup hardi, recommanda une grande précision dans la marche des colonnes, afin qu'elles pussent effectuer l'attaque en même temps de tout côté et au signal convenu. Il ordonna d'enlever les batteries à la baïonnette, avec défense de faire feu de mousqueterie : il défendit aussi le pillage.

Toutes ces dispositions prises, les colonnes se mirent en mouvement dans la nuit du 6 décembre, combinant leur marche de manière à pouvoir arriver avant le point du jour sur les points qui leur étaient désignés.

Courten fut à la batterie qu'il avait fait avancer sur le centre de sa ligne. A six heures

moins un quart, jugeant que ses colonnes devaient être à leurs postes, il fit faire le signal d'attaque, qui était une décharge générale des batteries de Montesquiou. La gauche commença effectivement l'attaque, et Cornel, avec ses deux bataillons de gardes wallones, un bataillon de portugais du régiment d'Olivenza, et une compagnie de grenadiers espagnols de Burgos, s'empara avec une telle promptitude des trois batteries de Willelongue, qu'elles ne purent faire qu'une décharge. La colonne de droite, sous les ordres de Navarro, s'empara en même temps des batteries de la Roque. La cavalerie poursuivit les ennemis dans la plaine; les colonnes d'infanterie étaient dans les camps des Français, et au bruit du canon, succéda les cris de *vive le roi*, qui annoncèrent à Courten la victoire que ses troupes venaient de remporter. Ce général fit aussitôt occuper le camp des ennemis par sa réserve, et il le fit fortifier à l'instant même.

Le courage des Espagnols dans cette affaire est au-dessus de tout éloge; il suffit de dire qu'en six minutes ils s'emparèrent de cinq batteries couronnant des montagnes d'un accès difficile et défendues par des Français. Ils se rendirent maîtres des bourgs de Villelongue, la Roque, Saint-Genis, et avaient en leur pouvoir le parc d'artillerie de la gauche des enne-

mis. Deux drapeaux, trente-quatre pièces de canon de divers calibres, depuis seize jusqu'à quatre, trois mortiers de neuf pouces, un obus de six pouces, cinq pierriers de deux pouces, vingt-deux caissons garnis, cinq mille gargousses de mitrailles, vingt mille cartouches de fusils, quarante barils de cartouches pour canons, vingt barils de poudre, deux mille fusils, et grande quantité de bombes, balles, boulets, ainsi que des vêtemens, souliers, etc.; trois cents hommes, vingt-six officiers faits prisonniers; le général de ces troupes et le commandant d'une batterie tués : tel fut le résultat de cette affaire qui mérite une place dans les annales de la gloire. La perte des Espagnols fut moindre que celle des Français.

Les Espagnols retrouvèrent à Saint-Genis les ustensiles d'hôpital qu'ils y avaient laissés.

Cette victoire n'était pas la dernière destinée à Courten. Il fallait entièrement dégager la droite de l'armée, et, pour cela, il fallait d'abord s'emparer du col de Bagnols, et de la ville et port de ce nom; prise que la marine n'avait pu effectuer, à cause de l'ouragan dont nous avons donné les résultats : il fallait de plus forcer à la reddition les places de Port-Vendres et de Coliouvre.

Les succès que don Antonio Ricardos venait d'obtenir sur sa gauche et sur sa droite, le déter-

minèrent à profiter de l'effet qu'ils devaient produire sur ses ennemis, et il résolut de terminer cette campagne par le dégagement total de cette partie des Pyrénées. Cette entreprise offrait des difficultés, puisqu'il fallait s'emparer de deux places régulièrement fortifiées (Port-Vendres et Coliouvre), qui pouvaient recevoir des renforts et des ravitaillemens par la mer; et qui étaient couvertes, du côté de terre, par un corps de troupes, retranché dans les montagnes qui en défendaient les approches.

Après s'être fortifié dans le camp de Villelongue, Courten ne laissa dans cette position, ainsi que dans celle de la Trompette, que des troupes légères et de la cavalerie. Il partit le 12 décembre avec le reste de sa division, et se dirigea sur Espolla, en traversant les montagnes en ligne droite, afin d'éviter les postes avancés des Français qui occupaient le col de Bagnols, et qui auraient découvert sa marche. L'escarpement des Pyrénées, les défilés que les Espagnols avaient à passer, les empêchèrent d'arriver à Espolla avant le lendemain à 10 heures du soir. Ils laissèrent beaucoup de traîneurs, qui ne purent joindre que le quatorze. Courten employa ce jour de repos qu'il donna à sa troupe, à reconnaître la position des Français du col de Bagnols, occupée par quatre mille hommes.

Le col de Bagnols, ainsi que je l'ai déjà dit,

est le point de communication du Lampourdan avec la partie du Roussillon qui est voisine de la mer. A gauche de ce col, en allant en France, est le col de Suro. Il donna de suite ses ordres, afin d'attaquer le lendemain. Ses troupes furent divisées en six colonnes. Cinq cents hommes furent envoyés à Llanza, pour y réunir les neuf cents qui y étaient postés, et de là se rendre à la tour de Carroch, point de division de la frontière, afin d'y attaquer, par les derrières, le lendemain à 4 heures du matin, une division française, postée entre le col de Bagnols et la mer. Pour empêcher les secours de Coliouvre, don Josef Iturragaray avait eu ordre de faire une diversion, en se portant du camp de Villelongue sur Argelès, afin d'y tenir en échec les troupes qui y étaient postées. La seconde colonne, sur la droite, devait attaquer la hauteur de Puig-de-la-Calma. La troisième devait enlever les batteries de la gauche et du centre du col. Un détachement de cinq cents hommes de la quatrième colonne devait occuper le col de Balleri, et le reste devait aller à l'hermitage de Notre-Dame-des-Abeilles, pour en déloger deux bataillons français qui y étaient postés. La cinquième devait attaquer le col de Suro, et la sixième était destinée à tourner, par la gauche, la batterie du centre, ainsi que celle de la hauteur qui est à la gauche du col de Bagnols.

Les colonnes se mirent en mouvement dans la soirée du 13, chacune calculant sa marche suivant la distance qu'elle avait à parcourir pour arriver à leur point respectif de l'attaque générale, dont le signal devait être trois fusées volantes.

Rendu sur la hauteur de Balaguer, en face de celle du col de Bagnols, Courten, à la pointe du jour, fit faire le signal d'attaque, et le fit répéter quelques momens après, voyant que le feu n'avait pas commencé aux premières fusées. Mais les Français avaient battu la générale dès le premier signal donné par les Espagnols ; ils étaient sous les armes, lorsqu'à 7 heures, les colonnes de droite, commandées par le maréchal-de-camp don Eugenio Navarro et le brigadier marquis de Castrillo, commencèrent le feu, en attaquant la hauteur de la gauche du col, appelée le Puig-de-la-Calma. La batterie du centre du col de Bagnols soutint par son feu les troupes postées sur cette hauteur ; mais découvrant une colonne qui était déjà sur son flanc gauche, elle commença un feu très-vif de toute son artillerie, soit sur ces deux colonnes, soit sur une batterie espagnole établie sur son front.

Le feu de cette batterie et de celle placée au Puig-Bercet, arrêtait la marche de la sixième colonne espagnole, commandée par le baron de

Bette, capitaine aux gardes wallones, lorsque Courten s'y rendit pour accélérer l'attaque. A la vue de leur général, les troupes composant cette colonne se précipitèrent sur l'ennemi, et lui enlevèrent la hauteur, appelée le Pla-de-las-Heras, qui fut défendue avec courage : une partie de cette colonne fut aussitôt détachée contre la batterie du Puig-Bercet, et l'enleva aussi à l'ennemi.

La cinquième colonne, protégée par de l'artillerie, attaquait en front en même temps la batterie du col de Suro, pendant que la troisième colonne attaquait en front et par les flancs les batteries du centre et de la gauche du col de Bagnols.

Le sang-froid des officiers, le courage des soldats, purent seuls vaincre les difficultés qu'offrait le terrain, pour arriver à un ennemi qui n'avait rien négligé pour augmenter par l'art les fortifications de la nature : enfin, après deux heures d'une défense obstinée, les Français se virent contraints d'abandonner leur position, laissant leur artillerie et leurs munitions au pouvoir des vainqueurs.

Le poste important et élevé du Puig-de-la-Calma avait été enlevé par les colonnes de Navarro et de Castrillo. La quatrième, commandée par le portugais Carvajal, avait délogé les en-

nemis des hauteurs de Carpila et du col de Bellauri ; et les troupes victorieuses, réunies sur ce point, s'y reposèrent pendant dix heures.

Pour compléter la victoire, Courten, laissant la colonne du baron de Bette pour garder le col qu'on venait d'emporter sur les ennemis, ayant donné à don Francisco Solano le commandement de la colonne de Navarro qui, étant blessé, s'était retiré ; il se mit en marche sur trois colonnes, pour attaquer le bourg de Bagnols occupé par les Français qui s'étaient retirés du col, et qui étaient soutenus par les habitans, qui tous avaient pris les armes. Arrivé aux premières maisons, il fit sommer le commandant de se rendre, le menaçant des lois de la guerre, s'il soutenait l'attaque. S'y étant refusé, les troupes s'avancèrent ; les ennemis se retirèrent alors précipitamment : la cavalerie les suivit dans un défilé d'un quart de lieue, et leur enleva deux canons et beaucoup de prisonniers. Les Espagnols trouvèrent dans leur chemin deux autres pièces abandonnées, mais enclouées : aucun des habitans ne resta dans le village.

Vingt-trois pièces de canon, trois cents prisonniers, la possession des col et bourg de Bagnols, qui assurait la prise de Port-Vendres, tels furent les résultats de cette affaire vraiment brillante pour les armes espagnoles.

De son côté, don Joseph Iturragaray s'étant mis en marche avec neuf cents hommes d'infanterie et cinq cents chevaux, pour opérer la diversion ordonnée sur Argelès, entra à 4 heures du matin dans Saint-André et à Palau. Ces deux endroits se trouvèrent dégarnis de troupes. Il se dirigea ensuite sur Argelès. En approchant de cet endroit, il vit les Français qui se formaient en bataille sur une hauteur contiguë à une redoute établie en avant de la ville. Son infanterie commença le feu en s'approchant, et lui, avec sa cavalerie, se dirigeait sur le flanc droit des ennemis, lorsque ceux-ci se retirèrent. Les uns restèrent dans la ville; la majeure partie se retira sur Coliouvre; mais ils furent poursuivis et taillés en pièces par un détachement de cavalerie envoyé sur la gauche, entre la mer et Coliouvre. Les Espagnols entrèrent dans Argelès, firent sauter un magasin à poudre établi dans une tour, et se retirèrent au camp de Villelongue, emmenant avec eux trois cent trente-un prisonniers, dont quinze officiers et trois drapeaux.

Don Antonio, voyant le moment favorable pour dégager totalement sa droite, résolut d'attaquer en même temps le fort Saint-Elme, Port-Vendres et Coliouvre; et pour favoriser cette opération, il décida aussi l'attaque, par son centre, sur celui de la position des Français établis et retranchés à Bagnols-les-Aspres. Don

Gregorio de La Cuesta, maréchal-de-camp, fut chargé de l'attaque des places, et le marquis de Las-Amarillas, de celle sur le centre de la ligne française.

Le 19 décembre, La Cuesta fit une reconnaissance, et trouva les Français retranchés sur la cordillère de montagnes qui prend à la Tour-du-Diable et se termine à la mer. Cette cordillère se compose de quatre mamelons, formant trois passages intermédiaires qui étaient fermés, et se liaient aux mamelons par un parapet à banquette. Cinq pièces de canon battaient en front les approches de ces passages redoutables, et protégeaient un retranchement. De cette forte position, les Français couvraient également le fort Saint-Elme, Coliouvre et Port-Vendres, qui forment un triangle rectangle, dont le fort St.-Elme est l'angle saillant du côté de l'Espagne.

La Cuesta observa que la droite de cette position était la moins accessible, et paraissait la moins fortifiée : il jugea que, s'il pouvait s'en emparer, il dominerait et flanquerait les Français ; il résolut donc de former sa principale attaque sur ce point, en dénotant celle du front des retranchemens comme la véritable.

La nuit du 19 fut très-pluvieuse, ce qui dérangea l'exécution du plan de La Cuesta ; mais ayant reçu à quatre heures du matin un ordre de don Antonio Ricardos, pour terminer, le

plus promptement possible, cette opération, et renvoyer aussitôt une partie des troupes de la droite sur le centre, La Cuesta fit aussitôt battre la générale; et laissant des piquets pour occuper les hauteurs de Banyuls, afin de protéger sa retraite en cas de nécessité, il divisa sa troupe en cinq colonnes, et marcha, quoiqu'il fût jour, sur les retranchemens ennemis. Le terrain était extrêmement mouillé; le soldat marchait avec peine, et le transport de l'artillerie était difficile.

A huit heures du matin, les cinq colonnes débouchèrent sur les trois défilés, et aperçurent les ennemis en bataille derrière les retranchemens, ayant deux bataillons jetés en avant de leur gauche, et un en avant de leur droite. Ces bataillons commencèrent le feu dès que les Espagnols furent à portée.

Le marquis de Castrillo, qui commandait la gauche de La Cuesta, força ce bataillon avancé de la droite des Français à se retirer; mais, dans sa marche rétrograde sur les bataillons en avant de sa gauche, il prit une position qui inquiétait le centre des Espagnols, ce qui obligea La Cuesta à faire marcher des troupes directement sur ce bataillon. Ce mouvement détermina ce bataillon à gagner en désordre et au plus vîte les deux bataillons en avant de la gauche, qui étaient déjà aux mains avec la

droite de la Cuesta, commandée par le brigadier don Ignacio Ortiz de Rosas et don Antonio Ezpeleta. Le feu de trois pièces, placées dans les retranchemens, incommodait beaucoup les troupes d'Ortiz et d'Ezpeleta; mais nonobstant elles avancèrent avec fermeté, et forcèrent ces bataillons de se retirer derrière les retranchemens, leur prenant deux pièces de canon.

Pendant que la droite s'avançait, le marquis de Castrillo arrivait au sommet des hauteurs de la droite de la position des Français, et les forçait de se replier sur leur centre, qui était vigoureusement attaqué par Solano. Leur gauche, renforcée de ces trois bataillons qui s'étaient repliés, opposait une résistance opiniâtre au courage des Espagnols. La Cuesta y fut avec sa réserve; mais il n'arriva que pour être témoin de la retraite précipitée des ennemis : ils abandonnèrent leurs retranchemens et leurs canons, et se retirèrent précipitamment sur Port-Vendres. Ils souffrirent beaucoup, en descendant les montagnes, par le feu des troupes du marquis de Castrillo, auquel il avait été ordonné de rester sur la hauteur de la droite enlevée aux Français, afin de contenir les ennemis retranchés à Puig-Oriol, et de menacer le fort Saint-Elme, contre lequel la Cuesta envoya aussitôt le centre de sa division et sa réserve, pendant que sa droite marchait sur Port-Vendres, et

envoyait un fort détachement pour s'emparer des forts ou batteries établis sur le bord de la mer.

Le fort Saint-Elme faisait un feu terrible sur les attaquans : deux pièces de douze défendaient l'entrée de la ville de Port-Vendres; mais l'acharnement des Espagnols vainquit la résistance des Français, et après des preuves d'un courage égal de part et d'autre et la marche d'une partie de colonne espagnole qui, tournant la montagne de la Vigie, arriva sur le flanc gauche des ennemis et aboutit sur le mole de Port-Vendres, les Français abandonnèrent cette position, mirent le feu aux poudres, et laissant les deux canons au pouvoir du vainqueur, ils se retirèrent sur Coliouvre et sur le fort Saint-Elme. Les troupes espagnoles ayant à gagner rocher par rocher et à gravir des montagnes presque perpendiculaires et défendues vigoureusement, avant que d'arriver au fort, ne pouvaient gagner le terrain que pied à pied. La Cuesta doutant du succès de cette dernière entreprise, considérant l'enlèvement du fort Saint-Elme comme une acte de témérité qui ne pouvait que faire verser du sang sans résultat heureux, satisfait d'avoir forcé la position des Français et pris Port-Vendres, venait d'ordonner à sa gauche de battre en retraite, lorsqu'il vit ses intrépides soldats courir sur les palissades des glacis du fort, descendre dans le

chemin couvert, et essuyant un feu terrible du corps de la place, chercher à rompre les chaînes du pont-levis.

Dans ce moment arriva un aide-de-camp de don Antonio Ricardos. La Cuesta ayant fait cesser son feu, l'envoya au commandant du fort avec intimation de se rendre, sous peine d'encourir la rigueur des lois de la guerre. Il capitula à l'instant, et la garnison fut prisonnière de guerre. L'artillerie consistant en huit pièces de canon et deux mortiers fut aussitôt dirigée contre Colioure.

Pendant que les troupes de la gauche et celles du centre se couvraient de lauriers en prenant le fort Saint-Elme, celles de la droite, après avoir fait occuper Port-Vendres par la cavalerie, marchèrent contre Colioure, et malgré le feu de cette place elles s'établirent à peu de distance de ses forts. La consternation était dans la ville, et elle eût été sans doute occupée par les Espagnols ce même jour si la nuit ne fût venue. La Cuesta crut prudent d'ordonner à cette division de se retirer sous le fort Saint-Elme occupé par Solano. Il se rendit aussitôt à Port-Vendres afin d'y prendre les mesures nécessaires pour la conservation de cette place.

Solano s'était aperçu de la fermentation qui regnait dans Colioure; pour l'augmenter il ordonna de faire feu contre la place, et en-

voya, après quelques heures, sommer le gouverneur de se rendre sous une heure sous peine d'être passé au fil de l'épée, lui et la garnison, et d'abandonner la ville au pillage. Les deux officiers qu'il avait envoyé tardant à venir, il en envoya un autre pour en savoir la cause : il sut alors que la ville était disposée à se rendre, mais que les forts ne voulaient pas capituler sans avoir été attaqués. Non content de cette réponse, Solano envoya un nouveau parlementaire, avec notification, que si dans un très-court moment la place ne se rendait pas, elle serait mise à feu et à sang; et pour soutenir sa menace il descendit du fort Saint-Elme avec trois bataillons, se faisant accompagner par des torches enflammées. Cet appareil augmenta la terreur et la confusion des habitans. Le gouverneur capitula pour la place et la citadelle; la garnison restant prisonnière de guerre. Les forts extérieurs ainsi que le retranchement redoutable de Puig-Oriol, garni de sept pièces de canon, furent abandonnés par les troupes qui les gardaient, et au point du jour du 21, après 19 heures d'action, les Espagnols se trouvèrent maîtres de la place, de ses forts garnis de quatre-vingt-huit pièces de tout calibre, d'un arsenal bien fourni, de magasins considérables en vivres et vêtemens, de deux hôpitaux bien pourvus, et du meilleur port de la côte, dans lequel se

trouvèrent un grand nombre de bâtimens chargés de farines et fourrages.

Mais pendant qu'on poussait ainsi la redition des places de Port-Vendres et de Coliouvre, les Français se voyant vigoureusement attaqués sur leur gauche et sur leur centre, essayèrent de se faire jour par l'intervalle de la droite au centre des attaquans, et d'opérer ainsi une diversion puissante, espérant faire une trouée, dépasser ainsi les flancs des Espagnols et les forcer à la retraite. Ils se doutaient que pour fournir à ces attaques combinées, il avait fallu dégarnir les postes de Montesquiou, et de la Ttrompette ainsi que le camp de Villelongue. Comptant sur la tenue des place et fort de Saint-Elme, que les Espagnols attaquaient, ils se portèrent au nombre de huit mille hommes sur le camp de Villelongue et l'attaquèrent en même temps sur le centre et sur les deux flancs. S'avançant avec intrépidité, et bravant le feu de mousqueterie et de mitraille, ils se jettèrent en force sur le centre défendu par le premier bataillon portugais du régiment d'Oporto, et le forcèrent de prendre une position en arrière. Ayant percé par le centre ils tournèrent la batterie et s'y présentèrent en telle supériorité, que les cent soixante hommes qui la gardaient furent contraint de l'abandonner. Se reportant alors sur le bataillon portugais, déjà une fois

forcé, ils le contraignirent de nouveau à se retirer; manœuvre qu'il fit avec sang froid, en continuant son feu par échelons jusqu'à ce qu'il arriva à une redoute qui était en arrière du front du camp et dans laquelle ce bataillon renforcé par une partie des troupes qui avaient été chassées de la batterie, fit bonne contenance, et arrêta les progrès des Français qui n'avaient pu forcer la droite défendue par un bataillon de Guadalaxara. Des renforts envoyés par Ricardos, mirent don Josef Iturragaray, qui commandait à Villelongue, à même de prendre l'offensive et de réoccuper le terrain et la batterie pris par les Français, qui se retirèrent au-delà de Saint-Genis, poursuivis par la cavalerie et les colonnes d'infanterie que don Ildefonso Arias avait amenées en renfort.

Après cette tentative des Français, Ricardos voulut les attaquer à son tour sur leur droite et sur leur centre. Trois bataillons et cent chevaux sous les ordres du général portugais Forbes, menaçaient la droite des Français. Taranco avec deux bataillons pris des troupes de la batterie de la Sangre appuyaient Forbes. Cinq cents chevaux avaient passé le Tech sur la gauche du centre des Français et devaient les inquiéter sur ce flanc.

Le marquis de Las-Amarillas, à la tête de cinq mille hommes d'infanterie et de cinq cents che-

vaux commandés par don Diego Godoy, sortit du camp du Boulou en trois colonnes, prenant sa direction sur les batteries et sur le camp que les ennemis avaient établis près des villages de Tressère et de Banyuls-les-Aspres. La première colonne était commandée par le colonel don Antonio Villafagne, la seconde par le colonel comte de Donadio et la troisième par le lieutenant-colonel don Géronimo Verdé. La cavalerie de don Diégo Godoy formait aussi trois divisions attachées aux trois colonnes

L'avant-garde de la première colonne arrivant sur le flanc gauche de la première batterie de Banyuls, trompa la sentinelle des ennemis en répondant en français au *qui vive*. La sentinelle est égorgée, le petit poste est surpris; mais la grand'garde entend du bruit, et au lieu de surprendre la batterie, une décharge à mitraille annonce aux Espagnols que leur marche est éventée. A ce feu se joint celui de la mousquéterie; mais rien ne peut arrêter les trois bataillons des gardes espagnoles formant cette première colonne; et, la baïonnette en avant, ils pénètrent dans la batterie et y font un carnage horrible. Ils se portèrent de suite sur la seconde batterie, laissant la première à la garde de la seconde colonne, qui fut vivement canonnée par quelques pièces volantes et des obusiers placés sur une éminence parallèle à cette

première batterie. La troisième colonne se répandit dans les bas-fonds, et la cavalerie s'étendit sur la gauche des batteries, afin d'en chasser les Français. Elle se réunit aussitôt à la première colonne qui, malgré le feu des ennemis qui la dominait, et un terrain difficile et coupé, s'avançait rapidement. Quatre batteries furent enlevées consécutivement, et les canons furent immédiatement encloués.

Cette attaque ayant eu tout le succès qu'on pouvait désirer, Las-Amarillas, suivant les ordres qu'il en avait reçu, ordonna la retraite qui se fit avec ordre et sang-froid. Il amena grand nombre de prisonniers, trois canons de quatre avec leurs caissons, beaucoup de poudres et laissa vingt pièces de canon de position, après les avoir enclouées et en avoir rompu les affûts. Les Français, forts de onze mille hommes, voyant que Las-Amarillas se retirait, revinrent sur leurs pas; mais celui-ci ne crut pas devoir les réattaquer, il continua sa retraite sans être inquiété.

Le général Forbes eut aussi des succès dans son attaque sur la droite du centre, et les cinq cents chevaux qui avaient passé le Tech sur la gauche du centre des Français, ayant été forcés de faire un grand détour, ne purent atteindre, sur les derrières de l'armée française, qu'un convoi escorté par deux mille hommes.

Il en tuèrent cinq cents, en firent deux cents prisonniers, et emmenèrent les chevaux et les mules des chariots qu'ils rompirent, ne pouvant les faire suivre dans une marche précipitée.

Le lendemain, à la pointe du jour, Ricardos fit faire une reconnaissance par trois cents chevaux. La position de Banyuls se trouva évacuée et l'avant-garde de cette reconnaissance arriva jusques aux approches de Perpignan, où les Français s'étaient retirés.

C'est ainsi que se termina la campagne glorieuse de don Antonio Ricardos. Avec une poignée de monde, il obtint de grands succès au début de la campagne, en franchissant les Pyrénées. Ayant été renforcé par la suite, il dégagea la plaine du Roussillon et fit des tentatives sur Perpignan, qu'il voulait enlever d'un coup de main, n'ayant pas assez de monde pour en faire le siége en règle et conserver ses conquêtes. Vivement attaqué par un ennemi qui recevait journellement des renforts, forcé d'abandonner ses positions de Rivesaltes et de Peyrestortes, il se concentra dans sa position de Thuir et de Truillas. Quoique inquiété sur les derrières de son flanc gauche par la division de Dagobert, qui obtenait des succès dans la Cerdagne et même dans le Wallespir, il tint contre des forces supérieures, et gagna sur elles

la brillante bataille de Truillas, qui termina les attaques partielles qu'il essuyait journellement sur les divers points de sa ligne. Forcé par la diminution et la fatigue de ses troupes de se retirer dans le camp du Boulou, il y soutint vingt-deux jours d'attaques consécutives, dont plusieurs générales sur tous les points à la fois. Les fatigues excessives, des pluies continuelles, des abus dans l'administration des vivres, occasionèrent une épidémie qui ravagea son camp. Ses soldats succombaient sous le poids du fléau qui pesait sur eux; mais toujours constans, toujours subordonnés, ils opposaient une énergie froide aux malheurs qui les environnaient. Toutes les ressources du génie du général furent alors employées, non a combiner des attaques mais à chercher des moyens défensifs, jusqu'à ce qu'enfin, ayant reçu de très-légers secours en hommes, les maladies ayant pris un caractère moins fâcheux, il put reprendre l'offensive, et par un dernier effort de génie et de courage, terminer sa campagne par la prise de deux places et d'un fort, qui eût fait tout le succès d'une campagne ordinaire, et établi la réputation d'un général. Il força ensuite ses ennemis à se concentrer de nouveau dans Perpignan, au lieu de mettre leurs troupes en quartier d'hiver dans la Catalogne, ainsi que le leur avaient promis leurs généraux.

Peu après sa dernière victoire, don Antonio Ricardos, après avoir assuré ses quartiers d'hiver, fut appelé à la Cour. Il mourut à Madrid le 13 mars 1794. Il fut remplacé dans le commandement de l'armée de Roussillon, par le lieutenant-général comte O-Reilly, qui était capitaine général du royaume d'Andalousie. Ce général se mit en route; mais il tomba malade, et mourut avant d'arriver à l'armée.

Ricardos eut le génie de la guerre; il eut surtout celui de connaître le caractère national des troupes qu'il commandait, et il tira le plus grand parti de leur bravoure. Il connaissait aussi les vices qui existaient dans l'organisation de l'armée, et il sut en éviter les effets. La rapidité avec laquelle il envahit le territoire ennemi, ses plans et ses opérations, mettent don Antonio Ricardos au rang des grands capitaines du siècle. Il fit de grandes choses: avec des forces considérables il en eût fait de plus grandes encore; mais différent des généraux étrangers qui ont fait la guerre aux Français, il ne bornait pas sa tactique à forcer des positions; il embrassait de grands plans, et combinait l'attaque d'un pays au lieu de se réduire, suivant le système autrichien, à l'attaque d'une position.—Après avoir forcé les Pyrénées, s'il eût fait de suite marcher deux divisions sur Salces et Estagèles, masquant Perpignan, Port-Vendres et Colioure, il eût

été maître en peu de temps de tout le Roussillon, et eût menacé le Languedoc. Ce fut son plan, sans doute; mais avec trois mille cinq cents hommes il a fait plus que beaucoup d'autres n'eussent même entrepris avec des forces supérieures.

CAMPAGNE DE 1794.

Depuis que les deux armées étaient entrées en quartier d'hiver, aucun événement marquant n'avait eu lieu : chacun de son côté semblait se reposer de ses fatigues pour reprendre de nouvelles forces, afin de recommencer au printemps tous ses efforts pour s'arracher de nouvelles victoires. La mort de Ricardos, celle d'O-Reilly, en chemin pour le remplacer, furent des présages malheureux pour l'armée espagnole, qui était provisoirement sous les ordres du marquis de Las-Amarillas.

Le 4 avril, les Français rouvrirent la campagne, et se présentèrent devant Banyuls-les-Aspres. Las-Amarillas fit mettre l'armée sous les armes, et une reconnaissance qu'il fit lui ayant fait juger qu'il n'avait rien à craindre sur sa droite, il se porta avec quelques compagnies de grenadiers, de l'artillerie et de la cavalerie sur le bourg de Tressere : les ennemis se retirèrent, et Las-Amarillas s'avançant, prit une position avantageuse en avant dudit bourg. De cette position il dé-

couvrit le camp des Français. Quelques coups de canon furent échangés; et les Espagnols, voyant que les Français ne voulaient pas accepter le combat, se retirèrent après avoir mis le feu à la Tressere, en punition de ce que les habitans avaient pris les armes et faisaient feu sur les reconnaissances qu'on envoyait tous les matins du camp du Boulou.

Sur leur droite, les Français parurent du côté du pla del Rey, et forcèrent même les Espagnols à abandonner le pla de l'Abeille; mais ayant voulu attaquer le poste espagnol qui gardait la hauteur des Singlas, ils furent repoussés.

Le 7, toute l'armée française avait fait un mouvement en avant et avait repris sa position de Banyuls-les-Aspres, qu'elle avait abandonnée le 21 décembre en prenant les quartiers d'hiver. Dès qu'elle fut établie, l'armée espagnole fut journellement attaquée, et les grand'gardes donnaient presque toutes les nuits des alarmes sur toute la ligne.

Au lieu de se tenir sur la défensive (première et grande faute, que fit Las-Amarillas), ce général aurait dû attaquer les ennemis, et s'il n'eût pu parvenir à empêcher qu'ils ne s'établissent de nouveau dans la position de Banyuls, il aurait dû chercher à les en déloger, et prendre lui-même l'offensive. Le 15, il permit enfin à

d'Urgel, jugea qu'il ne pourrait y tenir avec le peu de forces qu'il avait; il se retira sur Castel-Ciudad, à peu de distance et à l'ouest de la Seu, dont cette ville est séparée par la rivière de Balira. Il en fit aussitôt occuper la citadelle, ainsi que le château, la ville et la redoute qui défend le pont, par les troupes de ligne. Les paysans armés furent postés sur les hauteurs nommées de la Vierge-de-Las-Presas, afin d'observer les ennemis, ayant l'ordre de se replier à leur approche; ce qu'ils exécutèrent dans la matinée du 9. Les Français se présentèrent devant Urgel, et sans s'y arrêter, ils se portèrent par les hauteurs d'Estamarin, et prirent position sur celles de Calvignac. Ils y étaient en bataille depuis quelques heures, lorsque Dagobert envoya au comte de Saint-Hilaire une sommation conçue en ces termes : » Le général français demande au commandant espagnol s'il veut se
« rendre, ou s'il préfère exposer sa troupe aux
« suites d'un assaut général. De la part du
« général en chef. — Metellus-Soulet, inter-
« prète. Le comte de Saint-Hilaire fit répondre
« ainsi : « Le général espagnol répond au général
« français, qu'il ne craint pas plus ses enne-
« mis, qu'il n'est intimidé par leurs menaces. —
« De la part du général espagnol, son aide-de-
« camp, Tord. »

Dans la nuit, les Français envoyèrent leurs

miquelets dans la ville d'Urgel, et le corps de ligne cherchait à couper la communication qu'avait Saint-Hilaire avec Organya : ils prolongèrent en conséquence sur la gauche des Espagnols ; mais, attaqués par un fort détachement, ils furent culbutés des hauteurs nommées des Vignes, et furent obligés de repasser la Balira, et de reprendre leur première position, vis-à-vis de laquelle le comte de Saint-Hilaire fit placer quelques troupes. Dagobert voyant que son plan ne pouvait s'exécuter, abandonna sa position ; et vers les onze heures ses troupes défilèrent, reprenant le chemin de la Cerdagne par Bellver.

Pendant trente heures que les Français restèrent à la Seu-d'Urgel, ils commirent toutes les profanations et pillages dont étaient capables des soldats aussi impies que féroces et insubordonnés. Ils brûlèrent la maison où avait logé le général espagnol et en abattirent plusieurs autres. Les vases sacrés des églises furent pillés, les hosties foulées aux pieds, et il n'est sorte de profanation qui ne fut commise par ces vandales effrénés. Dagobert mit une imposition de cent mille livres sur les habitans ; et comme ils étaient incapables de payer cette somme, en se retirant d'Urgel, il emmena les principaux d'entre eux, les faisant attacher quatre par quatre.

crainte d'être poursuivi par les paysans, il détruisit les ponts de Bar et d'Arseguel.

Le 18 avril, du côté du Boulou, vers deux heures de l'après-midi, deux colonnes françaises de quinze à seize cents hommes chacune, parurent se diriger sur la droite de la ligne espagnole, vers Palau del Vidré, poste occupé par quatre cents espagnols. Peu après que le marquis de Las-Amarillas en eut été informé, il apprit qu'une troisième colonne française prenait aussi cette direction, et que deux fortes colonnes de cavalerie, soutenues chacune par un bataillon d'infanterie, passaient le Tech, laissant dans le camp de Banyuls deux compagnies de grenadiers, un faible corps de fusiliers, et cinquante chevaux.

Par tous les mouvemens de l'armée française, il était facile de s'apercevoir que le général français combinait une attaque générale; le général espagnol devait donc chercher, non-seulement à en neutraliser les effets, mais il devait la prévenir, et l'occasion se présentait : ne la saisissant pas, le marquis de Las-Amarillas commit, ce me semble, une faute capitale. Si Las-Amarillas, en couvrant sa droite, eût profité de l'abandon presque total du camp de Banyuls, centre de la ligne française, s'il l'eût attaqué vigoureusement et avec des forces imposantes, le peu de

troupes laissées à sa garde n'eût pu opposer de résistance. Se portant immédiatement sur sa droite après le succès, il eût mis entre deux feux les colonnes qui attaquaient Palau; et le résultat de cette affaire, en lui assurant une réputation militaire, eût au moins retardé s'il n'eût pas empêché l'événement fâcheux pour l'armée espagnole, auquel nous arriverons incessamment, et dont cette grande faute militaire fut pour ainsi dire le prélude.

Las-Amarillas, au lieu de saisir cette circonstance heureuse, détacha douze cents chevaux sous les ordres du marquis de Las-Torrès, avec quelque infanterie sous les ordres du brigadier comte Donadio. Ces troupes avaient ordre de se joindre à celles qui étaient à Palau; mais ayant rencontré dans leur chemin la troisième colonne française, le combat s'engagea. Torrès fut tué; Donadio prit une position avantageuse, et se défendit avec courage; mais blessé grièvement, ses troupes ayant usé toutes leurs munitions, il fit sa retraite sur le Boulou. Les quatre cents hommes qui étaient à Palau se retirèrent en bon ordre, après s'être défendus pendant deux heures contre les trois mille Français qui les attaquaient. Pendant ces deux actions, un capitaine de grenadiers, commandant deux cents hommes, tint tête, en avant de Cabanès,

à une colonne d'infanterie française, qui voulait passer la rivière, et l'empêcha d'exécuter son projet.

Pendant tous ces pronostics fâcheux, toutes ces attaques qui faisaient gagner du terrain aux Français et décourageaient les soldats espagnols, qui ne voyaient aucune de ces combinaisons grandes auxquels ils étaient habitués sous le général don Antonio Ricardos, la cour jeta les yeux sur le comte de la Union, qui avait montré de grands talens comme général divisionnaire, et qui était avantageusement connu dans l'armée: il fut nommé général en chef de l'armée de Roussillon.

Revêtu du commandement, le comte de la Union fit, le 28 avril, une reconnaissance générale sur toute la ligne ennemie; il gémit sans doute de la voir si près de lui et si avantageusement située; mais il était bien difficile de reprendre l'avantage. Le 29, il parvint cependant, après un combat de douze heures, a déloger les ennemis de la montagne de Notre-Dame-du-Vilar, dont ils s'étaient emparé de vive force, où ils s'étaient retranchés, et de laquelle ils dominaient les batteries de Montesquiou et de la Trompette, qui couvraient, comme nous l'avons vu, le flanc droit de la position du Boulou. Un bataillon du régiment d'infanterie

du prince fit des prodiges de valeur dans cette action glorieuse. Les troupes portugaises y montrèrent aussi de la valeur.

Depuis la reprise des hostilités, les ennemis se montraient de tous côtés : l'activité du général espagnol ne suffisait pas pour parcourir les différens points qui étaient ou menacés ou attaqués. La Union voulait être partout, mais un général doit être secondé; et si la jalousie, l'ambition personnelle l'emporte chez quelques individus sur l'honneur, le devoir et la fidélité, que peut alors le général qui n'a pas assez de fermeté dans le caractère, qui, peut-être, n'a pas le pouvoir de mettre fin à ces effets des passions qui amènent si souvent de si grands malheurs? Le comte de la Union était lieutenant-général depuis peu : presque tous les généraux qui se trouvaient sous ses ordres étaient ses anciens de beaucoup. — Pour disculper l'un, je ne veux pas cependant accuser les autres : je demande seulement aux généraux qui étaient sous ses ordres, si un peu d'animosité personnelle n'est pas entré dans leur cœur? S'ils se sont laissé aller à cette faiblesse, ils sont coupables vis-à-vis de leur souverain; s'ils ont cédé à la supériorité des ennemis, leur propre conscience les met à l'abri de toute inculpation. L'écrivain impartial décrit les faits, il cherche à en découvrir les causes; et chaque intéressé

doit se replier sur lui-même et se juger. S'il n'a pas employé tous les moyens qui étaient en son pouvoir, s'il a été dominé par une passion autre que celle qui doit animer un sujet fidèle, alors il est coupable.

A la suite des actions des 28 et 29, le comte de la Union se rendit à Ceret, et voyant l'impossibilité de tenir plus long-temps dans la position du Boulou, il assembla un conseil de guerre qui décida la retraite.

Toute la ligne était attaquée, et les Français s'étaient principalement portés sur la position de la Trompette et de Montesquiou, afin de couper la droite des Espagnols par son centre, et de couper ainsi la retraite du camp du Boulou sur Bellegarde.

Le prince de Montforte fut envoyé à la droite, pour soutenir don Ildefonso Arrias qui défendait la Trompette avec courage. En arrivant, Montforte vit que les ennemis occupaient la plaine avec dix mille hommes d'infanterie et mille chevaux, tandis que six mille hommes couronnaient les hauteurs qui dominent Montesquiou et la Trompette, et sur lesquelles ils avaient établi une batterie. Il vit aussi deux colonnes de deux mille hommes chacune, qui passaient le Tech en face de la Trompette. Il envoya aussitôt un bataillon de renfort au poste de Montesquiou. L'officier qui y commandait,

don Francisco-Xavier Venegas, s'y défendait avec valeur depuis cinq heures; mais ayant reçu deux blessures, voyant la supériorité des Français, et leur animosité à se précipiter sur ce point, il l'abandonna, après avoir fait enclouer les canons. Il se retira sur une hauteur, entre la batterie des signaux et celle de Montesquiou où le comte del Puerto avait été envoyé avec deux bataillons soutenus par un régiment de dragons, qui occupait le fond des vallons qui conduit à cette hauteur. Le comte del Puerto, appuyé sur sa gauche à une petite redoute construite d'avance pour protéger une retraite, se maintint dans son poste jusqu'à la chûte du jour, époque à laquelle il reçut l'ordre d'occuper l'unique hauteur non au pouvoir des Français, et qui se trouvait entre Montesquiou et le camp de la Trompette.

Pendant la nuit, les Français s'étaient couverts de retranchemens sur tous les points qu'ils avaient occupés pendant la journée, et au point du jour ils attaquèrent la batterie des signaux, laquelle ne fit pas de résistance, quoiqu'elle eût été renforcée par cent hommes; mais le feu de la batterie de la Trompette haute, et celui de la droite des retranchemens empêchèrent les Français de s'établir dans cette batterie, et d'avancer par ce point. Ceux qui occupaient les hauteurs en face de la position du comte del

Puerto, l'attaquèrent avec impétuosité. Pendant deux heures il résista ; mais le courage dut céder au courage et au nombre, et le comte se retira en bon ordre jusqu'à ce qu'il eût atteint le grand-chemin de Bellegarde.

Le prince de Monforte, qui était à la Trompette, voyant un de ses flancs occupé par l'ennemi, qui n'était plus qu'à la portée de fusil, fit évacuer ce poste, et se retira sur le pont du Boulou, vivement poursuivi par les Français qui, ayant fait occuper une position avantageuse sur la gauche du grand chemin qui conduit à Bellegarde, empêchèrent cette division espagnole de se retirer par ce chemin, et la forcèrent à se diriger sur le col de Portell où elle s'établit.

En arrivant sur la droite, le prince de Montforte vit qu'il ne pouvait sauver Montesquiou qu'en attaquant les onze mille hommes qui occupaient la plaine, et en délogeant les ennemis des hauteurs dont ils s'étaient emparés. Malgré les renforts qui lui arrivèrent, le prince de Montforte ne crut pas pouvoir entreprendre ces deux actions, dont le succès eût sauvé l'armée espagnole, et dont la non réussite n'eût rien changé aux malheurs de la journée.

Mais revenons à ce qui se passait à la gauche et au centre de la ligne espagnole, vivement attaquée, mais se défendant avec courage.

La prise de Montesquiou était à peine connue, que la crainte d'être coupé se répandit dans le camp du Boulou, et se communiqua rapidement à la gauche; la terreur devint sans bornes, lorsqu'on sut que le chemin de Bellegarde était occupé par les Français, et le désordre fut général, lorque l'ordre de retraite précipitée arriva: elle devait être précipitée en effet, pour empêcher l'armée d'être coupée. Les troupes du camp du Boulou, commandées par le maréchal-de-camp don Juan-Michel Vives, se retirèrent sur Ceret, le chemin direct par Maureillas étant occupé par les Français: mais trois bataillons d'infanterie, dont un des gardes espagnoles, qui occupaient les postes avancés du Pla-del-Rey et de l'hermitage Saint-Luc, furent coupés dans leur retraite, malgré les efforts de Vives pour les soutenir.

Le comte de la Union avait ordonné qu'on formât une ligne depuis le pont de Ceret jusqu'à Maureillas. Cette ligne devait protéger la retraite des équipages et de l'artillerie; et pour y parvenir, l'ordre fut donné d'attaquer les ennemis, sans avoir égard à leur force, dans tous les postes, et sur tous les points par où ils chercheraient à inquiéter la retraite, qui se faisait par le chemin du col de Portell. Cet ordre exécuté eût sans doute sauvé l'armée; mais la terreur s'était répandue parmi les officiers comme parmi les soldats; les

conducteurs de l'artillerie, ceux des caissons, coupaient les traits des mules d'attelage, renversaient les pièces et se sauvaient. Le feu fut mis aux poudres qu'on ne put emmener. Les malades, le trésor général de l'armée, les dépôts établis à la Jonquière, les pièces qui n'étaient pas nécessaires à la défense de Bellegarde, furent les seuls objets sauvés, parce qu'on avait eu la précaution de les faire retirer avant l'attaque.

Les Espagnols n'avaient plus, sur une étendue de dix lieues, qu'un seul grand chemin, pour effectuer la retraite d'une armée considérable. Il restait bien aussi quelques sentiers, à travers les pics les plus élevés des Pyrénées; mais il était 8 heures du matin, et les fuyards avaient à défiler devant un ennemi vainqueur, qui les suivait à portée de fusil.

Les troupes qui étaient dans le haut Wallespir, se retirèrent en assez bon ordre sous les ordres du général portugais don Juan Forbes, par Saint-Laurent-de-Cerda et Massanet : elles prirent poste à Saint-Laurent-de-la-Mouga.

La droite de l'armée, sous les ordres du maréchal-de-camp don Eugenio Navarro, eut ordre d'abandonner Bagnols-de-Marande, Argelès; de conserver Colioure et Port-Vendres, et de ne pas perdre un moment pour faire passer à Figueras cinq cents chevaux, avant que le col

de Bagnols fût occupé par les Français. Cet ordre fut exécuté avec précision.

Il y a du Boulou à Figueras plusieurs positions excellentes, mais les généraux espagnols étaient tellement déroutés, qu'ils ne s'aperçurent pas que les obstacles qu'éprouvait la rapidité de leur course ou fuite, en étaient de presque insurmontables à la poursuite des ennemis.

Au lieu d'occuper la cime des Pyrénées, d'en garder les défilés ainsi que les cols, de se maintenir ainsi dans une position encore avantageuse, et qui eût demandé de grands efforts pour la forcer, le comte de la Union crut devoir ne garder que le col de Portell; afin d'y arrêter l'ennemi, et de pouvoir l'observer : avec les débris de son armée, il se retira sous les canons de Figueras, pour y réunir ensuite ses différens corps, et les reformer. Il fit occuper par les divisions les plus complètes les positions de Saint-Laurent-de-la-Monga, le col de Portell, Aspolla, le col de Bagnols et Rozas, ayant en avant de cette ligne Bellegarde, Colioure, Port-Vendres et Bagnols.

Les Français ont à citer la retraite de Rosbach : les Espagnols peuvent mettre celle du Boulou en parallèle.

Le comte de la Union ayant réuni les débris de son armée sous les murs de Figueras, parvint en peu de temps à la reformer, même à la réorganiser mécaniquement; mais la confiance était perdue, le

découragement s'était emparé des soldats, qui éprouvaient encore les effets de l'épidémie qui s'était manifestée dans le camp du Boulou; et, loin de promettre des succès, l'ensemble de cette armée ne présageait que de nouvelles défaites.

Le comte de la Union, comptant sur sa fidélité personnelle, sur son désir de servir son roi, plutôt que sur les moyens qui lui restaient, désirait réparer l'échec qui avait, pour ainsi dire, signalé le début de son généralat. Dès que ses troupes furent un peu remises de l'événement du Boulou, il prit une position dont le but était de couvrir Figueras, la plaine du Lampourdan, et de garantir ainsi la Catalogne. Sa ligne fut établie à Espolla et à Rabos, pour couvrir, sur sa droite, le col de Bagnols; et passant par Saint-Clément, Massarach et Vilarnadal, elle avait sa gauche à Darnuys, Bruire, la montagne de la Magdeleine, laissant un peu en arrière le pont de Moulins et Llers. Les points principaux de cette ligne qui était droite étaient occupés par les troupes de ligne; les miquelets et *soumatens* remplissaient les intervalles, et gardaient les passages les moins importans.

Pendant que l'armée espagnole se reformait à Figueras, les Français, qui ne s'étaient pas arrêtés à leurs premiers succès, avaient occupé le col de Portell et celui de Bagnols; ils étaient maîtres de la cime des Pyrénées qu'ils avaient à dos,

bloquaient Bellegarde, Coliouvre, Port-Vendres, et avaient leur quartier-général à la Jonquière. Ils s'étendirent bientôt sur leur droite, et s'établirent à Saint-Laurent-de-la-Mouga prenant position à la montagne de Monroig, poste que les Espagnols avaient négligé d'occuper, quoique très-important, et d'où les Français commandaient le grand-chemin de Figueras à la Jonquière. De ce point leur ligne faisait un coude qui arrivait jusqu'à la Jonquière, où leur ligne recommençait, et passant par Cantallops, allait aboutir au col de Bagnols.

Par cette position des Français, les Espagnols perdirent la Magdelaine, Darnuys, Bruire, et se concentrèrent dans la ligne de Llers à Espolla. Figueras était flanqué par le poste français de Notre-Dame-de-la-Salud, qui correspondait à celui de la Mouga par le poste intermédiaire de Terradas. Ne perdant pas de temps, les Français, après avoir assuré leur ligne, résolurent de s'emparer de Port-Vendres et de Coliouvre, avant de rien entreprendre sur la ligne espagnole. Ils mirent le siége devant ces deux places. Bellegarde était bloqué; et pour accélérer leurs opérations, ils augmentèrent leurs troupes destinées aux siéges de cinq mille hommes qui furent tirés de l'armée qui était en Catalogne. La Union épiait toutes les circonstances qui pouvaient lui être favorables,

pour familiariser de nouveau ses troupes avec la victoire, et pour les préparer à des succès importans, en repoussant les Français au-delà des Pyrénées. Ayant appris par ses espions que la ligne française était diminuée des troupes qu'on avait appelées sur les places maritimes, il se détermina à attaquer la droite des Français à Saint-Laurent-de-la-Mouga, comme étant le point le plus éloigné des prompts renforts.

Le plan du comte de la Union pour l'attaque de ce poste, devait lui en assurer le succès. Deux colonnes, l'une sous les ordres du maréchal-de-camp Vives, l'autre commandée par le maréchal-de-camp Solano, devaient se diviser, à une hauteur déterminée, en quatre corps; attaquer la Mouga par trois côtés différens, pendant que la quatrième division, se formant obliquement entre le front d'attaque et le camp de la Jonquière, devait empêcher l'arrivée des secours qu'on pourrait envoyer de ce point. Une autre colonne d'infanterie et toute la cavalerie, sous les ordres du lieutenant-général don Pedro de Mendinueta, devait occuper la plaine en avant de Pont-de-Moulins, et tomber sur le flanc des ennemis, s'ils se mettaient en mouvement de la Jonquière. Le brigadier comte del Puerto devait se glisser entre la Mouga et la Jonquière et occuper le seul point de retraite qui eût resté aux Français du poste qu'on atta-

quait, si les ordres étaient suivis avec ponctualité. Deux diversions devaient s'opérer en même temps : l'une, sur la droite, par les troupes postées à Espolla ; l'autre, sur la gauche, par celles qui étaient à Campredon.

Les troupes se mirent en mouvement de manière à pouvoir attaquer au point du jour du 19 mai. Une partie d'elles se signala par son courage. Les hauteurs environnant la Mouga étaient déjà au pouvoir des Espagnols; mais le retard dans la marche d'une des colonnes empêcha l'attaque sur tous les points en même temps, et un incident imprévu décida la victoire en faveur des Français. De la colonne de Solano, qui venait de recevoir une contusion au bras, s'éleva une voix qui cria : *samos cartados* (nous sommes coupés). A ce cri de terreur, la frayeur s'empara de toute cette colonne, et elle s'éparpilla dans un si grand désordre, que cent hommes qui la suivirent en complétèrent la déroute. La colonne de Vives n'étant plus appuyée, fut alors obligée de se retirer.

La colonne du comte del Puerto s'était emparée du défilé, et il avait surpris dans sa marche quarante-quatre mulets chargés de munitions, escortés par un fort détachement dont cinquante-cinq hommes furent faits prisonniers.

Les Français du camp de la Jonquière, aver-

tis de ce qui se passait à Saint-Laurent-de-la-Mouga, s'avancèrent sur le pont de Moulins, et parurent vouloir attaquer le centre de la ligne espagnole; mais ils furent contenus par Mendinueta, et l'affaire se réduisit sur ce point à une affaire d'artillerie.

Pendant que les Français avançaient du col de Portell sur le revers des Pyrénées versant vers l'Espagne, ce mouvement se communiquait à toute leur ligne, et de Puycerda ils se portèrent le 17 sur le col de Sau et celui de Pendix, afin de pouvoir dépasser la gauche des Espagnols et forcer les troupes postées à Campredon de se retirer sous Figueras, qu'ils auraient ensuite cherché à déborder. Trois cents paysans occupaient le col de Pendix et celui de Sau. Surpris dans leur camp, ces paysans se retirèrent sur un point nommé la Bujalla et ils s'y retranchèrent. Leur commandant sentant l'importance de ne pas laisser au pouvoir des ennemis les postes dont ils venaient de se rendre maîtres, anima ses paysans, qui parvinrent à reprendre leur première position.

Dans le même moment d'attaque sur le Pendix, cinq mille hommes de ligne et mille miquelets divisés en quatre colonnes se portèrent sur les postes de Prats-Agre, dans la montagne de Moixaro, et sur celui du col appelé le canal de Bimboca. Le poste de Prats-Agre, défendu par

des paysans en nombre suffisans, cependant pour se pouvoir défendre, fut mis en déroute et dispersé dans l'espace de deux minutes.

Voulant profiter de cette déroute, les Français s'avancèrent sur le col de Bimboca, qui ne pouvait plus tenir, étant dominé par celui de Prats-Agre. Les paysans qui occupaient ce poste se retirèrent en bon ordre sur la hauteur nommée la Boyxasa, et se fortifièrent dans les rochers escarpés qui s'y trouvent. Ils y soutinrent le feu des Français, qui avaient placé au sommet du port trois canons du calibre de deux, et plusieurs coulevrines. Voyant que tous leurs efforts ne pouvaient vaincre ceux de ces valeureux paysans, ils cherchèrent à les isoler, à leur couper toute retraite et à mettre entre deux feux le poste de Boyxasa. Pour cet effet, ils forcèrent avec mille hommes le col de Moyxa, défendu par cinquante hommes; et ils eussent sans doute réussi dans leur entreprise si les soumatens du village de Guisclareny, ayant à leur tête leur curé don Miguel Cavanas, ne fussent venus au secours de leurs braves compatriotes. Aidés par cent hommes de renforts, ils culbutèrent l'ennemi et l'obligèrent à se retirer sur Puycerda, avec perte de deux cents hommes, qui furent trouvés sur les différens points d'attaque. Le lendemain, les soumatens de cette partie de montagne se portèrent en

nombre sur les postes qui défendaient l'approche de leur pays, qu'une partie des leurs avait défendu contre des troupes de ligne ayant de l'artillerie.

Pour ne pas perdre le fil des opérations des Français, revenons à l'époque où la droite et le centre des Espagnols faisaient la retraite du Boulou. Dès que cette retraite fut effectuée, la gauche des Français s'avança sur Argelès, et, le 2 mai, cette ville fut évacuée par Navarro, qui se retira dans Coliouvre. Argelès fut aussitôt occupée par les ennemis. Ils prirent ainsi position sur les hauteurs de Torre-Masana, et allumèrent des feux pendant la nuit sur le front de Puig-Oriol et du fort Saint-Elme.

Le lendemain, ils se portèrent sur les hauteurs qui couvrent Port-Vendres, et les garnirent avec huit cents hommes, pendant qu'une de leur division descendait sur Port-Vendres, et se portait avec confiance sur le Mole; mais, chargée par les Espagnols, cette division fut obligée de se retirer. Cette attaque sur Port-Vendres occasiona un grand mouvement parmi les troupes de mer : les frégates et les chaloupes canonnières mirent à la voile; les premières gagnèrent la haute mer, les secondes se réfugièrent à Coliouvre. Une d'elle s'échoua à la plage d'Argelès, après avoir été abandonnée par l'équipage qui la montait.

Rechassés de Port-Vendres, les Français s'établirent sur les hauteurs qui règnent depuis la vigie du camp de Béarn jusqu'à Argelès, couvrant ainsi Coliouvre, Saint-Elme et Port-Vendres. Dans la même journée, ils établirent une batterie devant Coliouvre; mais le feu des Espagnols les obligea à la retirer. Ils entretinrent des feux toute la nuit sur les hauteurs.

Le 4, le brigadier Ezpeletta fut envoyé par Navarro pour commander à Port-Vendres. Les ennemis attaquèrent les forts et les postes avancés. Ils étaient parvenus à s'emparer d'un de ces derniers, dont ils furent rechassés immédiatement. Le feu cessa avec le jour sur ce point; mais il commença aussitôt sur un poste en avant de Saint-Elme. Ce poste fut forcé de se replier; les ennemis s'avancèrent alors jusqu'à la portée de mitraille des canons du fort, dont le feu fut si vif que les Français furent, non-seulement forcés de se retirer, mais même contraints d'abandonner la hauteur qu'ils avaient emportée.

Le 5 mai, dix-sept voiles ennemies s'embossèrent devant Coliouvre et ses forts, et y envoyèrent douze cents boulets et quarante-quatre bombes, dont l'effet fut de détruire quelques palissades. Du côté de terre, tous les passages, défilés et hauteurs étaient occupés par les Français, et leurs postes avancés se fu-

sillaient avec ceux de Port-Vendres, qui étaient soutenus par la mitraille des chaloupes canonnières et des forts.

Le 6, le nombre de troupes qui garnissait les hauteurs diminua beaucoup, ce qui fit présumer que les ennemis s'abritaient par des parapets. Le 7, ces parapets furent finis, et une batterie fut élevée devant Saint-Elme.

Le 8, deux vaisseaux s'embossèrent à l'entrée du port de Port-Vendres, et canonnèrent la place tandis qu'une fusillade s'engageait sur les hauteurs de Saint-Elme. Les Espagnols furent contraints à la retraite; mais le feu du fort détruisit la batterie des ennemis.

Le 9, à la pointe du jour, la fusillade s'engagea de nouveau aux avant-postes de Port-Vendres, et l'on aperçut en même temps treize bâtimens français à l'ancre sur le cap de Béarn, empêchant la communication de ce port avec la côte d'Espagne. Sur le col qui domine la ville, les Français placèrent une pièce de vingt-quatre, qui fit feu sur les chaloupes canonnières et sur le fort Presqueille : mais le feu de ce fort et celui des canonnières firent taire celui de cette pièce.

Le 10, les ennemis firent débarquer du canon et des pierriers au port de Bagnols, et ils firent avancer une canonnière et une bombarde, qui n'envoyèrent que quinze bombes et dix boulets,

sans causer aucuns dommages. Vers le soir, on signala des vaisseaux espagnols; et vers les dix heures, les bâtimens et canonnières françaises mirent à la voile, se dirigeant sur la hauteur d'Argelès. Les ennemis avaient fait peu de feu du côté de terre; mais ils avancèrent jusqu'à deux cents toises du fort Saint-Elme, et y établirent une batterie capable de contenir neuf pièces de gros calibre.

Le 11, la flottille française fut aperçue sur Argelès, et les vaisseaux espagnols furent obligés de gagner la haute mer vers le midi, les vents du sud-ouest fraîchissant beaucoup. A six heures et demie du soir, la batterie placée en face du fort Saint-Elme commença un feu très-vif de cinq canons de vingt-quatre et de seize, et de deux mortiers. Dans la nuit, Ezpeletta fit partir une tartane pour chercher la flotte espagnole, et lui faire part de la position critique dans laquelle il se trouvait.

Le 12, le feu de la batterie contre Saint-Elme redoubla; celui du fort diminuait sensiblement.

La force maritime des Français consistait en neuf tartanes à voiles latines, et portant à la proue deux canons de vingt-quatre et de trente-six, et une polacre de douze canons.

Le 13, le convoi espagnol jeta l'ancre dans Port-Vendres; les frégates mouillèrent en-dehors

du port, afin d'empêcher le feu des canonnières françaises, qui se retirèrent au port de Bagnols.

Ezpeletta engagea le commandant des forces de mer, le brigadier don Bruno Ezeta, à détruire les canonnières françaises, afin, non-seulement d'assurer la communication par mer, mais afin que, se voyant contenu par les frégates, elles ne débarquassent pas leurs canons à Bagnols, pour s'en servir à terre. Ezeta mit des obstacles à l'exécution de cette utile expédition; et Ezpeletta eut la douleur de ne pouvoir le forcer à contribuer ainsi à sauver les villes attaquées.

Le 14, le feu des Français s'étendit davantage, et embrassa toute la ligne depuis Port-Vendres jusqu'à Colioure. Ce feu continua le 15.

Navarro voyait s'approcher le moment où il serait forcé de se rendre, mais, plein d'honneur et de bravoure, voulut employer tous ses moyens, au moins pour retarder le moment de rendre à l'ennemi les places qu'il commandait. Il combina une sortie, et voulut déloger les assiégeans des hauteurs qu'ils occupaient devant le fort Saint-Elme, qui couvre les deux places. Dans la nuit du 16 au 17, il fit sortir le marquis de Castrillo déjà distingué par sa valeur, et lui ordonna avec trois divisions, composées de détachemens de gardes espagnoles,

de la légion de la Reine, du bataillon de Murcie et de celui de Barcelonne, de dégager Saint-Elme. Se précipitant sur les Français avec l'impétuosité du courage, Castrillo obtint d'abord des succès; mais obligé de rentrer dans la place, il prouva à ses ennemis que la valeur ne cède qu'au nombre. Il laissa plusieurs braves sur le champ de bataille, et eut un grand nombre de blessés.

Le 19, la situation de Colioure devenait de plus en plus critique. Le fort Saint-Elme n'était plus qu'une ruine, et n'avait plus pour retranchemens que l'intrépide courage des soldats de la légion de la Reine, qui le défendait. Ils savaient mourir, mais ils ne pensaient pas à se rendre. Dugommier, général des troupes françaises, avait déjà sommé deux fois Navarro de rendre les places. Deux fois Navarro avait rejeté une proposition que son honneur réprouvait. Une troisième sommation est faite, et, malgré l'insuffisance de ses moyens, le brave général espagnol refuse d'y accéder : il préfère abandonner les places et rendre au roi des défenseurs fidèles. Il s'abouche avec le commandant des forces de mer, qui opposait aux désirs de Navarro l'impossibilité de se tenir à la côte, lui représentant les dangers auxquels étaient exposés les vaisseaux, à cause des vents qui régnaient. « Qu'importent les dangers que « courent des vaisseaux, répond Navarro, lors-

« qu'il s'agit de secourir des troupes, dont par-
« ties d'elles (la légion de la Reine) seraient
« victime de leur fidélité, et que nous ne pou-
« vons livrer à la férocité d'un ennemi cruel ».

La réponse à la troisième sommation, faite par le général français, fut un redoublement du feu de Saint-Elme, et des châteaux de Collioure et Port-Vendres.

Le 21, les Français firent une attaque générale sur Collioure et Port-Vendres, dans le dessein de couvrir l'assaut qu'ils voulaient donner au fort Saint-Elme. Trois fois ils descendent dans les fossés et arrivent jusqu'aux pieds des murs du fort à moitié ruinés; trois fois ils sont repoussés; et ils y renoncent enfin, laissant dans les fossés, des morts, des armes et les échelles dont ils s'étaient munis pour l'assaut.

Les Espagnols embarquaient cependant, depuis quelques jours, les malades et les magasins : tout se préparait pour l'évacuation; et Navarro rendit compte à la Union, de l'impossibilité où il était de résister davantage. Il lui représenta qu'il serait forcé de capituler, si la mer ne lui permettait pas d'embarquer ses troupes. Voulant épargner un crime aux Français, il avait déjà fait embarquer à Port-Vendres, la légion de la Reine, sur des barques; et dans la nuit, cette troupe fidèle débarqua sur la côte de Catalogne, et fut camper en avant d'Espolla.

Navarro entra alors en pourparler. Le général français demandait que les troupes ne pussent servir pendant la guerre, et qu'on lui délivrât pareil nombre de prisonniers; à ces conditions elles sortiraient des places avec les honneurs de la guerre, et se rendraient par terre en Espagne. Navarro ne voulut pas accéder à ces propositions; il croyait beaucoup accorder en évacuant les places sans autres conditions. Le feu recommença de nouveau et le général espagnol projeta de réunir toutes ses forces dans Coliouvre, espérant l'arrivée de l'escadre et projetant d'évacuer pendant la nuit.

Dans la nuit du 25, les troupes évacuèrent effectivement le fort Saint-Elme, ainsi que Port-Vendres, et se réunirent à Coliouvre.

Le 26, Gravina arrivé de la veille au port de Rosas, avait été trouver la Union pour combiner avec lui les opérations de son escadre. La Union lui fit part de la position des troupes à Coliouvre, et sans perdre un instant Gravina revint à bord, fit lever l'ancre, et fit voile sur Coliouvre. Mais un gros temps s'étant élevé, Gravina fut obligé de gagner le large, et le 27, Navarro fut réduit à accéder à la proposition qui lui avait été faite le 25. Il obtint cependant que les prisonniers français qu'on rendrait en nombre égal des Espagnols sortant de la place, ne pourraient servir pendant la guerre. Dugommier

voulant rendre hommage au courage, accorda cette condition au brave général qui avait si bien rempli la tâche que lui imposait son honneur.

Bellegarde tenait encore : le marquis de Vallesantaro s'y affermissait une réputation militaire ; mais cette place bloquée de près, était le reste des conquêtes de la campagne précédente. Des bastions de San-Fernando, la Union voyait le drapeau espagnol flotter sur les bastions de Bellegarde, il semblait l'inviter à de nouveaux succès en lui désignant le point où devaient arriver ses bataillons. Mais la Union n'avait que son courage : les troupes qu'il commandait ne répondaient pas toujours à ce qu'il devait en attendre ; tel grand était le découragement parmi elles. Ce découragement tenait davantage à une grande négligence de la part de quelques officiers qu'à un oubli de bravoure de la part des soldats.

Mais revenons au centre de l'armée. Depuis deux mois que les Espagnols étaient dans leur ligne en avant de Figueras, les Français attaquaient journellement, et leurs efforts paraissaient se diriger plus particulièrement sur la droite de leurs ennemis. Nous avons dit que la droite de cette ligne occupait Espolla et Rabos, et se joignait au centre par Massarach et Vilarnadal. En avant de Rabos était une forte batterie gardée par un bataillon de la légion de

la Reine. En avant de Massarach est une hauteur à peu de distance de cet endroit : ce poste, qui servait de vigie à cette droite de la ligne, était occupé par des soumatens; et il ne se passait pas de jour qu'il ne fût pris et repris jusqu'à deux fois : c'était comme un rendez-vous où chacun faisait alternativement preuve de bravoure et de hardiesse. Quelques morts, quelques prisonniers étaient les seuls résultats de ces affaires qui, pour être partielles, n'en inquiétaient pas moins les troupes espagnoles qui étaient continuellement sous les armes pour éviter une attaque sérieuse. La batterie de Rabos était aussi très-souvent attaquée; mais les Français républicains ne purent jamais l'enlever aux Français royalistes qui la défendaient.

Parmi ces attaques journalières, il faut en excepter deux assez sérieuses, et dans lesquelles les Français manifestèrent le projet déterminé de forcer la ligne espagnole sur tous les points.

Le 7 juin, au point du jour, on aperçut des têtes de colonnes sur les hauteurs qui regardent Pont-de-Moulins, et sur celles qui avoisinent Vilasacal et Massarach. Une forte colonne paraissait devant Llers. Ce poste et celui de Pont-de-Moulins, étaient les deux points d'attaque réels. L'attaque sur Massarach n'était que la diversion.

Le plan de Dugommier était savamment conçu, et fut exécuté en partie avec succès. Sa droite

s'approcha jusque à portée de fusil des redoutes de Llers, commandées par le lieutenant-général don Jean de Courten : mais celui-ci ayant reçu deux bataillons de renfort, il obligea les Français de se retirer, et il les fit poursuivre jusque dans leurs postes.

Plus heureux sur le centre, les Français s'emparèrent de l'hermitage du Roure, poste en avant de Pont-de-Moulins, qui avait cependant été renforcé aussi par deux bataillons. Mais voulant se porter en avant après ce succès, ils furent contenus dans ce poste, dont ils venaient de s'emparer, par le feu des batteries de Pont-de-Moulins.

Il eût été dangereux de laisser les Français maîtres de l'hermitage du Roure ; l'occupation de ce poste leur eût facilité les moyens d'avancer sur le centre de la ligne : il fut donc résolu de reprendre l'hermitage. Le régiment de Malaga fut commandé pour cette attaque ; mais le major don Jean de Hogan, à la tête d'un bataillon du régiment d'Hibernia, attaquait, sans en avoir reçu l'ordre, ledit poste de l'hermitage. Malgré la promptitude de la marche du régiment de Malaga, il ne put avoir part à cette action glorieuse, dont tout l'honneur resta au bataillon d'Hibernia et aux cent hommes de grand'garde, composée des grenadiers royaux et de dragons de Numance. Ces derniers, par leurs manœu-

vres et leur froide intrépité, remplacèrent le corps de cavalerie, commandé pour cette expédition, qui n'arriva qu'après l'action, s'étant égaré dans sa route.

Sur la droite, plusieurs corps de cavalerie française s'avancèrent dans la plaine, soutenant un bataillon d'infanterie qui traversa le Lobregat, guéable dans ce moment. Ce bataillon fut exterminé par une charge de cavalerie, dont les carabiniers royaux faisaient partie. La cavalerie légère des Français fut pliée et souffrit beaucoup du feu des batteries de Vilarnadal. Il eût été facile au commandant de la brigade de cavalerie, composée des régimens d'Algarve et de Pavie, de couper entièrement la retraite de la cavalerie française. S'il eût reconnu le pays, s'il eût même suivi la direction que le vicomte de Gand, Grand d'Espagne et officier général au service de S. M. C., lui donna, il ne fût pas échappé un seul homme de la cavalerie française : mais, sous prétexte de ne pouvoir passer à cheval le Lobregat que l'infanterie française avaient passé à gué, ce commandant de brigade se contenta, après quelques manœuvres insignifiantes, de suivre cette cavalerie sans lui faire de mal.

A la guerre, tout officier qui, par ignorance ou par autres raisons qu'on devrait ne pas présumer, ne profite pas des circonstances qui se

présentent à lui pour faire à l'ennemi le plus de mal possible, est répréhensible. Dans cette affaire du 7, on vit le major Hogan outre-passer ses ordres et sauver l'armée par une action d'éclat. Il fut loué. Ce commandant de cavalerie avait manqué à son devoir, et il ne fut pas puni. Ne pourrait-on pas attribuer en partie à ce manque de fermeté, trop souvent répété dans l'armée de Catalogne, les revers qu'a essuyé le comte de la Union?

Cet officier, ramené sur le terrain après l'action, reconnut la possibilité de suivre la direction que lui avait donné le vicomte de Gand; mais il n'eut en cela qu'une nouvelle preuve de la faute qu'il avait commise.

Parmi les six cents morts que les Français laissèrent dans les combats de cette journée, on trouva le fameux jacobin la Barre, deux généraux et un représentant du peuple.

Du côté de la Cerdagne les Français furent obligés d'abandonner les hauteurs et de se retirer dans la plaine. Les soumatens, sans le secours de troupes de ligne, obtinrent ce succès le 4 juin. Parmi ces braves paysans armés pour la défense de leur pays, on remarquait ceux du village de Castellar-de-Nuch et ceux de la Pobla-de-Lillet, qui se distinguèrent par leur intrépidité. Les femmes montraient le même courage, et le même esprit national; elles ani-

maient pour la défense de leur pays, elles encourageaient leurs pères, leurs maris, leurs fils et leurs frères; elles leur distribuaient des cartouches et chargeaient des fusils de rechange, afin que le feu fût plus vif.

Le 12 juin, à trois heures du matin, trois colonnes françaises, fortes de mille hommes détachés du poste de la Mouga, se portèrent sur le camp del Principi, poste couvrant la gauche de Figueras. Le bataillon de Wallespir, fort de trois cents hommes, défendait ce poste et s'y maintenait avec intrépidité; mais abandonné par les soumatens qui occupaient les hauteurs qui couvrent le flanc droit de ce poste, ce bataillon se trouva dans l'impossibilité, non-seulement de tenir, mais même de gagner le col de Basagoda, qui était son point de retraite désigné. Se jetant dans les précipices qu'il avait à sa gauche, ce bataillon parvint à éviter la poursuite des ennemis; et, par des chemins jugés impraticables, chercha à venir au col de Basagoda, qui était déjà occupé par les Français.

Le commandant général du poste, instruit de la retraite forcée du bataillon de Wallespir, envoya à son secours un détachement de grenadiers provinciaux et trois cents soumatens qui s'offrirent comme volontaires, ayant à leur tête le curé don Juan Salgueda. Il fit aussitôt

couvrir le chemin de Besalu, qu'il était important de conserver, car il est praticable pour l'artillerie jusqu'à Gerone. L'ordre fut donné aux troupes qui allaient au feu de reprendre Basagoda ou de périr. Après avoir culbuté les Français de la première position dans laquelle ils furent trouvés, on les chassa de la seconde; et se ralliant au col de Basagoda, ils y furent si vivement attaqués par le bataillon de Wallespir soutenu par les autres troupes, qu'abandonnant ce poste et même le camp del Principi, ils furent poursuivis jusqu'à la rivière de la Mouga, avec perte de deux cents hommes.

Si au lieu d'envoyer un détachement, les Français eussent envoyé une forte division sur ce point, il leur eût été facile de faire un coup de main sur Gerone et de mettre ainsi l'armée espagnole dans la seule ressource d'évacuer le Lampourdan par mer. Ce plan exécuté avec précision, et détermination eût décidé du sort de la Catalogne; mais les généraux français de cette époque étaient braves sans doute, mais heureusement pour l'Espagne, ils n'étaient pas, pour la plupart, grands tacticiens et possédaient peu la théorie de la guerre. Pendant que ces mille hommes se jetaient sur Basagoda, une colonne pénétrait sur leur droite dans Las Abedassas, Campredon, Bibas et puis Ripoll. Cette colonne se trouva avoir dépassé de plusieurs lieux le flanc

gauche des Espagnols sur la ligne du cours de la rivière Fluvia qui est à quatre lieues en arrière de Figueras. Au lieu de faire de cette opération une combinaison militaire et savante dont les suites eussent été incalculables et funestes aux Espagnols, les Français en firent une excursion de Vendales et profitèrent de leur succès pour piller, dévaster et profaner les églises de Campredon et de Ribas. Ils brisèrent les autels, défigurèrent les images des saints et jetèrent dans la rivière un grand nombre de statues. Tel fut le résultat de cette incursion, que les journaux du moment pronèrent avec emphase. Les sacriléges étaient les trophées dont les conquérans de ces temps de calamité s'honoraient : ils acquirent dans cette incursion des droits réels à l'admiration de leurs semblables.

Si les douze cents soumatens que le maréchal de-camp Oquendo commandait à Campredon s'étaient conduits comme ceux qui reprirent les postes de Basagoda et del Principi, cette invasion n'aurait pas eu lieu. Ne pourrait-on pas blâmer le comte de la Union d'avoir ainsi laissé sa gauche à la garde de simples paysans, par conséquent compromise à tout moment?

Cette incursion fit apercevoir au comte de la Union, le danger de laisser ainsi sa gauche dégarnie de troupes réglées. Il envoya aussi-

tôt cinq bataillons de ligne, cinq de soumatens et trois cents chevaux, le tout sous les ordres du maréchal-de-camp Vives, avec ordre de dégager cette partie et de forcer les Français à se porter en arrière. Cette expédition fut combinée de manière à attaquer en même temps Campredon en arrivant par Baget, Las-Abedassas, Ripoll et Olot, tandis que de Baga on chercherait à se porter sur Ribas pour couper la retraite aux Français. Le commandant de la Seu-d'Urgel eut ordre de pénétrer en même temps dans la Cerdagne afin d'y opérer une diversion, et de faciliter par là l'expédition entreprise.

Vives remplit cette commission avec zèle, intelligence et détermination. Les 17 et 18 juin il parvint à déloger les Français des postes principaux qu'ils occupaient : blessé dans une des affaires, il fut obligé de quitter le commandement; mais les Français furent obligés d'évacuer le pays qu'ils avaient envahi. On leur prit des canons, deux drapeaux et un assez grand nombre de prisonniers.

Sur leur gauche, les Français qui occupaient le camp de Cantallops, qui avait été étendu et renforcé, inquiétaient journellement la partie de ligne Espagnole qui leur était opposée.

Le 20 juin, quinze cents hommes d'infan-

terie et cent chevaux se présentèrent devant Villaortoli, et furent repoussés par les troupes du camp d'Espolla sous les ordres de Solano.

Le 21, ils se présentèrent devant Espolla et manifestèrent l'intention de prendre Villaortoli. Ils furent d'abord contenus par les soumatens; mais ayant reçu des renforts ils renouvelèrent l'attaque, culbutèrent les soumatens et ne furent arrêté que par la légion de la Reine, qui, malgré la supériorité du nombre des ennemis, soutint pendant plus d'une heure le feu de cette colonne, et donna le temps à un détachement de cavalerie d'arriver de Massarach. Les Français vigoureusement chargés, battirent en retraite; mais le lendemain 22, ils réattaquèrent en couvrant toute la cordillère qui règne depuis Cantallops jusqu'à Villaortoli. Repoussés comme la veille, ils furent renforcés par deux bataillons et revinrent à la charge; mais les troupes des camps d'Espolla et de Massarach, suffirent pour les contenir jusqu'à ce que, ayant apperçu un renfort de deux cents chevaux qui arrivait aux Espagnols, ils se retirèrent dans leur position.

Les 3, 4 et 6 juillet, les Français renouvelèrent leurs attaques sur Massarach, Mollet, le Bois-de-Saint-Clément et Villaortoli : mais ils furent toujours repoussés. Du côté de Liers, ils furent plus heureux et parvinrent à forcer les

avant-postes placés à Villarich. Ils s'avançaient sur Palau, village très-près et sur la gauche de Figueras; mais le général Courten averti de ce succès, euvoya des troupes à leur rencontre, qui les forcèrent de rentrer dans leur position de la Mouga.

Fatigué de ces attaques journalières sur sa ligne de Figueras, le comte de la Union avait ordonné au maréchal-de-camp don Gregorio de la Cuesta, commandant de la Seu-d'Urgel, de faire une attaque sur la Cerdagne, afin d'appeler l'attention des Français de ce côté, et de dégager, par cette diversion, la droite de sa ligne continuellement aux prises.

Le 25 juin, la Cuesta partit de la Seu-d'Urgel avec trois mille quatre cent dix hommes d'infanterie et deux cents chevaux. Il divisa sa troupe en trois colonnes : la première, composée de neuf cent soixante hommes d'infanterie de ligne, quatre cents soumatens et quatre-vingt dragons, remontant la gauche de la Sègre, devait s'emparer du poste de Belver et se porter ensuite avec promptitude sur Puycerda, afin de couper la retraite des troupes françaises sur Mont-Louis. — La seconde colonne, composée de trois cent cinquante hommes d'infanterie, de six cents soumatens et soixante dragons, remontant la droite de la Sègre, devait coopérer à la prise de Belver. — La troisième, composée de

quatre cents hommes d'infanterie de ligne, huit cents soumatens et soixante dragons, remontant aussi la rive droite de la Sègre, devait occuper le pont de Soler entre Belver et Puyeerda, et protéger l'attaque de ces deux postes. Six cents soumatens postés au col del Pendiz, devaient assurer le flanc des troupes destinées à l'attaque.

A la pointe du jour du 27, la Cuesta, à la tête des seconde et troisième colonnes, arriva à la hauteur de Belver, par les villages d'Olia et de Py. Trois cents Français occupaient une position avantageuse qui défendait l'approche de Belver. Un bataillon du régiment suisse de Rutiman, qui faisait partie de la seconde colonne, attaqua ces trois cents Français, et après quelque résistance, les força de se replier sur Belver, où ils se réunirent à deux mille hommes retranchés sur deux mamelons, et ayant des pièces de campagne en batterie. Ces forces, bien supérieures à celles de la Cuesta, loin d'intimider ces troupes, les animèrent encore davantage en leur présentant plus de gloire à acquérir. Le centre de la gauche des Français parut au général espagnol le point le plus faible de défense : il en ordonna l'attaque ; mais le feu des Français fut si vif et si soutenu que, malgré l'acharnement des troupes espagnoles, qui arrivèrent jusqu'aux pieds des

retranchemens, il leur fut impossible de les enlever; et la Cuesta fut contraint de prendre une position en arrière. Il se retira ensuite sur Montella, qui est à une demi-lieue de Belver. Les Français sortirent de leurs retranchemens pour inquiéter la retraite des Espagnols; mais ils abandonnèrent leur projet, en voyant ceux-ci se former en bataille sur la première hauteur qu'ils rencontrèrent.

Après avoir donné quelque repos à sa troupe, harassée par la chaleur et par une marche longue et pénible, la Cuesta se préparait à se porter de nouveau sur Belver, afin de contenir les troupes françaises qui y étaient et les empêcher de se porter contre la première colonne qui devait, ainsi que nous l'avons dit, se diriger sur Puycerda, en remontant la rive gauche de la Sègre. Il se mettait en marche, lorsqu'il reçut avis que cette colonne, après s'être emparé du défilé de Taltendre, défendu par deux cents Français, était descendue dans la plaine sous Puycerda, laissant cent quatre-vingts hommes pour garder le poste enlevé. Un parti de cavalerie française parut en ce moment sur la rive droite de la Sègre : la Cuesta le fit charger par ses quatre-vingts dragons, qui passèrent la rivière à gué et forcèrent les Français à se retirer sur Puycerda. L'apparition de ce parti de cavalerie n'était que pour cacher la marche d'une

colonne qui était sortie de Puycerda et avait gagné les hauteurs dans l'intention de couper la retraite de la Cuesta. Don Pedro Rodriguez Buria, avait été contraint par cette colonne de se jeter dans les montagnes escarpées de Llosa, où il perdit une partie de ses équipages et un grand nombre de soldats qui tombèrent au pouvoir des Français, les uns harassés de fatigue, les autres ne pouvant gravir les montagnes. La Cuesta opéra sa retraite, non sans grandes difficultés. Dans cette expédition, les Espagnols eurent deux cent huit prisonniers; soixante-six morts et quarante-quatre blessés.

A l'extrémité nord-ouest de la Catalogne, au point de jonction de cette province avec la vallée d'Aran, était placé un détachement qui avait son centre dans la ville d'Esterri. Ce détachement était destiné à couvrir les défilés qui reversent sur cette partie de la Catalogne. Ces défilés, d'un accès difficile à cause de l'escarpement des Pyrénées, étaient gardés par des soumatens qui étaient soutenus par un faible parti de troupes de ligne. Malgré les difficultés que la nature présentait, les Français voulurent s'ouvrir un passage par ce point. Le 5 juillet, une colonne de quinze cents hommes avec les canons des montagnes, déboucha par le port de Pallas et se jeta sur le poste avancé del Boquete. Attaqué à l'improviste, et en même temps

de deux côtés, le commandant de ce poste ne put résister et fut contraint de se retirer. Le commandant de la ville d'Esterri, informé de l'approche des Français, fit aussitôt occuper des hauteurs qui sont à la gauche de la ville et près du village de Valencia. Il jeta quelques détachemens de soumatens sur sa droite, et il contint ainsi les Français pendant quelques temps; mais leurs miquelets s'avançant en faisant un feu très-vif sur des paysans non aguerris, ceux-ci furent obligés de se retirer sur le poste de Torraza, point désigné en cas de retraite.

Dès que le premier poste avait été forcé, le commandant de cette partie avait fait occuper le poste de Torraza par la compagnie de Chasseurs de montagnes, cantonnés au village de Llavorsi. Lorsque toutes les troupes y furent réunies et en eurent occupé les positions avantageuses et couvertes de bois, le commandant fit faire des reconnaissances sur sa droite et sur sa gauche, afin d'observer les mouvemens des ennemis. Le rapport fut qu'ils se retiraient sur deux colonnes. Il était à présumer qu'étant sur les flancs des Espagnols, la retraite des Français n'était qu'une ruse de guerre pour faire sortir leurs ennemis de leur forte position, et les faire tomber dans une embuscade. Le commandant espagnol attendit donc au lendemain

pour se mettre à leur poursuite; et encore il ne s'avança qu'avec précaution. Il trouva la ville d'Esterri évacuée, mais offrant la preuve du passage des révolutionnaires, c'est-à-dire, les églises profanées et les maisons des particuliers dévastées : quarante-deux mulets furent chargés du pillage qui fut le résultat de cette opération militaire.

Le maréchal-de-camp Oquendo, commandant de Campredon, voyant par les mouvemens qui venaient de se faire sur la Seu-d'Urgel, et par ceux qui se faisaient devant lui, que les Français avaient le projet de l'attaquer, jugea que leurs efforts se porteraient sur Bajet et Rocabruna, poste en avant et sur le flanc droit de son centre; il envoya trois cents soumatens, sous les ordres d'un lieutenant des gardes espagnoles, et du chanoine don Martin Cuffi, dont nous avons déjà parlé, pour occuper les hauteurs de Mollo et de Bajet : ils y furent attaqués et forcés de se retirer. Cuffi prit poste sur le col de Malren, en fut culbuté; mais conservant son sang-froid, il anima ses paysans, et les reporta sur les Français, qui furent attaqués avec une telle impétuosité, qu'ils furent culbutés à leur tour et forcés à renoncer à l'invasion sur Rocabruna et Bajet.

Revenons à la ligne en avant de Figueras. Le lieutenant général Courten, commandant

la gauche de cette ligne, ennuyé des escarmouches journalières des Français sur les avant-postes de Llers, forma, pendant la nuit du 7 août, une embuscade de huit cent vingt hommes d'infanterie. Les Français arrivèrent comme à leur ordinaire; et le poste espagnol se retirant, les attiraient dans l'embuscade, lorsque des coups de fusil tirés trop à la hâte sur leur gauche les avertirent du piége. Ils se replièrent et furent vivement poursuivis jusque sous le feu de leurs batteries. Craignant que dans leur retraite, les Français ne se jetassent sur les soumatens qui gardaient le poste avancé de Palau, le commandant de l'embuscade, comte del Puerto, se porta sur ce point. Il y trouva effectivement les Français, les attaqua et les obligea de se retirer, laissant beaucoup de monde sur le champ de bataille.

Les 21 et 22, les escarmouches continuèrent sur Massarach, Saint-Clément et Mollet; mais n'amenèrent aucun résultat heureux pour les Français.

Cependant le comte de la Union formait un plan d'attaque générale. Il voulait mettre fin à cette guerre de poste, et reprendre l'offensive d'après de grandes combinaisons. Bellegarde tenait toujours par la valeur du marquis de Vallesantoro; mais dépourvu de vivres, réduit à la dernière extrémité, ne recevant que des secours partiels et insignifians, ce fort allait

être forcé de se rendre. Il parut au comte de la Union qu'il fallait faire faire à l'armée devant Figueras un grand mouvement, dans le but de dégager cette forteresse, et forcer les Français de repasser les Pyrénées, ou au moins d'introduire dans la place des vivres et des renforts.

Le plan du comte de la Union fut d'attaquer les Français depuis Campredon jusqu'à la mer, c'est-à-dire sur toute la ligne en avant de Figueras. Six fausses attaques à la gauche des Français sur leus camps de Manora, Villarora, Cantallops, col de Banyuls, les hauteurs de Culera, l'attaque de Port-Vendres et Coliouvre par l'escadre de Gravina, devaient couvrir l'attaque réelle contre les postes de la montagne de Terradas, du pont de Grau, et de Saint-Laurent-de-la-Mouga. Quatorze mille hommes d'élite et six mille soumatens, immédiatement après l'enlèvement de Saint-Laurent-de-la-Mouga, sur la droite des ennemis, devaient attaquer la fabrique de la Mouga, attenant au village, et de laquelle les Français avaient fait leur plus fort retranchement.

Une division commandée par le lieutenant-général Courten, devait attaquer la montagne de Terradas, et coopérer ensuite à l'enlèvement de la fabrique de la Mouga.

Une seconde division sous les ordres du bri-

gadier don Josef Perlasca, devait attaquer les batteries du pont de Grau, par le flanc gauche, pendant que le maréchal-de-camp don Domingo Yzquierdo, avec deux colonnes, attaquerait par le flanc droit, en cherchant à tourner les ennemis. Toutes ces colonnes obtenant des succès, devaient ensuite se réunir pour l'attaque de la fabrique.

Le maréchal-de-camp don Diego Godoy, devait chercher à tourner la position de la Mouga et tomber sur les derrières de l'armée, lorsque l'attaque se ferait sur les autres points.

Après avoir fait reconnaître par les commandans des colonnes, le terrain sur lequel ils avaient à combattre, le comte de la Union ordonna l'attaque pour le 13 août.

Les divisions se mirent en marche de nuit, et arrivèrent à leurs points respectifs d'attaque, sans trouver aucun obstacle. Rien n'annonçait que les Français fussent instruits de la marche des Espagnols. Courten était au bas de la montagne de Terradas. Deux fois ses troupes vont à la charge; deux fois elles sont repoussées: une troisième fois elles se précipitent dans les batteries ennemies la baïonnette en avant, et parviennent à s'en rendre maîtres. Cette colonne était composée d'un bataillon des gardes espagnoles, d'un des gardes wallones, d'un des régimens de Mallorque, des volontaires de Cas-

tillé, commandés par le duc de l'Infantado, de Wallespir, Malaga, Hibernia, Irlande; les ordres militaires, des volontaires de Barcelonne; des régimens portugais, premier d'Oporto, Freire, Andrade et quatre compagnies de grenadiers d'autres corps: les régimens d'Alcantara et de Calatrava espagnols étaient la cavalerie attachée à cette division.

La division commandée par Perlasca, délogea les Français des redoutes du pont de Grau, et après ce succès elle s'arrêta pour attendre la division d'Yzquierdo, dont l'arrivée était retardée par une de ses colonnes, sous les ordres de don Gaspard Cagigal, qui avait été battue. Malgré cet accident, Yzquierdo s'empara d'une des deux batteries ennemies, dont il lui était ordonné de se rendre maître, et il arriva à la hauteur du camp de Saint-Laurent-de-la-Mouga.

Don Diego Godoy était parvenu à se mettre en embuscade sur les derrières de l'armée ennemie, et il attendait l'ordre d'attaque sur la fabrique. Mais la défaite de la colonne de Cagigal, détruisit l'ensemble de l'opération, fit manquer la réunion des troupes sur le point désigné de la Mouga, et donna aux Français le temps de faire arriver des renforts de la Junquière: ces renforts arrivant par la droite de l'attaque réelle, forcèrent Yzquierdo et Perlasca

de se retirer : ce dernier fut suivi jusque dans sa position de ligne.

Sur la gauche, Courten n'était plus sur l'offensive ; mais il tenait tête à l'ennemi qui se renforçait considérablement.

Le comte de la Union voyant que les divisions d'Yzquierdo et de Perlasca n'étaient plus en disposition de retourner à l'attaque, ordonna à Courten de se retirer. La retraite fut protégée par le général portugais don Jean Forbes, à la tête des régimens second d'Oporto, premier de Olivenza, Piniche, Cascaes, et du régiment de cavalerie espagnole de Bourbon, commandé par le général Mendinueta.

L'attaque par la droite de la ligne espagnole sur le camp français de Cantallops, n'était que pour attirer l'attention de l'ennemi ; mais comme elle se faisait avec quatre mille hommes d'infanterie et treize cents chevaux, elle pouvait cependant avoir des résultats heureux. Le maréchal-de-camp don Valentin Belvis avait ordre de profiter des succès si la circonstance s'en présentait.

Le brigadier Tarranco partit d'Espolla par ordre de Belvis, pour attaquer le camp de Cantallops. L'affaire s'engageait lorsqu'on apprit qu'une division française se dirigeait sur la redoute d'Espolla. Le vicomte de Gand, maréchal-de-camp, s'y porta avec la légion de la

Reine, et la défendit avec cette intrépidité froide qui ne se laisse intimider ni par des forces supérieures ni par une apparence de non succès. La légion souffrit beaucoup dans cette affaire, qui fut brillante pour elle; car elle conserva la batterie. Les troupes de Tarranco ayant reçu l'ordre de rentrer dans leur camp, le vicomte de Gand protégea la retraite. Le second bataillon de Valence, commandé par le lieutenant-colonel La-Roqua, se couvrit de gloire en contenant trois bataillons d'infanterie française, soutenus par de la cavalerie légère, jusqu'à ce que les troupes espagnoles fussent rentrées dans leur position : cette affaire coûta deux cents trente-trois hommes aux espagnols, et six cents blessés.

L'amiral Gravina, de son côté, avait fait voile de Rosas avec trois chaloupes canonnières, deux vaisseaux et une frégate : il inquiéta la côte par le feu de ses chaloupes canonnières.

Pendant l'exécution de ce plan combiné par la Union sur la gauche et le centre de la ligne française, les Français, par leur droite, revenaient par Puycerda sur Esterri. Une colonne assez forte, avec des canons de montagnes, descendit le 3 août par le port d'Aulas, limitrophe à la vallée d'Aran. Les avant-postes espagnols furent culbutés et obligés d'abandonner les postes d'Alos, Isis, Boren et Isavarre, qui cou-

vraient la vallée d'Aran. Les villages portant les noms ci-dessus furent saccagés; mais pendant que les Français s'occupaient à ces dévastations, les paysans de la vallée d'Aneo se rassemblèrent, et conduits par le vicaire d'Isis, don Antonio Arnalot, et par les baillifs de Valencia, Sort et Esterri, ils fondirent sur leurs ennemis et les forcèrent à la retraite, laissant parmi les morts un commissaire de la Convention.

L'attaque du 13 août, quoique sans succès heureux, fit apercevoir aux Français que leur ligne était trop étendue, et leur fit craindre que revenant avec des forces plus considérables, le comte de la Union ne forçât leur centre et ne coupât ainsi leur ligne; en conséquence le 22 août ils firent un mouvement sur leur centre et abandonnèrent le bourg de Saint-Laurent-de-la-Mouga, le poste de la Magdelaine, ainsi que la montagne de Terradas qui couvrait ce poste. Ils se concentrèrent sur la fabrique de la Mouga; mais le 26 ils abandonnèrent les hermitages de Notre-Dame de la Salud, Boudetta, et la fabrique de la Mouga, qu'ils détruisirent: ils détruisirent aussi les ponts sur la rivière de la Mouga. Racourcissant leur ligne qui avait trop d'étendue, en se rapprochant de leur centre, ils appuyèrent leur droite à Darnuys. Le reste de leur ligne fut toujours à la Junquière, Cantallops, et le col de Bagnols. Le comte de la

Union fit aussitôt occuper les postes abandonnés, et Figueras se trouva alors dégagé sur sa gauche.

Le mouvement des Français détermina aussi le comte de la Union à avancer sa ligne et à occuper les hauteurs qui sont sur la droite du chemin qui va à la Junquière et qui commencent près du village de Cammani. Dans la nuit du 17 septembre, il fit faire à sa droite un changement de front sur son extrémité de gauche. Ce mouvement porta cette droite en avant, la rapprocha de la Junquière, et elle occupa ces hauteurs qui règnent depuis Cammani jusque près de la Junquière. Par cette nouvelle position, elle forma un angle droit avec le centre et la gauche de la ligne sous Figueras et se trouva en ligne parallèle avec les Français qui occupaient la montagne de Monroch. Ces hauteurs furent couvertes de douze batteries de pièces de gros calibre. On poussa des postes sur Villaortoli, et depuis ce point appuyé aux montagnes de Requesens jusqu'à la Magdelaine, qui resta toujours aîle gauche, on multiplia encore les batteries. Massarach, Vilarnadal, Espolla, devinrent alors seconde ligne.

S'il nous était permis de juger cette nouvelle position, nous la trouverions fausse sous tous les rapports. Premièrement on étendait la ligne : faute capitale, n'ayant pas assez de monde pour occuper cette position. Secondement on for-

mait un angle rentrant par le centre et on neutralisait les troupes formant le sommet de cet angle, si les Français eussent aussi fait un mouvement, et fait rentrer leur centre qui dépassait leur ligne. Ils ne le firent pas, et cependant on devait s'y attendre si leurs généraux avaient été habiles a profiter des fautes de leurs ennemis. La troisième faute était d'abandonner une ligne droite dont tous les points principaux étaient liés entre eux et formaient une position presque impossible à forcer.

Si ce changement de front n'eût été qu'un mouvement préparatoire, quoique dangereux dans son exécution, vis-à-vis de généraux qui eussent été habiles, il pouvait offrir des chances heureuses par une grande célérité dans l'exécution du plan qu'on pouvait former de couper la gauche des Français d'avec leur centre, et après ce premier succès, d'en obtenir un non moins important, celui de ravitailler Bellegarde; mais s'établir, se fortifier dans cette position, fut une faute grave qui eut des résultats funestes, ainsi que nous le verrons.

Cette manœuvre pouvait cependant donner le change aux Français en leur annonçant le projet d'attaque sur leur centre et sur leur droite. Elle devait par conséquent les engager à dégarnir leur gauche qui était le vrai but du comte de la Union; mais d'une autre côté les Espagnols

ouvraient l'entrée du Lampourdan, et si les Français, feignant de donner dans le piége, eussent par une marche précipitée porté des forces sur leur gauche, par le col de Bagnols, dont ils étaient maîtres, ils auraient pénétré dans le Lampourdan et eussent occupé la plaine avant que la nouvelle ligne espagnole eût pû faire sa contremarche, pour se reporter sur les points qu'elle avait abandonnés. Cette manœuvre eût été dangereuse à exécuter, si par un mouvement combiné les Français eussent attaqué toute la ligne en même temps, et comme ils n'abandonnèrent pas Monroch malgré le mouvement en avant des Espagnols, ils auraient facilement percé le centre de l'armée; puis en passant le Lobregat, toute la droite des Espagnols eût été forcée de mettre bas les armes, et le reste de l'armée eût dû défiler par sa gauche et gagner au plus vîte la Fluvia sur laquelle position ils auraient pû encore être dévancé par les Français, si leur attaque s'était exécutée avec précision et intelligence.

Le changement de ligne des espagnols n'ayant pû, ainsi que je viens de le dire, déterminer les Français a abandonner la montagne de Monroch, le comte de la Union voyant que par sa nouvelle position son centre était paralysé, il résolut de rectifier sa ligne, et pour cet effet il résolut de porter son centre sur Monroch qu'il avait né-

gligé de prendre après la retraite du Boulou, et qui lui eût été d'une si grande importance pour gêner la communication du centre de l'armée française d'avec sa droite. Alors sa position fut devenue meilleure, car la droite des Français eût été forcée de se replier, et Darnuys fut devenu la gauche des Espagnols.

Les Français resserrés entre les Pyrénées et l'armée espagnole, ayant à dos Bellegarde dont le feu commande le passage des Pyrénées par le chemin direct, eussent été dans une position très-désavantageuse; surtout si leurs ennemis eussent attaqué vigoureusement et avec des forces imposantes.

Toutes ces considérations furent sans doute celles du comte de la Union dans la détermination qu'il prit de faire enlever la montagne escarpée de Monroch. Quatre mille hommes, sous les ordres du brigadier don Francisco Tarranco, furent commandés pour cette expédition, dont le succès dépendait uniquement de la bravoure des soldats qui devaient réparer la faute commise par le général en chef. Protégés par les douze batteries établies sur les hauteurs de Cammani à Figueras, des forces considérables furent placées de manière à assurer leur retraite.

A la pointe du jour du 21 septembre, une colonne de grenadiers avait escaladé la montagne de Monroch, qui a la forme d'un pain de

sucre et qui est très-élevée. Ses flancs sont garnis de bois. Les Français firent peu de résistance; mais les Espagnols trop confians dans la supériorité de leur nombre, ne prirent pas la précaution de s'établir militairement sur la crête de la montagne. Cet excès de sécurité leur fut funeste, moins cependant que la grande négligence de l'officier qui dirigeoit la colonne, et qui n'avait pas calculé que le plateau qui est au haut de Monroch ne permet pas le développement de plus de quatre compagnies.

Outre les grenadiers qui la couvraient, d'autres colonnes montaient en désordre, et s'amoncelèrent sur ce plateau, pendant qu'un fort détachement s'avançait sur un château en ruine, qui est en face de Monroch et sur son flanc gauche. Un bataillon français s'était retiré dans cette mazure. Il fit feu sur les Espagnols, qui, sans songer qu'ils étaient soutenus par ceux qui étaient maîtres de la hauteur presque inexpugnable de Monroch, se mirent à fuir en criant : *somos cortados* (nous sommes coupés). Ce cri de terreur se fit entendre des troupes amoncelées sur le plateau; elles furent saisies de frayeur, se mirent à fuir et furent gênées dans cette fuite par les troupes qui montaient encore pour se réunir à elles. La déroute fut complète. Poursuivis par une troupe qu'un peloton de sang-froid eût exterminée, plusieurs soldats jetèrent

leur fusil pour courir plus vîte. Jamais peut-être terreur panique n'offrit un effet plus extraordinaire que celui que nous citons. Le maréchal-de-camp don Diego Godoy fut envoyé pour contenir les Français et les empêcher de fondre sur ces fuyards; il parvint à les contenir et à ramasser ces hommes que la peur faisait fuir.

La bravoure du soldat espagnol ne peut recevoir de tache de cette catastrophe : elle est l'effet d'une trop grande confiance et résulte de l'impéritie de l'officier qui dirigea l'expédition, qui ne sut pas juger l'étendue du plateau, afin de combiner le développement qu'on pourrait y faire.

Les Français profitèrent de cet événement et, espérant en tirer avantage, ils attaquèrent les hauteurs de Cammani; mais ils y trouvèrent de la résistance. Ils se jetèrent en même temps dans les ravins qui entourent Biure, cherchant à forcer par le château de Las-Escaulas; mais ils furent contenus par le régiment portugais d'Olivenza, qui faisait partie de l'aile gauche commandée par Courten. Le brigadier comte del Puerto, établit une batterie volante sur le pont du Lobregat, et prenant l'ennemi en flanc, il contribua à l'empêcher d'avancer.

Le comte d'Apchier, maréchal-de-camp, proposa le lendemain au comte de la Union de re-

prendre la position de Monroch avec la légion de la Reine seulement. Le général en chef ne crut pas devoir donner une leçon si humiliante aux troupes nationales, en donnant des lauriers à cueillir à un corps étranger. Il aurait dû renvoyer ces mêmes troupes à l'attaque, et les y ramener jusqu'à ce que le sang du dernier d'entre eux eût lavé cette tache; mais il abandonna l'idée d'occuper Monroch, et il prononça une sentence humiliante contre les officiers et soldats qui étaient de cette expédition. Il leur ôta la cocarde et toute distinction militaire, et fit mettre à l'ordre ce qui suit : « Par cette proclamation, peine capitale est imposée à tout individu « qui perdra sa formation, et qui ne se réunira « pas à son bataillon dans la distance d'une portée de canon. Pareille peine est imposée à celui « qui jettera ses armes. »

Il offrit à ceux qui avaient jetté leurs armes, au nombre de cent quarante, le moyen de réparer leur déshonneur. Mis sous les ordres du brave Echavarria, ils prouvèrent pendant quarante jours, que pour des espagnols bien commandés, c'est une fête que d'aller à l'ennemi sans aucune proportion de nombre. Cette troupe sortait tous les matins à la pointe du jour, et ne rentrait dans ses tentes qu'après avoir harcelé l'ennemi et souvent pénétré dans son camp. Avant le terme prescrit, l'estime de l'armée et

la justice du général réhabilita ces braves gens dans tous leurs droits.

Pendant que le comte de la Union s'efforçait de rompre la ligne ennemie, et de se rapprocher de Bellegarde, cette forteresse était réduite aux abois : elle n'avait plus de vivres ; sa garnison était considérablement diminuée, et elle ne tenait plus depuis long-temps que par la fermeté et le courage de son gouverneur, le marquis de Vallesantaro : enfin cependant, le 17 septembre, elle fut obligée de capituler.

Depuis l'attaque de Monroch, rien d'intéressant ne se passa dans les armées respectives. On s'en tint de part et d'autre à quelques affaires d'avant-postes, surtout au centre de l'armée. Entre plusieurs affaires de ce genre, on remarquera celle du 13 novembre. Les Français, ennuyés de ces escarmouches continuelles, mirent trois mille hommes et six pièces de quatre en embuscade dans les environs de la montagne de Monroch. Echavaria sortit, comme à l'ordinaire, avec ses cent quarante hommes qui réparaient journellement la honte de la fuite à l'affaire sur cette montagne de Monroch. Les Français le laissèrent s'avancer, et ne l'attaquèrent qu'après qu'il eût dépassé l'embuscade ; mais ces mêmes soldats qui, le 21 septembre, avaient fui en grand nombre devant une poignée de monde, loin d'être intimidés

par les forces si supérieures qu'ils avaient à combattre, n'en prirent que plus d'ardeur à charger les ennemis ; et, se faisant jour à travers leurs rangs, ils se rétirèrent en bon ordre jusques sous le feu des batteries, d'où ils se battirent encore pendant une heure. Les Français se retirèrent à leur tour, et furent inquiétés par ces mêmes soldats, qui les suivirent jusqu'à leurs avant-postes. Cette action honorable pour ces braves gens engagea la Union à les réintégrer dans leur compagnies : il leur rendit la cocarde et leurs uniformes. Le roi confirma cette réhabilitation, en accordant la distinction militaire de l'écusson à ceux d'entre eux qui s'étaient distingués plus particulièrement dans cette action.

Les Français, qui inquiétaient souvent les postes espagnols en avant de Rivas, annoncèrent, par leurs dispositions, une attaque plus générale sur cette partie de la frontière, qui était la gauche de la ligne. Le commandant de Rivas, don Joseph Heredia, fit aussitôt renforcer les postes du col de la Bona, ceux de Tosas, de Doria et celui de la Cogulla, en avant de Ventola. Le 17 novembre, à 10 heures du matin, les ennemis parurent en force au col de Basa, en face du poste de Doria, défendu par un détachement des Suisses de Rutiman. Le feu s'engagea jusqu'à ce que deux compagnies de

soumatens, arrivant par le Pla-de-Salinas, tombèrent sur le flanc des ennemis, les forcèrent à se retirer, et les poursuivirent jusque dans les montagnes de Hero.

Le 22, une autre colonne se présenta sur Rocapruna, se dirigeant sur Campredon; mais elle fut repoussée, et si vivement poursuivie par les soumatens et quelques détachemens de ligne, que les Français battirent la générale dans les camps de Mollo et de Coral, et qu'ils envoyèrent des renforts pour protéger la retraite de cette colonne.

Du côté de la Seu-d'Urgel, ils attaquèrent en même temps le col de Jou, celui de Tosas, le Pla-de-la-Anella, et descendirent jusqu'à Castel-Nuch. Cette colonne, forte de sept cents hommes, arriva jusque près de l'Hospitalet, et fut contenue, pendant cinq heures, par les soumatens qui gardaient ce poste.

Sur Tosas, quatre mille hommes parvinrent à pénétrer dans cet endroit, et se séparant en diverses colonnes, ils descendirent sur la Pobla-de-Lillet, où ils éprouvèrent une vigoureuse résistance de la part des soumatens de Castel-Nuch, au nombre de deux cents, qui se battirent à vingt pas de distance, et en vinrent à l'arme blanche, jusqu'à ce que, forcés par le nombre, ils se retirèrent sur une hauteur qui est sur le flanc et domine cet endroit. De-

là, ils firent un feu si meurtrier, qu'ils contraignirent la colonne française à battre en retraite : elle eut cependant le temps d'incendier quatorze maisons dans la ville. En se retirant, ces troupes brûlèrent aussi quelques maisons dans Tosas.

Toutes ces attaques sur la gauche de la ligne générale de défense de la Catalogne, étaient calculées pour attirer l'attention des Espagnols, faire croire à une invasion par cette partie, et les obliger à y porter des secours tirés de la ligne en avant de Figueras, que le général Dugommier se proposait d'attaquer avec toutes ses forces. La Union ne se méprit pas à ces fausses attaques, ne dégarnit pas cette ligne, et redoubla de vigilance ; mais la position qu'il avait prise le 18 septembre, fut funeste à son armée, ainsi que nous allons le décrire.

Le 17 novembre, pendant la nuit, les colonnes ennemies débouchèrent sur tous les points de la ligne espagnole. L'attaque fut générale, et les Français partirent, dès le premier moment, décidés à forcer toutes les positions en même temps. Leur force principale était cependant sur la gauche des Espagnols, comme étant le point sur lequel un succès présentait le plus de chances favorables pour gêner la retraite du centre et de la droite de cette armée. Courten se défendit avec le courage et la présence d'esprit

dont il avait donné tant de preuves. Prévoyant dès le commencement de l'affaire quel pourrait en être le résultat, il demanda des secours à plusieurs reprises, et réitéra sa demande avec instance. Les secours ne lui arrivèrent cependant pas, et les Français furent maîtres des postes de la gauche. Courten, contenant sa troupe, prit une position en arrière.

Mais pendant que les succès couronnaient ainsi la droite des Français, ils étaient contenus sur le centre, et les Espagnols se distinguaient sur leur droite, gauche des ennemis. Dans cette partie Belvis les repoussait; Tarranco, à Espolla, les chassait de leurs batteries; et le vicomte de Gand, gagnant du terrain sur eux, les attaquait jusque dans leur camp de Cantallops. A 9 heures du matin, un aide-de-camp du général la Union arriva sur la droite, et porta aux généraux divisionnaires ces mots du général en chef: « Ma gau- « che est perdue; mais mon centre et ma droite « se sont couverts de gloire. »

Dans cet état de choses, on se battit toute la journée. Trois bataillons de renfort eussent suffi à Courten pour le mettre à même de reprendre ce que la force lui avait enlevé, mais ces trois bataillons ne parurent pas, et, dans la nuit du 18, les Français recommencèrent l'attaque, portant tous leurs efforts sur la gauche des Espagnols, déjà entamée de la

veille. Ils attaquèrent vigoureusement aussi le centre et la droite. Le général français Dugommier fut tué dans une attaque sur les batteries du centre : Pérignon lui succéda dans le commandement en chef. Une batterie de seconde ligne, rapprochée de Figueras, et qu'on croyoit inexpugnable, est enlevée par les Français, et successivement toutes celles qui en défendaient les approches. Courten se jeta alors sous Figueras même ; et la nuit arriva, que les Français, victorieux sur ce point, n'avaient pu encore entamer le centre ni la droite, dont la retraite devenait cependant très-difficile, la gauche ayant cédé.

Dans la nuit du 19, l'attaque recommença. Toutes les forces se dirigent alors sur le centre : deux batteries sont enlevées. Le comte de la Union se porte sur ce point ; il anime ses troupes, reprend une de ces batteries : il se porte seul en avant, pour faire une reconnaissance ; mais son courage rencontre la mort qu'il avait tant de fois bravée. On apprend bientôt que le général n'est plus. Le prince de Monforte, le plus ancien lieutenant-général, devait prendre le commandement, mais il ne voulut pas s'en charger. Grands débats entre lui et Las-Amarillas. Trois heures d'incertitudes, et pendant ces discussions les Français avançaient. Le désordre est dans le centre : le marquis de Las-Amarillas prend enfin le commandement de l'armée. Il

ordonne la retraite, et, faisant un circuit considérable pour éviter les Français, il arrive sous Figueras. Il assemble aussitôt un conseil de guerre, propose d'abandonner le château de San-Fernando à ses propres forces, et de porter l'armée sur la rivière de Fluvia, position intermédiaire entre Figueras et Geronne. Quelques généraux proposèrent la retraite sur Geronne même, qui est à quatre lieues en arrière de la Fluvia. Ils motivaient cette retraite sur ce que l'armée manquait de tout, et sur ce que, dans une saison aussi avancée, on ne pouvait bivouaquer continuellement. Pendant cette incertitude dans le conseil des généraux, on apprit que Courten était forcé de nouveau dans sa position sous le château de San-Fernando, et on entendit le canon des Français tirer contre ce même château. Il n'était plus temps de discuter. Yzquierdo, avec quatre mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux, eut ordre de faire une marche rétrograde, et de prendre la position de Puig-Oriol, qui couvre le passage de la Fluvia, devant Bascara; Courten eut celui de protéger la retraite, qui se fit sur Geronne.

Mais pendant que la gauche pliait de nouveau, que le centre cédait, et que Las-Amarillas tenait conseil à Figueras, la droite se battait toujours : il était 8 heures et demie du matin; la retraite était générale, et l'aide-de-camp chargé

de porter l'ordre de retraite à la droite, n'avait pu sans doute se faire jour, car on y ignorait ce qui se passait au Pont de Moulins et dans la plaine.

Isolons cette droite pour quelques momens; laissons le reste de l'armée se retirer, et entrons dans quelques détails sur la conduite de cette aile droite. Elle mérite d'être conservée, tant à cause de la présence d'esprit des généraux qui y commandaient, que de la bravoure des soldats, qui se distinguèrent tous, particulièrement dans cette journée malheureuse du 19.

Cette droite occupait depuis la batterie du Pignon, à la droite de la Jonquière, jusqu'au village de Rabos, qui se rapproche de la mer. Le maréchal-de-camp comte de Saint-Hilaire commandait la gauche; le vicomte de Gand, aussi maréchal-de-camp, commandait le centre, et le brigadier Tarranco, la droite; le tout sous les ordres du lieutenant-général Vives. Pendant toute la nuit et la matinée du 19, les Français, enhardis encore par les succès sur leur centre et sur leur droite, avaient redoublé d'efforts et de courage pour s'emparer des batteries du Pignon, de Villaortoli, d'Espolla et de Rabos. Partout ils étaient contenus. La batterie française située sur un rideau, en avant de Villaortoli, venait de démonter, dans la batterie du vicomte de Gand, un obus de huit et une pièce de dix-

huit. Vives donne aussitôt l'ordre à ce général de sortir de sa batterie, et de marcher sur les Français. Les troupes, ayant en tête le vicomte de Gand, sortent de leur retranchement, et marchent à l'ennemi avec une seule pièce de quatre. Dans la charge, de six artilleurs qui servaient cette pièce, cinq sont mis hors de combat; mais rien n'arrête ces soldats intrépides : ils se précipitent sur la batterie française et l'enlèvent. Trois fois ensuite ils chargent l'ennemi déconcerté, et trois fois ils le culbutent. Cette troupe de braves était menacée cependant à sa droite et à sa gauche par les colonnes françaises qui la débordaient. Vives alors ordonne une charge générale sur sa droite et sur sa gauche, afin de soutenir celle si brillante sur son centre; tout présageait un succès complet, lorsqu'à midi un quart un aide-de-camp apporte enfin l'ordre du général en chef de se retirer sur Massarach, et de sauver l'artillerie. Les troupes abandonnent alors l'offensive, et se retirent avec autant de sang-froid qu'elles avaient mis d'impétuosité dans la charge : elles arrivent devant Massarach; mais des coups de fusil annoncent que ce lieu est au pouvoir des ennemis. Un second ordre vague de se retirer arrive sur ces entrefaites.

Au centre de cette partie de la plaine du Lampourdan, et adossés à une petite rivière, sont

cinq mamelons en ligne droite qui est parallèle à la mer. Ces mamelons dominent la plaine, et forment une position désignée par le maréchal de Vauban, en cas de malheur, et connue sous le nom de position de Mal-Vecina. Vives ne pouvant croire à une retraite générale, persuadé que l'armée s'appuyerait à la forteresse de Figueras par sa gauche, la droite à la position de Mal-Vecina; convaincu que la cavalerie pouvait garder la plaine du centre, il ordonna au vicomte de Gand de s'établir à la Mal-Vecina. A trois heures de l'après-midi, ce général y était en bataille, avec neuf mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, et trente-deux pièces de tout calibre, dont huit obus. Dans cette situation, Vives fait proposer au marquis de Las-Amarillas de marcher directement sur Figueras, ce boulevard de la Catalogne : mais l'offre est rejetée, et l'armée s'éloignait déjà de Figueras, se dirigeant sur la Fluvia, ainsi que nous l'avons dit. Qu'on juge de l'étonnement de ces troupes de la droite, passant si brusquement de la victoire à un état de détresse aussi affligeant; qu'on les suive dans leur retraite, et qu'on dise ensuite que le soldat espagnol, bien commandé, n'est pas à être comparé au premier soldat de l'Europe.

Après le refus que Vives venait d'éprouver, il ne lui restait qu'à exécuter sa retraite, devenue difficile, ayant en front et sur son flanc droit

19

un ennemi désespéré de n'avoir pu le vaincre, et, sur son flanc gauche, des divisions victorieuses ; il fallait cependant traverser une plaine considérable, et avec des troupes harassées sous le poids des lauriers qu'elles venaient de cueillir. Le vicomte de Gand fut chargé par Vives de protéger cette retraite. Ce général abandonna alors la position de Mal-Vecina. Toujours attaqué, mais toujours en bon ordre, il fit face à l'ennemi, ne fut jamais entamé, et emmenant avec lui ses trente-deux pièces d'artillerie, dont pas une ne tomba au pouvoir des ennemis, il traversa la plaine du Lampourdan, en acquérant des droits à la célébrité, à l'estime des appréciateurs du vrai mérite et aux bontés de son souverain.

Arrivé à Castellon-d'Ampurias, le vicomte de Gand représenta au conseil des généraux assemblés que, devant prendre des chemins de traverse dans les montagnes, pour gagner Geronne, il serait impossible d'y mener cette artillerie sauvée ; qu'il valait mieux l'envoyer, sous bonne escorte, à Rosas, d'où on pourrait l'embarquer, si elle n'était pas nécessaire pour la défense de cette place. Cet avis fut adopté : l'artillerie arriva heureusement à Rosas ; la division de Vives se rendit à Geronne en vingt-trois heures de marche consécutive. Ce ne fut que dans cet endroit qu'elle apprit l'étendue des malheurs des journées précédentes. L'armée était déjà

dans sa nouvelle position, que le marquis de Las-Amarillas ignorait si le comte de la Union avait été tué ou fait prisonnier : il envoya un trompette au général français, qui lui annonça que le général espagnol avait été trouvé près de l'hermitage du Roure, mort percé de deux balles.

Après les affaires des 17, 18 et 19, dans lesquelles les généraux en chef des deux armées combattantes perdirent la vie, après la retraite des Espagnols sur Geronne, avec un corps d'armée sur la Fluvia, après l'occupation de la plaine du Lampourdan, les Français mirent le siége devant la forteresse de San-Fernando (ou Figueras), à l'extrémité ouest de la plaine du Lampourdan : ils se portèrent aussi sur Rosas, qui est sur le bord de la mer. Il ne restait que ces deux points à prendre pour être totalement maître de cette partie de l'Espagne.

Les troupes qui, lors de la retraite, s'étaient jetées dans le château de San-Fernando, réunies à la garnison, formaient un total de neuf mille hommes. La place était approvisionnée de tout ce qui est nécessaire pour soutenir un siége long et pénible. Les fortifications étaient en bon état, pourvues d'une nombreuse et belle artillerie; les citernes étaient remplies d'eau, et tout annonçait que cette place tiendrait long-temps, mais il ne devait pas en être ainsi. Le brigadier

Valdez en était gouverneur. Brave à Toulon, il fut un des premiers à monter à l'assaut du fort Pharon, d'où dépendait le sort de la ville. A Figueras il fut lâche ou traître, ou peut-être tous les deux. Les Français arrivèrent le 19 devant cette forteresse : le 21 il n'y avait pas eu une amorce de tirée de part ni d'autre. Les Français envoyèrent un officier en parlementaire à quatre heures du soir : il fut conduit chez le gouverneur les yeux bandés. Après une demi-heure d'entretien, il sortit et reprit le chemin par lequel il était venu sans qu'on lui bandât les yeux. Le lendemain vint un autre officier français, et après une conversation avec le gouverneur, il se promena dans les ouvrages de la citadelle, accompagné par le major de la place. Aussitôt on donna défense de faire feu sur l'ennemi, sous peine de la vie ; et le 28, à sept heures du matin, deux bataillons français entrèrent dans la place ; la garnison défila tambour battant, drapeaux déployés, entre deux haies de troupes françaises. Arrivée aux maisons nommées Hostalets, sur la route de France, elle mit bas les armes, et l'armée française fut maîtresse du château presque imprenable de San-Fernando, casemates, casernes, écuries pour quinze cents chevaux, caves, magasins à l'épreuve de la bombe, et fortifié régulièrement par le maréchal de Vauban.

On ne peut faire aucune réflexion sur cette reddition inconcevable; elle est au-dessus des combinaisons ordinaires, et au-dessous de celles de l'honneur et du devoir. La paix faite, Valdez eut l'audace de revenir en Espagne : on le mit au conseil de guerre, il fut condamné à perdre la tête; mais le roi au lieu de suspendre la tête de cet infâme au-dessus de la porte d'entrée du château, commua sa peine en un exil perpétuel.

L'attaque du 17 était un mouvement combiné sur toute l'étendue de la frontière de Catalogne; car le même jour que les Français attaquaient en avant de Figueras, ils se portèrent aussi en avant du côté de Puycerda; mais ils furent contenus par les soumatens; et la Seu-d'Urgel, ainsi que Campredon, restèrent aux Espagnols.

Les affaires des 17, 18 et 19 novembre, la reddition du château de San-Fernando, terminèrent cette campagne; car le siége de Rosas et sa superbe défense, peuvent être classés dans la campagne de 1795.

Si nous résumons cette campagne de 1794, si nous la comparons surtout à la précédente, nous verrons un contraste frappant dans les détails et dans les résultats. Dans l'une, c'est le génie qui lutte contre la force, et qui conserve sa supériorité; dans l'autre, c'est le malheur sans cesse aux prises avec l'activité d'un

ennemi audacieux. La retraite du Boulou, la fuite sous Figueras, déterminent assez la réputation du général qui avait préparé la première par ses fausses dispositions et commandé la seconde; la Union eut donc à réparer des désastres. Quel moyen avait-il pour cet objet? Une armée découragée. — Ce général était brave, il avait des talents militaires, il en fit preuve dans la campagne de 1793; mais il n'avait pas le génie de la guerre. Il fut excellent général divisionnaire, mais il n'eut pas ce grand ensemble qui est nécessaire à un général en chef. Se bornant à des opérations partielles, il ne combina que des moyens de défenses ou des attaques de position, et n'embrassa jamais de plan vaste, seul moyen d'obtenir des succès. Ainsi que nous l'avons décrit, il n'y eut dans ces deux armées ennemies, que de petites vues. Le général français et le général espagnol se battirent en partisans, et encore en partisans non rusés; ils se firent une guerre de postes et ne tentèrent aucuns de ces coups de main décisif dans des circonstances pareilles. L'un, le général français, avait de grands moyens par terre; le général espagnol, aux moyens défensifs par terre, réunissait l'avantage incalculable d'être maître de la mer, par conséquent de pouvoir beaucoup entreprendre. — Lorsque l'armée espagnole fut arrivée sous Figueras, à l'époque dont nous avons donné les détails, où une

division française investit Ribas, Campredon, Las Abodessas et Ripoll, et par conséquent dépassa la gauche de l'armée espagnole, n'eût-il pas été très-facile à un général avec une forte division, de passer sur les derrières de cette armée, et de s'emparer de Geronne, qui n'était alors gardé que par des dépôts. — Que fut devenue l'armée sous Figueras, si en résistant à une attaque faite en même temps sur tout le front de sa ligne, elle eût appris que ses derrières étaient occupés par ses ennemis? — De l'autre côté, si la Union, au lieu de courir de la droite au centre, du centre à la gauche pour s'opposer aux attaques partielles, mais journalières des Français; si au lieu de combiner un changement de front pour déloger les ennemis d'une montagne et ravitailler un fort; si au lieu de tous ces efforts si souvent inutiles pour reconquérir un ravin ou un mamelon; le général espagnol ayant à sa disposition une escadre sous les ordres du brave Gravina, eût commencé par bien fortifier sa ligne, et combiner ensuite un débarquement sur les côtes du Roussillon, ouverte et d'un abord facile dans tout leur prolongement, que cette division de débarquement eût été commandée par un officier entreprenant et instruit (et il avait du choix dans ses généraux divisionnaires); le Roussillon était dégarni, Perpignan n'avait qu'une faible garni-

son, tout était à l'armée en Catalogne. — Quels eussent été les suites de cette diversion? — Il est facile de les combiner. La diversion qui a amené la bataille de Marengo, était plus hardie et plus difficile encore que celle que je viens de désigner; et l'Autriche ne peut en oublier les résultats. — On m'objectera, je le sais, que le comte de la Union avait à redonner de l'énergie et de la confiance à son armée; que de plus il était peut-être limité dans ses pouvoirs, et que ses opérations étaient subordonnées à la décision de la cour. A ces deux objections je répondrai : 1.° que les soldats que commandait la Union, étaient les mêmes qui avaient vaincu sous Ricardos; que l'*interim* sous Las-Amarillas était facile à réparer, en habituant les troupes à de nouveaux succès par des combats partiels, bien dirigés et en mettant une grande fermeté dans la discipline. Si au lieu de diffamer l'individu qui se conduisait mal; au lieu de faire passer les alcades dans les auberges de Figueras, pour forcer quelques officiers à être à leur drapeau, le comte de la Union eût cassé tout officier qui quittait son poste; eût fait fusiller tout individu qui, au feu, ne faisait pas son devoir d'après les règles de l'honneur, s'il eût employé ces moyens de rigueur dont il est permis à un général d'user pour maintenir ses soldats au feu, alors l'armée fut redevenue elle-même. Ce n'é-

tait pas le courage qui lui manquait; c'était la confiance en elle-même, et il ne fallait que la faire renaître, par la force, s'il n'y avait pas d'autres moyens. — Quand à l'objection que la Union avait des pouvoirs limités, je répondrai à cela que je respecte tous les gouvernemens et leur manière de se conduire; mais que je ne conçois pas comment un général accepte le commandement d'une armée sans avoir carte blanche; comment il confie sa réputation, son honneur même, à des combinaisons de cabinet. Un officier qui a entre ses mains le sort d'un état, qui est le dépositaire momentané de l'honneur national, doit être, pour ainsi dire, le roi de son armée, et n'avoir personne à consulter pour ses opérations, dont le succès dépend si souvent de la circonstance qu'il doit saisir à l'instant. Le déshonneur ou l'échafaud l'attendent ensuite, s'il a mal rempli les intentions de son souverain, soit par impéritie, soit par trahison.

Pour en revenir au comte de la Union, il n'eut, comme tous les généraux des troupes étrangères qui combattaient alors la République, que des plans d'attaques de positions, au lieu de combiner l'invasion des pays ennemis, sans trop s'embarrasser des positions; aussi fut-il malheureux. Il est à plaindre plus qu'à blâmer : il fit tout ce qu'il pouvait, suivant l'étendue de son

génie : il ne put pas toujours tout ce qu'il voulut. Il est mort au champ d'honneur. Une croix qui s'élève du lieu où il rendit le dernier soupir, qui fut un soupir de fidélité, désigne à ceux qui visitent ce terrain, qu'il bravait les dangers pour servir son Roi, et donner l'exemple aux troupes qu'il commandait.

La campagne de 1793, malgré quelques revers, finit par la prise de trois places françaises; celle de 1794 finit par la prise de Figueras; et l'armée espagnole, au lieu d'assurer ses quartiers d'hiver sur le territoire ennemi, se croyait à peine en sûreté à vingt lieues de ses frontières. Ce qui est très-remarquable, c'est que le même général, qui avait préparé la fuite du Boulou, exécuta celle de Figueras.

CAMPAGNE DE 1795.

Nous avons dit qu'en même temps que les Français se présentèrent devant la forteresse de Saint-Fernando de Figueras, ils s'étendirent dans le Lampourdan, et investirent Rosas, qu'ils voulaient prendre, afin d'assurer leurs subsistances par la voie de mer. Mais Valdès ne commandait pas dans cette place, et il fallut prendre les moyens de l'enlever par la force.

Avant d'entrer dans les détails des opérations de ce siége, il n'est pas hors de propos de

donner une description de cette ville. Rosas est à quatre lieues à l'est de Figueras, au fond du golfe qui porte son nom. Pour y arriver, on traverse la plaine du Lampourdan dans toute sa longueur. La ville forme une ligne droite sur le bord de la mer, et n'est rien par elle-même. Toute sa force est dans la forteresse et le fortin, que les Espagnols appellent le fort de la Trinité, et les Français le Bouton. Cette forteresse, la place, et le fortin de la Trinité forment une ligne demi-circulaire qui fait le contour de la baie. Les fortifications de ce qu'on appelle la forteresse consistent en un double rang de murailles sans fossé, ni chemin couvert, ni glacis. Le fortin de la Trinité, au sud-est et à un quart de lieue de Rosas, est placé sur le sommet d'une montagne escarpée, dont les trois-quarts déclinent presque perpendiculairement à la mer. L'autre partie fait face à une cordillère, qui monte en amphithéâtre, et dont le haut domine le château, qui, de loin, ressemble à un vieux château en ruine : mais de près, on aperçoit trois rangs de plate-formes couvertes de batteries qui défendent la place de Rosas et l'entrée de la baie. Le fortin a la forme d'une étoile à quatre pointes ; il ne peut contenir que deux cents hommes de garnison. Si la valeur des Français acquit des droits à l'immortalité par les efforts qu'ils firent pour s'emparer de ce

fort, la constance, l'intrépité des Espagnols pour le défendre, leur assigne aussi une place honorable dans les annales de la gloire.

Les Français, maîtres de la plaine du Lampourdan, commencèrent par occuper le petit village de Garriga, qu'on trouve sur le grand chemin avant d'arriver à la forteresse. Ils établirent de suite deux batteries sur une hauteur voisine du village, l'une de deux pièces de vingt-quatre et un obus, et l'autre de quatre pièces de vingt-quatre, deux mortiers et deux obus. Le 28 novembre, le feu commença sur la forteresse, démonta une pièce de vingt-quatre, et mit le feu à un petit magasin à poudres. Les chaloupes canonnières espagnoles, mouillées dans la baie, firent feu sur le camp et sur les batteries des ennemis.

Le marquis de Las-Amarillas envoya don Domingo Yzquierdo pour prendre le commandement de cette place. La première opération de ce général, qui arriva à Rosas le 3 décembre, fut de reconnaître la place et d'en augmenter les moyens de défense.

Le 4, arrivèrent deux frégates et trois bricks, amenant des troupes fraîches et de renfort.

Le 5, on sut par un déserteur que les Français avaient travaillé pendant la nuit à former une batterie de quatre pièces de vingt-quatre, trois obus de huit et deux mortiers, à trois cents

toises de la place, donnant sur la mer, afin de battre l'escadre et les chaloupes canonnières. A la nuit tombante, on envoya un détachement pour reconnaître cette batterie. On vit que cette battérie sur le bord de la mer était liée par une tranchée profonde à un redan garni de quatre pièces dirigées contre la place, qui communiquait aussi par une tranchée à un ravin qui commence à une maison nommée la maison des Bergers, et qui arrive près du village de Garriga. Par cette ligne de circonvallation, les Français n'étaient qu'à deux cent quarante toises de la demi-lune qui est entre le bastion de Saint-Philippe et celui de Saint-Jacques, à l'ouest de la place. Cette tranchée n'étant pas défendue, les Espagnols commençaient à la combler lorsque les Français arrivèrent pour la défendre; mais ils furent repoussés.

Le 6, vers neuf heures du matin, les ennemis garnirent toutes les hauteurs qui couronnent la place du côté du nord, et parurent vouloir protéger le travail de plusieurs batteries et d'un boyau qu'on poussait vers la place. Vers midi, trois mille français se dirigèrent par la droite de la place, sur le fort de la Trinité.

Le 7, les ouvrages des attaquans se découvrirent de Rosas, et l'on aperçut distinctement six batteries dirigées, soit contre la place, soit sur l'escadre : la place fit un feu très-vif.

Le 8, dans la nuit, on fit une sortie pour reconnaître et détruire les ouvrages. Quatre-vingts hommes surprirent la garde d'une batterie du centre non encore garnie d'artillerie. On commençait à la détruire, lorsque l'ennemi arrivant en force, le détachement fut contraint de rentrer dans la place. Le lendemain on revint avec des forces considérables, on surprit de nouveau plusieurs batteries, et on ne se retira qu'en cédant à des forces supérieures, et après avoir endommagé les travaux de l'ennemi et détruit entièrement une batterie.

Du 9 au 14, il n'y eut que du feu de part et d'autre : les ennemis cessèrent leurs travaux à l'ouest et travaillèrent avec activité à ouvrir un chemin pour conduire de l'artillerie sur le sommet de la hauteur de Puig-Ron, afin de pouvoir battre le fort de la Trinité, qui incommodait les travailleurs par un feu vif et soutenu.

Du 14 au 18, toujours du feu sur la place et sur l'escadre.

Mais laissons un moment Roses se défendre, et revenons à l'armée qui avait passé la Fluvia après la retraite de Figueras.

Las-Amarillas ayant recueilli les débris de l'armée, la réunit d'abord sous Geronne, garnit les châteaux qui dominent cette ville, et porta ensuite ses camps à Costeroche, montagne qui est à deux lieues en avant de Geronne, ayant

toujours un gros corps d'avant-garde à Oriols, poste qui domine la Fluvia. Mais la cour ne jugea pas à propos de lui laisser le commandement de cette armée ; elle sortit le général don Joseph Urrutia, de l'armée de Navarre, dans laquelle il était employé depuis le commencement de la guerre, et lui donna le commandement en chef de l'armée de Catalogne.

Il établit son quartier général à Servia, un peu en avant de la rivière de Ter et sur la droite de Geronne. Un poste fut établi à Costeroche ; le corps d'armée fut campé dans les environs de Saint-Estevan, et l'avant-garde occupa la superbe position d'Oriols qui domine Bascara et la Fluvia. Des corps furent jetés sur la droite jusqu'à la Escala, qui est sur le bord de la mer, et la gauche s'étendit sur Bagnolas, Castellsolit et Olot, afin de conserver la communication avec Campredon. Les corps à la gauche étaient appuyés à une cordillère de montagnes qui suit le cours du Ter, et qui est d'un accès difficile. Les Français étaient concentrés sous Figueras, et avaient leurs avant-postes sur la rivière Manol, à deux lieues de Bascara ; ils avaient un camp à Sistella pour couvrir Figueras sur leur droite. Tout cet espace intermédiaire ne fut pendant long-temps occupé ni par un parti ni par l'autre.

La position des Espagnols entre la Fluvia et

le Ter couvrait Geronne et la grande communication de la Catalogne. Le Ter prend sa source dans la montagne de Carenca, une des Pyrénées au sud-est de Mont-Louis. Cette rivière coule presque en ligne droite du nord au sud, depuis sa source jusqu'à Roda, à une lieue en arrière de Saint-Julia; de là, faisant un coude en angle droit, elle va se jeter dans la mer aussi en ligne presque droite et parallèlement à la Fluvia. Dans la première ligne, elle passe à Campredon; et dans la seconde, à Geronne. Avant de se jeter dans la mer, cette rivière se divise en cinq branches qui coupent un terrain de trois lieues. Une de ces branches se réunit à la Fluvia avant son embouchure. Le Ter enclavait donc les deux armées, qui n'étaient séparées que par la Fluvia, qui est à quatre lieues nord en avant du Ter. L'armée espagnole occupait tout le cours de cette dernière rivière.

Don Josef Urrutia avait pour major-général le général O-Farril, officier d'un grand mérite. Ils s'occupèrent tous les deux à réorganiser l'armée, à y rétablir la confiance, et à la préparer à ouvrir la campagne d'une manière honorable. Les avant-postes se battaient journellement. Bascara, point intermédiaire entre les deux armées, était tantôt au pouvoir des Français, tantôt en celui des Espagnols. La petite plaine qui est entre les montagnes d'Oriols et la Flu-

via, était le théâtre de combats journaliers, mais insignifians pour l'armée en général.

Pendant qu'Urrutia recompose son armée, revenons à Rosas.

Le 25 décembre, les ennemis au nombre de trois cents hommes, parvinrent à s'emparer d'une redoute placée sur la droite de la place. Cette redoute était défendue par trente-cinq hommes. Renforcés par un détachement du régiment de Murcie, ces mêmes trente-cinq hommes, soutenus par le feu de la place et celui des chaloupes canonnières, parvinrent à reprendre ce poste important. On vit alors quinze cents hommes se porter sur les hauteurs du côté du fort de la Trinité. La batterie placée sur la hauteur de Puig-Ron, étoit de six canons et deux obus; deux autres batteries étaient dirigées de ce même point, sur le fort de la Trinité. Toutes ces batteries étaient garnies de pièces de vingt-quatre et faisaient un feu roulant sur les Espagnols: quatre de leurs pièces furent démontées, et la mer fut si forte ce jour-là, que les canonnières ne purent faire feu.

Malgré la résistance des Espagnols, les Français avançaient cependant leur parallèle, qui fut tellement perfectionnée que les charrettes y passaient sans craindre les boulets de la place. Ils ne discontinuèrent pas leur feu bien dirigé; démontèrent des pièces, et le 28 une de leur

20

bombe mit le feu à un magasin de paille qui était dans la place.

Le 1.er janvier, le fort de la Trinité cessa son feu tout-à-coup : les batteries qui font face à la hauteur de Puig-Ron étaient toutes démontées. Les Français étaient parvenus, à force de bras, à établir des canons sur la cime d'un rocher qui domine particulièrement le fort de la Trinité. Le voyageur qui visite cet endroit a de la peine à concevoir la possibilité de ce fait, et ne peut se refuser à l'admiration qu'inspire une entreprise si dangereuse dans son exécution. Le feu des ennemis redoubla le 2 sur ce point ; et le 3, le gouverneur de Rosas reçut avis que la brèche était ouverte devant ce fort, point principal de la défense de la place : les gros temps empêchaient les canonnières de battre ; on fut quatre heures sans pouvoir faire arriver une chaloupe des vaisseaux à terre. Les Français étaient parvenus à empêcher la communication du fort avec la place, par la voie de terre. Dans la nuit du 6, le vaisseau espagnol le Triomphant, se perdit à la côte ; d'autres vaisseaux souffrirent considérablement ; les canonnières étaient avariées et les Français faisaient toujours feu sur le fort de la Trinité ainsi que sur la place. Dans l'espace de trois heures ils tirèrent, des différentes batteries, dix-sept cents boulets sur le même point. Aussi, le 6, ce fort fit signal d'avoir

la brèche entièrement ouverte. Tout se prépara pour la prompte évacuation du fort, en prenant des mesures pour se défendre contre un assaut, si les Français le tentaient. Le 7, à 7 heures du soir, le vent ayant un peu faibli, les chaloupes des vaisseaux se rendirent à un point désigné. Les canons furent encloués, les poudres mouillées; et, par des échelles de corde, les troupes descendirent sur le bord de la mer et s'embarquèrent. Pendant toute la nuit et partie de la matinée, les ennemis redoublèrent leur feu sur le château, ignorant qu'on l'évacuait. Ce ne fut qu'à onze heures et demie qu'ils se hasardèrent d'y pénétrer; ils y établirent aussitôt des batteries contre la place.

Pendant le siége de ce fort, les Français tirèrent dessus deux mille deux cent vingt-cinq boulets de vingt-quatre, quarante-trois bombes et vingt-cinq grenades. Le fort leur répondit par neuf cent quarante-deux boulets de vingt-quatre, seize et douze; soixante-seize obus de quatre, et quatre-vingt-cinq bombes.

Mais revenons à l'armée sur la Flevia. Urrutia ayant réorganisé l'armée, cherchait à l'habituer à de nouveaux succès. L'engager dans des combats partiels fut un de ses moyens. Ayant appris que les Français avaient un parc d'artillerie de réserve au Pla-del-Coto, entre Figueras et Bellegarde, il voulut le faire enlever. Douze cents

hommes des volontaires de Catalogne et deux cents soumatens sont réunis sous les ordres du capitaine Pineda. Ce brave officier part dans la nuit du 12 au 13 janvier, parvient sur le derrière de l'armée française, trompe la vigilance des postes, passe la rivière de la Mouga, ayant de l'eau jusqu'à mi-corps, et arrive sans être découvert jusqu'au Pla-del-Coto. Deux cent cinquante artilleurs, campés à la droite et à la gauche du grand chemin, gardaient ce parc de réserve; il fond sur eux la baïonnette en avant, en tue cent y compris leur commandant, mais lui-même trouve la mort. Son second prend le commandement, encloue quatorze pièces de canon qui composaient ce parc, et se retire emmenant trente-cinq prisonniers. L'alarme se met dans les postes français; on bat la générale de toute part, et ces braves espagnols ne purent se sauver qu'en prenant des chemins escarpés et en faisant un détour considérable pour regagner l'armée.

L'évacuation du fort de la Trinité réduisait Rosas à la dernière extrémité. Don Josef Urrutia voulut seconder les efforts extraordinaires de cette place : il combina une diversion qui facilitât les opérations de défense de Rosas en attirant l'ennemi sur d'autres points; il ordonna en conséquence au maréchal-de-camp don Ildefonso Arias de s'avancer avec cinq mille hommes, pris dans l'avant-garde, sur les bords

de la Fluvia, de menacer l'ennemi, de manœuvrer en l'inquiétant dans ses positions, tandis que le marquis de la Romana, avec deux mille hommes, se porterait sur leur gauche et chercherait à y surprendre leurs cantonnemens. Le marquis de la Romana partit de Besalu, prenant le chemin qui va à Figueras, en passant par Crispia. Arrivé à hauteur des postes qu'il devait surprendre, et à-peu-près à trois cents pas des avant-postes des Français, la Romana fit ses dispositions pour surprendre les deux cantonnemens en même temps; mais l'imprudence d'un caporal espagnol, qui répondit au qui vive d'une sentinelle française, par un coup de fusil, donna l'épouvante à cet avant-poste, qui s'enfuit, en jetant ses armes. L'alarme ainsi donnée, les autres postes français prirent aussitôt les armes et se portèrent en avant. L'avant-garde espagnole eut ordre de se replier sur son corps principal, mis en bataille derrière la cavalerie. Le corps français avançant toujours, cette cavalerie se porta rapidement sur les flancs, et laissa à découvert le corps d'infanterie, qui se jeta sur l'ennemi avec une telle impétuosité, qu'il ne put résister. La cavalerie chargea le flanc droit de cette troupe française, et acheva de la mettre en déroute. Ayant obtenu ce succès et rempli les intentions du général, sachant que ces postes étaient appuyés au corps de

troupes devant Figueras, la Romana jugea à propos de se retirer sur Besalu. Sa retraite se fit en bon ordre et sans être inquiétée.

Maîtres du fort de la Trinité, les Français parurent s'occuper uniquement de la prise de la place de Rosas, dont le principal appui venait de tomber au pouvoir des ennemis.

Des brouillards épais qui survinrent le 14, leur facilita le moyen de perfectionner leurs ouvrages. De tous les côtés de terre, Rosas était entouré de batteries : on foudroyait cette place des montagnes et du fort de la Trinité. La fatigue de cinquante-deux jours de siége, dont vingt-cinq de tranchée ouverte, contre vingt-deux mille hommes assiégeans, avait occasioné déjà depuis long-temps des maladies parmi les soldats de la garnison ; le feu de l'ennemi, les sorties presque journalières, enlevaient aussi beaucoup de monde ; mais le mot de reddition ne se prononçait pas ; l'idée n'en venait pas même à un seul de ces intrépides soldats vaillamment soutenus par l'escadre de Gravina.

Le 15 janvier, la neige couvrait de plus de trois pieds le camp espagnol ; une sentinelle fut gelée, et on fut obligé de relever les postes chaque demi-heure, et de faire tracer des chemins sur les parapets et terre-pleins de la place, afin que la communication active ne fût pas empêchée.

Le 22 on s'aperçut que les Français, aussi actifs dans l'attaque que les Espagnols l'étaient dans la défense, avaient profité des mauvais temps pour avancer un éperon de cinquante pas en avant de la tranchée. Quatre chaloupes canonnières s'approchèrent de la côte le 23, pour empêcher la continuation de cet ouvrage; mais un coup de vent d'ouest les obligea à jeter l'ancre près la place, et le lendemain on découvrit deux nouvelles parallèles perfectionnées. Le 24, les vents sautèrent au nord, et le froid devint si vif, il gela de telle manière, qu'il fut impossible aux ennemis de continuer leurs travaux de tranchées, à cause de la dureté de la terre. Ils s'en dédommagèrent en faisant un feu très-vif sur la place. Une bombe partie des batteries de Rosas mit le feu à des caissons à poudre des Français : la commotion s'en ressentit jusque dans la place. Cette explosion tua vingt hommes aux Français et leur en blessa quatre-vingts.

Un déserteur arrivé dans la place le 26, avertit Yzquierdo que le général Pérignon était en personne à l'armée de siége, et que fatigué de ne pouvoir le terminer, il avait résolu d'enlever Rosas d'assaut, qu'en conséquence on faisait en toute hâte trois mille échelles à Figueras.

La brèche était ouverte; onze batteries, dont une de dix-huit pièces, du calibre de trente-six et de vingt-quatre, faisaient un feu continuel sur la place, dont la garnison était réduite à un petit nombre de troupes. S'attendant à un assaut très-prochain, don Domingo Yzquierdo détermina l'évacuation de Rosas, et laissa dans la place trois cents hommes pour continuer le feu, et masquer l'embarquement de ses troupes. Ce détachement eut ordre de s'embarquer précipitamment dès que les troupes seraient loin du rivage. Dans la nuit du 3 février, l'embarquement se fit avec calme et dans le plus grand ordre : les ennemis faisaient toujours feu, ainsi que les trois cents hommes qui étaient aux batteries de la place; mais une fausse alarme ayant fait éloigner les bateaux destinés à embarquer les trois cents hommes d'arrière-garde, quand le jour parut, ils arborèrent pavillon blanc en signe de capitulation.

Ainsi tomba Rosas au pouvoir des Français. Cette place, on peut dire ouverte, fut défendue par quatre mille hommes qui soutinrent soixante-dix jours de siége dans une place dominée sur son front et sur ses côtés, entourée de ravins qui forment des tranchées naturelles et qui peuvent servir de secondes parallèles. Son enceinte principale forme un polygone irrégulier

à cinq côtés. Point de chemin couvert, ni glacis; aucun bâtiment à l'épreuve de la bombe, et les murs d'enceinte à pierre sèche.

Cette place est tellement dominée, que quatre hommes réunis de jour, ou de la lumière pour les travaux de nuit, attirait de suite le feu de l'ennemi. Les bombes y tombaient d'une hauteur de cent quatre-vingt-treize pieds, de manière que les blindages qu'on avait faits pour les magasins et hôpitaux, ne pouvaient résister au choc, et étaient tellement fracassés, que les soldats préféraient être à l'intempérie de l'air et aux dangers des bombes. Ainsi, l'on vit à la même époque, une place presque imprenable se rendre sans se défendre, et une place indéfendable résister pendant soixante-dix jours d'un siége vigoureusement suivi.

La défense de Rosas doit être considérée comme un des faits les plus éclatans de la guerre. La marine y rivalisa de valeur avec les troupes de terre. Cette place tira sur l'ennemi treize mille six cent trente-trois boulets, trois mille six cent deux bombes, douze cent quatre-vingt-dix-sept grenades. Les chaloupes canonnières, quatre mille sept cent soixante-treize boulets, deux mille sept cent trente-six bombes et deux mille quatre cent quatre-vingt-treize grenades : on estime à quarante mille les boulets, bombes ou grenades envoyés par les assiégeans.

Depuis le 26 novembre jusqu'au 3 février, il y eut cent treize morts, quatre cent soixante-dix blessés dans la garnison, et onze cent soixante malades, non compris les morts de l'escadre.

Les troupes sortant de Rosas furent débarquées à Palamos, et de-là rejoignirent l'armée de don Josef Urrutia.

Dans les Hautes-Pyrénées, les Français s'efforçaient aussi de forcer les postes espagnols, afin de pouvoir occuper tout le nord de la Catalogne, et s'avancer dans l'intérieur de cette province, en front de bandière. Non découragés par leurs tentatives précédentes, le 18 février, ils voulurent forcer les postes en avant de la Seu-d'Urgel, afin de prendre en flanc les postes qui couvraient Campredon. Ils se présentèrent sur cinq fortes colonnes devant les postes d'Estania, Bexach, Bar et Aristot.

Le poste de Bexach fut le premier attaqué par huit cents français : on s'y battait depuis deux heures sans que la victoire se décidât d'aucun côté, lorsque le commandant du poste espagnol, ayant reçu un renfort, se porta en avant ; et nonobstant un feu des plus vifs, arrivant sur l'ennemi, il le mit en déroute et le suivit jusqu'à la Segre.

La colonne qui marchait sur Bar força le poste qui défendait cet endroit à se retirer dans une position avantageuse, mais en arrière de

ce bourg, qui fut presque entièrement saccagé dans les deux incursions qu'y firent les Français l'année précédente. Les Espagnols ne furent pas attaqués dans leur position nouvelle ; et les Français, craignant une surprise, évacuèrent Bar dans la nuit, et regagnèrent la Cerdagne.

Les quatre cents hommes qui se portaient sur Aristot arrivèrent par le pont de Bar. Pendant cinq heures le passage en fut disputé : les Francais prirent alors le parti de se jeter dans la rivière pour aller à l'ennemi. Cette manœuvre fut exécutée avec tant de hardiesse, que les Espagnols, craignant d'être coupés, abandonnèrent Aristot et prirent position du côté d'Arseguel. Cette position ne fut pas attaquée ; et à la nuit les Français se retirèrent.

Cette nouvelle entreprise ne produisit donc encore que des morts, et n'amena aucun résultat heureux pour les Français. Du côté des Espagnols, les milices de Catalogne (soumatens) s'aguérissaient par de nombreux combats, et gagnaient par conséquent des chances pour pouvoir être fort utiles dans les projets qu'on pourrait avoir par la suite.

Le 28 du même mois, les Français manifestèrent l'intention d'attaquer la position des Espagnols sur la Fluvia. Des corps de cavalerie manœuvrèrent sur leur droite, sans doute pour attirer leur attention de ce côté, tandis qu'ils se

porteraient sur celui opposé avec des forces supérieures. Urrutia se contenta de faire battre cette partie par un corps de troupes légères qui ne devait qu'observer le mouvement des ennemis.

Ce qui avait été prévu arriva. Le premier mars, les Français, au nombre de sept mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux, débouchèrent sur Besalu, à la gauche des Espagnols, tandis que quatre mille hommes d'infanterie et cent cinquante chevaux passaient la Fluvia sous Bascara, centre de la ligne. Ces derniers s'étendirent dans la plaine et gagnèrent plus d'une lieue en avant. Ils étaient à deux cents pas des postes espagnols lorsqu'une de leur division s'avança, et, engageant le feu, arrêta les progrès des Français. Un détachement de cavalerie légère trouva le moyen de dépasser leur flanc gauche, et les chargeant avec précipitation, ils furent contraints de se retirer. Plusieurs d'entre eux se noyèrent en repassant la Fluvia.

La colonne qui avait débouché sur Besalu était en marche sur Bagnolas, et se trouvoit déjà à hauteur du centre de l'armée espagnole. Le maréchal-de-camp don Gonzalez O-Farril marcha sur Bagnolas avec les troupes de l'avant-garde, augmentées de cent cinquante chevaux. Il trouva l'ennemi en avant du village de Seruya, occupant une position très-avantageuse, et couverte sur son front par un ravin très-profond. Il était

adossé et flanqué par un bois en demi-cercle, dont il occupait le coude. Sept mille hommes et deux cents chevaux, dans cette position, étaient inattaquables : O-Farril manœuvra afin de les attirer dans un terrain moins désavantageux pour lui. Battant en retraite, son arrière-garde occupait les tirailleurs de l'avant-garde des Français. O-Farril cédait lentement le terrain. Ce corps d'armée des Français s'avança alors, et ayant trouvé les Espagnols en bataille, l'action s'engagea vers trois heures après-midi. Don Ildefonso Arias arrivant avec quinze cents hommes de renfort, O-Farril prit l'offensive et attaqua alors l'ennemi en front pendant que la cavalerie l'entamait par son flanc gauche. L'impétuosité des Espagnols fut telle que la victoire se décida bientôt en leur faveur. La nuit, le ravin et les bois de Sernia empêchèrent que la poursuite fût vive; et, à la pointe du jour, O-Farril reçut avis que les Français repassaient la rivière et se retiraient sur leur camp. On trouva dans Besalu vingt caissons de cartouches que les Français abandonnèrent dans leur retraite précipitée.

Après cette affaire, Urrutia fit occuper militairement et retrancher le col d'Oriols. Il fit aussi jeter un pont sur pilotis, en avant de Bascara; mais il négligea de fortifier cet endroit, heureusement situé cependant pour défendre le

passage de cette rivière. Le corps d'avant-garde fut renforcé ; et cette superbe position, qui offre sur sa droite un développement pour une armée considérable, devint le point principal de la position défensive des Espagnols. Une armée qui occupe cette position du col d'Oriols qui est couverte sur son front par la Fluvià qu'elle domine, et dont elle est séparée par une plaine étroite, mais propre cependant à des développemens de cavalerie, qui est appuyée sur sa gauche par une cordillère d'un accès difficile, et sur sa droite par le coude que fait la même rivière Fluvia, avant de se jeter dans la mer ; cette armée, dis-je, est dans une de ces positions considérées comme fortification naturelle.

Le 21 mars, les Français, au nombre de quatre mille hommes partis du camp de Sistella, se présentèrent sur Llorona, poste avancé des Espagnols, au-delà de la Fluvia, et défendu par des soumatens, commandés par le curé Salgueda. Après trois heures de feu, ces soumatens se précipitèrent inconsidérément sur les Français. Les suites de cet acharnement eussent été funestes à ces braves paysans si les troupes de ligne, envoyées pour les soutenir, n'eussent forcé les Français à se retirer dans leur camp.

Du côté de la Seu-d'Urgel et de Campredon, les soumatens ne se contentaient pas de se tenir sur la défensive ; enhardis par leurs succès, ils

s'aguérissaient au point d'aller attaquer les postes français, et même de faire des incursions dans la Cerdagne. Dans cette petite guerre, ils surprirent, le 27 mars, quelques postes du côté de Nas, et enlevèrent quantité de bestiaux. Ils tenaient par ces expéditions la division française occupant la Cerdagne, dans une active inquiétude, et la détournait des projets d'attaques qu'une position plus tranquille aurait pu favoriser.

Le chanoine Cuffi, qui commandait une compagnie de soumatens postés à Rocapruna, au nord de Campredon, crut pouvoir surprendre les Français dans leur camp de Coral. Il fit ses dispositions en conséquence; et ayant aussi, le 27 mars, fait occuper les environs du col de Vernadell, qui domine le camp de Coral, il se mit en marche; mais étant découvert, il prit le parti hardi d'attaquer les ennemis. Il se précipita sur eux avec tant de courage, que ceux-ci, après s'être défendus assez long-temps, abandonnèrent leur camp, dans lequel les soumatens entrèrent. Ils y prirent différens objets de munitions de troupes, et enlevèrent cent cinquante bêtes à corne dans le village de la Costa : mais, pendant cette opération, les Français, postés à Mollo et à Manère, s'avançaient pour couper la retraite de ses paysans armés. Le chanoine Cuffi se retira en bon ordre, et défendit le pont

de Monfalgas, qui lui était nécessaire pour regagner son poste de Rocapruna.

Les Français, ayant su que les Espagnols s'étaient retranchés au poste d'Oriols, inquiets sans doute des entreprises que l'on pourrait faire sur eux de cette position, cherchèrent à se rapprocher de la Fluvia. Le 24 d'avril, ils firent passer cette rivière à une colonne du côté d'Orfans, entre Bascara et Besalu. Cette colonne, soutenue par des troupes en bataille sur la rive gauche, prit position sur la rive droite, et annonçait le projet de s'avancer lorsqu'elle fut contrainte de se replier par l'avant-garde des troupes espagnoles. Le surlendemain, une colonne se présenta devant Bascara, et mettant de l'artillerie en batterie, le commandant français semblait annoncer le projet de forcer ce passage; mais pouvant croire que cette démonstration n'était faite que pour couvrir le passage de la rivière sur un autre point, le général espagnol fit passer la rivière sur la gauche de Bascara, à un bataillon de chasseurs, afin d'attaquer les ennemis sur les derrières. Ce bataillon arriva, après trois heures de marche, jusqu'au village de Pontos, et y trouva la colonne, qui avait marché sur Bascara, établie sur les hauteurs; il se retira alors sans être aperçu.

Le lendemain, quatre mille hommes se présentèrent de nouveau devant Bascara; mais

voyant toutes les positions sur la rive gauche de cette rivière occupées par les Français, ils présumèrent que toute leur armée était en mouvement. Trois cents chevaux, avec quelques pièces de campagne, passèrent la rivière sur la droite de Bascara, et arrivèrent ensuite jusqu'au village de Calabuix, gardé seulement par trente hommes. En même temps, quinze cents hommes tentaient le passage sur la gauche de Bascara, en face de Parets; mais ils ne purent l'exécuter. Le poste de Calabuix fit quelque résistance, mais il fut forcé. Des renforts étant arrivés à ces trente hommes, qui s'étaient retirés dans un bois voisin, on marcha sur les ennemis, et on les força à repasser la Fluvia.

Les 28 et 29, des détachemens d'hussards espagnols balayèrent la rive gauche de la Fluvia, poussèrent des reconnaissances jusque sur la ligne des ennemis, et dans les villages de San-Pedro-Pescador, de Tornella, Villa-Juan et Armadas, situés entre la mer et le grand-chemin de Figueras.

Le 5 d'avril, le général Urrutia se porta sur la ligne ennemie, afin de connaître sa force et de combiner ses moyens d'attaque ou de défense.

Sur sa gauche, le maréchal-de-camp Vives attaqua les ennemis dans leur camp de Sistella, les culbuta et les poursuivit jusqu'à Avignognet, pendant qu'on brûlait les tentes et effets du

camp. Les troupes s'étant trop abandonnées dans la poursuite, furent attaquées par un renfort de cinq mille hommes arrivé aux Français des camps de Llers et de Sierra-Blanca. Vives dut alors se retirer, et ayant fait prendre position à une compagnie de grenadiers et à un bataillon du régiment de Valence, ces braves soldats soutinrent pendant quatre heures le feu des ennemis, et ne se retirèrent que lorsqu'ils en reçurent l'ordre.

Sur le centre, les troupes espagnoles ayant passé la Fluvia, se portèrent sur les hauteurs de Pontos et d'Armadas, l'artillerie au centre et suivant le grand chemin. S'avançant dans cet ordre de bataille, elles rencontrèrent les Français à peu de distance de cette première position. Le combat s'engagea : les gardes wallones furent envoyées sur le flanc droit des Français, pendant qu'on les attaquait en front; ils contribuèrent à les culbuter et à les forcer de rentrer dans leurs retranchemens.

Sur la droite, O-Farril, après avoir culbuté la grand'garde ennemie, poussa sa reconnaissance jusque sous les redoutes des Français, sans que ceux-ci se hasardassent à l'attaquer.

Mais, le jour suivant, les Français se mirent en mouvement sur toute leur ligne, et se portèrent à leur tour sur la position des Espagnols.

Sur le centre, cinq mille hommes d'infan-

terie et six cents chevaux, favorisés par une batterie volante, passèrent la Fluvia à la droite et à la gauche de Bascara; une des colonnes se dirigea après sur Calabuix, et l'autre, sur Bascara. Les avant-postes placés dans ces deux endroits avaient ordre de ne pas tenir, et de se replier avec promptitude, mais de manière cependant à engager l'ennemi.

Sur la droite, quatre mille hommes d'infanterie et six cents chevaux se portèrent sur Vilamacalum et San-Pedro-Pescador. Sur la gauche, trois mille hommes avaient pris position sur les hauteurs de Crespia, et menaçaient de forcer le pont d'Esponella.

Les colonnes qui avaient passé la Fluvia sous Bascara, s'étaient mises en bataille, appuyant leur gauche à Calabuix; puis, se reformant en colonnes, elles débouchèrent dans la plaine, et cernèrent une partie de l'avant-poste espagnol de Bascara, qui, au lieu de se retirer précipitamment, s'était retardé en tiraillant : mais l'avant-garde postée au col d'Oriols était sous les armes, la cavalerie au bas des coteaux, sous l'appui des batteries. Cette cavalerie, sous les ordres du comte de Saint-Hilaire, se mit alors en mouvement, et, par une charge très-brillante, força les Français à se replier sur Bascara. Ceux-ci, protégés par une artillerie bien servie et nombreuse, se mettaient de nouveau en mouvement

pour attaquer les Espagnols, lorsque le régiment des volontaires de la couronne descendit dans la plaine, et prit sur la gauche de Bascara une position avantageuse, pendant qu'un corps d'infanterie forçait les Français d'évacuer Calabuix. Voyant qu'ils ne pouvaient marcher en avant sans compromettre leur flanc, les Français, après quelques échanges de boulets, repassèrent la rivière.

Pendant que la division de gauche des Français se portait sur les points de la droite des Espagnols que nous avons indiqués, un escadron de hussards, sous les ordres du lieutenant colonel don Benito-Juan Aguirre, passait rapidement la Fluvia en avant d'Armentera, et se mettait en bataille, la droite appuyée à San-Pedro-Pescador. Les Français étaient en bataille, leur droite appuyée à la rivière, et leur cavalerie à leur gauche; mais s'apercevant qu'une autre division espagnole, sous les ordres du colonel des hussards Aguirre, passait la Fluvia à Tornella, ils firent un changement de front sur leur centre, afin d'empêcher cette division d'arriver sur leurs derrières, et se trouvèrent alors dans une position très-avantageuse, entre la Fluvia et Vilamacalum. Cette position, en avant d'un bois, offrait à l'infanterie, placée dans des champs entourés de murailles en terre, un abri contre la cavalerie espagnole; celle des Français put

charger, à trois reprises différentes, le colonel Aguirre; mais celui-ci soutint ces trois charges avec valeur et sans être entamé. Il reçut alors un renfort de deux escadrons ; et après cinq heures de manœuvres et de combat, ayant réduit les Français à être sur la défensive, ceux-ci se retirèrent dans leurs camps. Aguirre repassa aussi la Fluvia, laissant ses avant-postes à Tornella, et sur les bords de la rive droite de la Fluvia.

Sur la gauche, Vives fit déployer ses troupes légères sur les hauteurs d'Esponella, prolongeant sa droite jusqu'au village de Visert, et mettant sa cavalerie toute à sa gauche, dans la plaine d'Esponella. Pendant quatre heures de temps, ces troupes soutinrent le feu des Français, qui ne se hasardaient pas à passer la rivière ; Vives prit alors l'offensive, et ordonna aux troupes qui étaient postées à Besalu, d'attaquer la droite des Français. Il se disposait aussi à attaquer de front, lorsqu'il reçut l'avis que les ennemis étaient en mouvement de retraite : il ordonna alors aux troupes postées à Visert, sous les ordres du marquis de la Romana, de se porter avec célérité sur la gauche des Français et d'attaquer. Ce mouvement et celui par Basalu s'opérèrent avec précision, et les ennemis déterminèrent leur retraite avec précipitation.

Comme toutes les attaques des Français étaient

combinées, le mouvement était général dans leur ligne d'opération. Ainsi, lorsqu'ils se présentaient devant la Fluvia, leurs divisions de droite descendaient aussi des Pyrénées du côté de la Cerdagne, et se portaient sur les postes espagnols. Conséquemment à leur plan, le 26 du mois d'avril, ils attaquèrent les soumatens dans les montagnes en avant de la Seu-d'Urgel et de Campredon ; mais ils furent repoussés par eux. De leur côté, le 1.er et le 2 de mai, ces mêmes paysans attaquèrent les ennemis à la Tour-de-Riu, près le col de Plalaniel et dans le village de Nefol ; ils obtinrent les succès les plus brillans, en forcant la position de Nefol la baïonnette en avant, et bravant ainsi la mitraille et la mousquetterie des ennemis, qui ne pouvaient se persuader que ce fussent des paysans qui se battaient ainsi. Le 15 et le 20, ces soumatens firent aussi des prodiges de valeur, en forçant les postes d'Olia et de Nas, en avant de Belver ; ils reprirent aussi Doria sur les Français, qui avaient d'abord enlevé ce poste dans ces différentes actions. Les soumatens catalans acquirent vraiment de la gloire, et le général français Charlet leur rendit justice.

Dans la soirée du 25 mai, deux vaisseaux et trois frégates espagnoles mouillèrent dans la baie de Rosas, et protégées par cette division, seize chaloupes canonnières firent feu sur les

bâtimens de guerre et de transports français qui étaient à l'ancre dans ladite baie.

Les Français persuadés que cette attaque par mer était combinée avec une attaque générale sur la ligne, firent un mouvement en avant, avec toutes leurs forces; ils se portèrent dans la nuit sur la position des espagnols avec huit mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie, se dirigèrent sur leur droite et tout le reste de l'armée se porta sur Bascara, qui est au centre. Une colonne de deux mille hommes occupa les hauteurs qui sont en avant de Pontos, et quatre mille hommes d'infanterie avec six cents chevaux, se déployèrent dans la plaine qui est dominée par l'hermitage Saint-Anne. Une batterie établie à cet hermitage, battait sur Bascara et Calabuix. Le commandant de l'avant-garde espagnole fit aussitôt avancer une batterie de pièces de position, soutenue par deux bataillons d'infanterie et une division de cavalerie; il s'avança en même temps, avec quelques régimens et de l'artillerie volante, sur la Fluvia, projetant de passer cette rivière au gué d'Arenys, et de déborder ainsi la gauche du centre des Français; mais ceux-ci cédant aussitôt de leur gauche, se présentèrent en bataille, occupant les hauteurs de Pontos et d'Armadas, qui forment une chaîne de mamelons en ligne droite séparée par le grand chemin de Figueras.

Ils abandonnaient ainsi la plaine aux troupes espagnoles qui passèrent alors la rivière dans les environs de Calabuix. Il était aisé de voir que les Français voulaient attirer leurs ennemis dans les bois qui entourent la position qu'ils occupaient : ces bois étaient remplis par leurs troupes. Urrutia ordonna au quartier-maître-général O-Farril, de passer la rivière et d'entretenir le feu sur le front afin de maintenir les Français dans leur position. Les divisions de la gauche, commandées par Vives et la Romana, eurent ordre de tourner la droite des Français, et la cavalerie de l'avant-garde qui était sur la droite, celui de charger leur gauche. Toute l'armée espagnole était en mouvement quand on s'aperçut que les Français manœuvraient en retraite, laissant deux mille hommes sur les hauteurs d'Armadas pour leur servir d'arrière-garde : cette arrière garde fut attaquée et poursuivie pendant deux lieues.

Les neuf mille hommes qui s'étaient portés sur la droite des Espagnols, arrivaient aux gués qui sont en avant d'Armentara et de Vallveralla, lorsque trois compagnies d'infanterie espagnole, un escadron d'hussards et un de cavalerie, avec deux pièces d'artillerie volante, parurent du côté de Vallveralla; et deux compagnies d'infanterie, deux escadrons d'hussards et deux pièces d'artillerie, du côté d'Armantara,

manifestèrent l'intention de passer la rivière à gué. Ces deux divisions, quoique inférieures en nombre, prévinrent les Français, passèrent la rivière malgré le feu de leur artillerie; et après différens chocs, plusieurs charges faites et soutenues de part et d'autre avec courage, les Français apprenant sans doute la marche rétrograde de leurs troupes, qui avaient marché sur Bascara, se retirèrent aussi. Les Espagnols, après avoir repassé la Fluvia, restèrent en bataille jusqu'à ce que les Français fussent hors de vue.

Malgré ces mauvais succès si souvent répétés, le général français tenait toujours à forcer la ligne espagnole, en l'attaquant de front sur tous les points; mais l'exécution de cette entreprise devenait de jour en jour plus difficile. L'armée espagnole avait reçu des renforts; elle était forte de trente-cinq mille hommes de troupes de lignes sans compter les soumatens. Par les soins d'Urrutia et d'O-Farril, elle était réorganisée, la confiance était rétablie parmi le soldat. L'officier faisait son devoir avec honneur, donnait l'exemple de la subordination et du courage, et tout présageait une vaste moisson de lauriers à cette armée redevenue elle-même.

Après les combats du 26, les Français combinèrent une nouvelle attaque générale. Dans la nuit du 13 juillet, l'armée française, forte de

vingt-cinq mille hommes, sortit de ses camps sous Figueras et Rosas, fit une marche en avant et occupa la position avantageuse de Pontes, opposée à Bascara ; cinq mille hommes et cinq cents chevaux sur leur droite, se portèrent au Puig-de-Forcas, et à-peu-près mêmes forces appuyèrent leur gauche sur San-Miguel et San-Pedro-Pacador, village qui est très-près de la mer.

Urrutia fit aussitôt ses dispositions de défense pour empêcher d'être tourné. Sur sa gauche, il ordonna que les troupes qui étaient à Besalu, fussent occuper un défilé dans les montagnes par lesquelles on arrive à cet endroit, et qu'on nomme le *Col de Portell* qu'il ne faut pas confondre avec celui qui est près de Bellegarde. Une batterie fut établie sur les hauteurs d'Esponella pour en défendre le pont; tous les gués de la rivière, sur toute la ligne, furent occupés et toute l'armée se mit en mouvement.

Ces précautions prises, les divisions de la gauche, commandées par Vives, passèrent la Fluvia dans le dessein d'aller au-devant de la droite des Français et de l'attaquer : ceux-ci changèrent aussitôt leurs dispositions, et Vives ayant fait une reconnaissance, jugea que les ennemis dérobaient une partie de leurs forces et cherchaient à le faire tomber dans une embuscade. Suspendant l'attaque, il fit manœuvrer une de ses divisions qui éventa l'embuscade, en se portant sur un

bois qui fut trouvé rempli de troupes. Vives, alors, concentra la majeure partie de ses forces, et déployant quelques troupes seulement sur ses flancs, il fit attaquer les ennemis, défendant l'approche de la rivière par son centre, qui était vigoureusement attaqué.

A leur gauche (droite des Espagnols) les Français voulurent forcer le gué de Vilaroban; mais le général Iturragaray, qui commandait cette aile droite, fit aussitôt passer la rivière à un corps de cavalerie, avec ordre d'attaquer les Français. A cette manœuvre exécutée avec hardiesse, les Français prirent position à Saint-Thomas, village sur la rive gauche de la Fluvia et opposé à Vilaroban. Trop en forces pour être attaqué dans cette position par quelques escadrons, le corps de cavalerie qui avait passé la rivière, se porta rapidement sur la droite, avec le dessein de se réunir aux troupes qui s'y trouvaient; mais les Français chargèrent si vigoureusement ce corps de cavalerie, qu'il fut obligé de repasser la rivière. Pendant cette action, un autre corps de cavalerie envoyé en renfort au premier qui avait été sur les ennemis, rencontra un fort détachement français, qui manœuvrait pour couper la retraite au corps qui se retirait. La cavalerie espagnole attaqua à l'instant ce détachement et l'anéantit. La division française qui avait poursuivi la cavalerie espagnole, arriva jusqu'à Vi-

lamacalum ; mais elle y fut contenue par l'artillerie espagnole qui était sur la rive droite de la Fluvia. Iturragaray fit dans ce moment passer de nouveau la rivière à différens corps de cavalerie et d'infanterie, et l'affaire devint générale sur cette aile droite. Le village de Tornella fut attaqué et défendu avec intrépidité.

Dès le commencement de l'action, le général Urrutia s'était porté au col d'Oriols, avant-garde de sa ligne. Il entendait un feu vif et soutenu sur ses deux flancs, et il ne voyait aucuns mouvemens dans le centre de l'armée française, occupant les hauteurs de Pontos et d'Armantara. Il vit alors que le projet des ennemis étaient de forcer ses ailes en contenant son centre. Il résolut aussitôt d'attaquer sur ce point et fit passer la Fluvia sur le pont de Bascara, à l'avant-garde commandée par don Ildefonso Arias et le marquis de la Romana. Une division sous les ordres de don Gregorio de la Cuesta, suivit cette avant-garde qui eut ordre d'enlever le château en ruine de Pontos, situé sur une hauteur très-escarpée. La Cuesta dût se déployer, en attaquant les hauteurs qui sont à la droite de cette ruine (en allant au nord) afin d'empêcher les Français de secourir cette attaque.

La Romana prit sur la gauche du château et tomba sur le flanc du village de Pontos, qui est sur le flanc du château. Arias marcha en

front, et l'attaque commença du côté de l'ouest. La Romana se jetta presque en même-temps sur cette position, par la partie du nord, et il avait cependant eu un chemin presque double à faire. Il est difficile de rendre l'impétuosité avec laquelle les troupes attaquèrent l'ennemi fortifié par des bois, des ravins, des murailles et un château presque à pic : Pontos fut enlevé. Quoique contenus à Armadas par la Cuesta, les Français sentant l'importance de reprendre le poste de Pontos, l'attaquèrent avec intrépidité; il fut défendu de même. Mais pendant cette attaque, la Cuesta divisant sa troupe en deux colonnes, en fit avancer une par le grand chemin, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, sépare la chaîne des côteaux de Pontos et d'Armadas, tandis que la seconde passa sur la droite de ce dernier village, pour tourner cette gauche du centre des Français, qui se trouvait séparée de son corps de bataille par la colonne qui forçait le grand chemin, malgré le feu le plus meurtrier. Ces derniers efforts combinés eurent tout le succès qu'on devait en attendre : les Français se voyant coupés se retirèrent. Ceux postés à Armadas, furent poursuivis jusque dans leur camp, retranché entre Rosas et Figueras; et ceux sur Pontos, vaincus deux fois par Arias et la Romana, se retirèrent aussi, et furent poursuivis jusque dans leur camp.

Pendant que Romana, Arias et la Cuesta faisaient des prodiges sur le centre, les Espagnols de la gauche et de la droite avaient repoussé les Français, qui étaient déja en retraite sur leur camp.

Les ennemis délogés de Pontos et poursuivis jusque près de leur camp, Urrutia, après avoir donné un repos à ses troupes du centre, ordonna la retraite sur Bascara. Cette manœuvre s'exécutait par échelons et en bon ordre, lorsque parurent des troupes légères ennemies. L'armée espagnole se mit aussitôt en bataille dans la position de Pontos et Armadas. La Cuesta fut détaché sur la droite pour s'opposer aux Français qui se portaient sur ce point. Les Français alors obliquèrent sur leur gauche par une marche précipitée, afin de séparer la Cuesta de son corps de bataille, et de forcer par l'intervalle. La Cuesta les fit charger dans leur mouvement avec impétuosité, et les força de se réunir aux troupes qui marchaient en colonnes sur son front, et qui attaquaient déjà les hauteurs d'Armadas; mais une diversion heureuse, exécutée par don Francisco Taranco, qui passa avec une colonne sur la gauche des ennemis, auxquels il avait d'abord dérobé sa marche, les mit en déroute pour la seconde fois dans la journée.

Arias et Romana avaient aussi été attaqués

dans la position de Pontos; mais après avoir repoussé les attaquans, ils les avaient vivement poursuivis.

A la nuit tombante, les Français était totalement en retraite, les Espagnols rentrèrent dans leur ligne.

Dans cette brillante journée, trente officiers espagnols furent mis hors de combat. Il est facile de juger qu'ils avaient tous fait leur devoir. Il paraît certain que les Français n'auraient pas attaqué une seconde fois, si le général Augereau, croyant qu'on pouvait profiter de l'abandon de troupes qui poursuivaient la retraite, n'avait cru le moment favorable pour reprendre aux Espagnols une victoire qui avait été si chèrement achetée. Il engagea donc le général Schérer à rallier ses troupes et à marcher de nouveau en avant. Nous avons vu avec quelle promptitude et quel sang-froid les Espagnols se présentèrent de nouveau en bataille, et terminèrent la journée par une double victoire. Sur le centre, la cavalerie ne put donner à cause du terrain; mais sur la droite, elle fit des prodiges.

Cette affaire fut la dernière. Jusqu'à la paix, qui se proclama dans le mois de juillet, il ne se passa rien dans cette armée digne d'être relaté. Quelques coups de fusils se tirèrent sur les frontières de la Cerdagne, et ces combats partiels furent toujours à l'avantage des Espagnols.

Sur Rosas, Gravina fit attaquer et détruire les bâtimens français mouillés dans la rade. Le premier juillet, cette opération se fit avec succès, malgré les boulets rouges que les Français faisaient pleuvoir du fort de la Trinité et des autres batteries de terre sur les chaloupes canonnières, qui eurent tout l'honneur de la journée.

Le général Urrutia, ignorant sans doute qu'on traitait de la paix à Bâle, cherchait à reprendre l'offensive. Il faut croire qu'il combinait une invasion dans le comté de Foix; car, dans le commencement de juillet, il détacha le maréchal-de-camp la Cuesta, avec une forte division de l'armée qui était en avant de Geronne, et lui ordonna de faire évacuer la partie de la Cerdagne espagnole, occupée par les Français. Ce général, passant par le col de Moyans, attaqua les camps français, en avant d'Osege, d'Ier et de Puycerda. Malgré la plus opiniâtre résistance, ils furent enlevés, et les troupes du camp de Puycerda se retirèrent dans la ville. La Cuesta somma le commandant de se rendre: celui-ci ayant refusé, le général fit attaquer. Après deux heures d'un feu des plus vifs, les Espagnols donnèrent l'assaut, emportèrent la place, et eurent l'humanité de faire la garnison prisonnière de guerre, ainsi que les deux généraux qui la commandait.

Le poste de Belver se rendit le lendemain de

la prise de Puycerda ; et par cette possession, le général espagnol pouvait inquiéter le territoire ennemi, et combiner de grands mouvemens qui eussent forcé l'armée française du Lampourdan à évacuer cette conquête, et à se porter de l'autre côté des Pyrénées pour défendre le Roussillon.

En résumant cette campagne, nous verrons d'abord une armée malheureuse, découragée, sans chef capable, pour ainsi dire sans officiers propres à la ramener, venant d'éprouver un grand désastre, et se retirant dans l'intérieur de la province frontière du royaume. Un nouveau général arrive; l'armée change d'opinion et de conduite, elle est réorganisée, et la discipline renaît : les officiers se rappellent qu'ils descendent des braves de Charles-Quint, et aux défaites succèdent des succès; succès partiels il est vrai, mais qui sont d'autant plus honorables, qu'ils sont presque toujours obtenus dans la position défensive, la plus désavantageuse pour une armée surtout qui vient d'éprouver des échecs. La défense d'Yzquierdo à Rosas passera à la postérité comme un des faits les plus saillans de cette guerre. Les Français, s'apercevant que leurs ennemis avaient changé de chef, se présentèrent avec moins de confiance; ils tâtonnèrent les Espagnols, et les attaquèrent toujours sur le même plan, d'après les mêmes combinaisons. De part ni d'autre, nous ne voyons, pas plus

que dans la campagne précédente, aucune de ces vastes conceptions qui prouvent le génie d'un général, alors même qu'il échoue dans son entreprise. Les Français attaquent en front, les Espagnols ne tentent aucune grande diversion. La première opération sur le parc de réserve français, placé entre Figueras et la Jonquière, aurait dû faire voir la possibilité d'un grand mouvement combiné. Maître de tout le cours du Ter, Urrutia eût pu facilement inquiéter les flancs et les derrières de l'armée française, il pouvait même manœuvrer de manière qu'il ne serait resté à l'armée envahissante que le col de Bagnols pour repasser les Pyrénées. Je ne parle pas des moyens qu'il avait par mer : Gravina en était le maître sur toutes les côtes. La dernière opération d'Urrutia sur la Cerdagne prouve qu'il voulait faire sa diversion par une invasion dans le comté de Foix. La paix vint arrêter l'exécution de ses combinaisons. Il avait alors une armée supérieure en troupes de ligne à celle des Français, il avait de plus tous les paysans de la Catalogne (soumatens) bien aguerris : il aurait pu faire beaucoup.—La cour qui discutait pendant cette campagne les articles de la paix, empêchait peut-être l'exécution de ses plans : le roi voulait sans doute épargner le sang de ses sujets. Je ne juge que ce qui concerne l'armée, sans entrer dans le cabinet.

Don Joseph Urrutia avait acquis de la célébrité au service de Russie, dont il portait une des décorations militaires, acquise pendant la guerre contre les Turcs. Mais, dans ce service, il n'avait pas été à l'école des manœuvres, car nous savons que les généraux russes ne connaissent que la baïonnette de leurs intrépides soldats ; c'est là toute leur tactique. Urrutia n'avait pas toujours été heureux comme général divisionnaire sous les ordres de don Ventura Caro. Il fit beaucoup à l'armée de Catalogne : quand il n'aurait que réorganisé l'armée, il eût rendu un grand service à son pays. On assure assez généralement qu'il avait des talens militaires ; toutes les personnes qui ont servi sous ses ordres conviennent qu'il fut très-puissamment secondé par son major-général O-Farril, officier de distinction, d'un mérite éminent et non discuté. Cet officier a commandé les troupes espagnoles qui ont garnisonné l'Étrurie : il est présentement ministre de la guerre en Espagne.

Tels sont les événemens militaires qui composent l'histoire de la guerre de l'Espagne avec la France pendant la révolution. Écrits avec impartialité, s'ils ont un mérite aux yeux du lecteur, ce sera celui de l'exactitude des faits ; mérite précieux pour l'histoire. Les talens que déployèrent les généraux ; le courage des trou-

pes, qui ne se démentit en aucune circonstance; cette subordination passive; cette patience à toute épreuve; cette constance et cette fermeté au milieu des désastres les plus affligeans; cette intrépidité religieuse que l'on trouve toujours chez le soldat espagnol; cette fidélité à l'abri de toute corruption, qui est un des traits caractéristiques de la nation; tout doit coïncider à détruire ces préjugés ridicules qui se sont répandus sur un peuple estimable sous tous les rapports, et dont la bravoure est encore la moindre des vertus.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LEVRAULT, RUE MERCIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES.

Campagnes en Guipuscoa, en Navarre et en Biscaye.

Campagnes en Roussillon et en Catalogne.

ERRATA.

Avant-Propos. Le nom de l'auteur des *Mémoires historiques sur la dernière guerre entre la France et l'Espagne dans les Pyrénées occidentales*, par le citoyen B., a été mis par l'éditeur. J'ignorais que ce fut M. Beaulac.

Page xviij, ligne 1.re, Leganès le bat, *lisez :* les bat.

Page 67, ligne 13, Elizando, *lisez :* Elizondo.

Page 82, ligne 15, Elosna, *lisez :* Elosua.

Page 87, ligne 27, d'Uulzama, *lisez :* d'Ulzema.

Page 98, ligne 22, la vallée d'Ulzama, *lisez :* la vallée d'Ulzema.

Page 104, ligne 2, en arrière des Salines, *lisez :* en arrière de Salinas.

Page 239, ligne 16, Samos Cartados, *lisez :* Somos Cartados.

Page 246, ligne 20, plein d'honneur et de bravoure voulut employer, etc., etc. *lisez :* plein d'honneur et de bravoure, il voulut employer, etc., etc.

Page 295, ligne 2, las Abodessas, *lisez :* las Abedassas.

Page 296, ligne 23, Pour forcer quelques officiers à être à leur drapeau, le comte de la Union, etc., etc. *lisez :* pour forcer quelques officiers d'être à leur drapeau, si le comte de la Union, etc. etc.

Page 328, ligne 30, Armantara, *lisez :* Armentara.

